John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

Heisteri Compend. Med. prat. in-8. 6 l.
— Compend. Anatomicum, in-8. 6 l.
Henckel : Minéralogie, 2 vol. in-12. 5 l.
Histoire & Mémoires de la Société Royale de Médecine, 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 4 vol. in-4. 56 l.
Home : Principes de Médecine, in 8. 5 l.
Huxham : sur les fièvres, in-12. 3 l.
Janin : Maladies de l'œil, in-8. 6 l.
— Réflexions sur la mort, in-8. 1 l. 4 s.
Lamotte : Traité de Chirurgie, revu par Sabatier, 2 vol. in-8. 12 l.
Langhans, maladies des gens de Cour, in-12. 2 l. 10 s.
Lavoisien : Diction. de Méd., &c. in-8. 6 l.
Lemeri : Dictionnaire des drogues, in-4. 22 l.
— Pharmacopée, 2 vol. in-4. 22 l.
— Traité des alimens, 2 vol. in-12. 6 l.
Levret : Accouchemens, 4 vol. in-8. 22 l. 10 s.
Lieutaud : Synopsis univ. Praxeos Medicinæ, 2 vol. in-4. 24 l.
Lieutaud : Précis de Médecine, 2 v. in-8. 11 l.
— Anatomie historique, avec des remarq. par Portal, 2 vol. in-8. 9 l.
— de Matière médicale, 2 vol. in-8. 10 l.
Lorry : Essai sur les alimens, 2 v. in-12. 6 l.
— De morbis cutaneis, in-4. 14 l.
— De melancholiâ, 2 v. in 8. 10 l.
— Hippocratis Aphor., grec. & latinæ. 4 l.
— Stat. med. Sanctorii, in-12. 3 l.
— Conform. de la Med. par Barker, in-12. 5 l.
Mead Opera, 2 vol. in-8. 14 l.
Macbride : Essai d'expérience sur la fermentation, in-12. 3 l.
Macquer : Diction. de Chymie, 4 v. in-8. 20 l.
— Le même, 2 vol. in-4. 30 l.
Nicolas (Manuel du jeune Chirurgien), 2 v. in-8. 9 l.
Œuvres de Palissy, in-4. 15 l.
Œuvres de Pott, 2 vol. in-8. 12 l.
Paris : Mémoire sur la peste, in 8. 1 l. 4 s.
Paulian : Dict. de Physique, 4 v. in-8. 21 l.

Pharmacop. de Londres, 2 vol. in-4. 24 l.
Portal : Précis de Chirurgie, 2 vol. in 8. 10 l.
Pott : Œuvres chirurg. 2 vol. in-8. 12 l.
— Dissertat. chymiques, 4 vol. in-12. 12 l.
Préfontaine : Maison rustique de Cayenne, in-8. 6 l.
Pringle : Maladies des armées, v. in-12. 6 l.
Raulin : Eaux minérales, 2 vol. 5 l.
— Maladies des femmes en couch. in-12. 2 l. 10 s.
— Instruction sur les Accouchemens, in-12. 2 l.
— Observations de Médecine, in-12. 3 l.
— Maladies de l'air, in-12. 2 l. 10 s.
— — de chaleur, in-12. 2 l. 10 s.
Ravaton : Chirurgie d'armée, in-8. 6 l.
Rebours : Avis aux Mères qui veulent nourrir, in-12. 2 l. 8 s.
Roche (la) : Analyse des fonct. du système nerveux, 2 v. in-8. 7 l.
Roi (le) : Mêlange de Physiq. & de Médec. in-8. 6 l.
Rosen : Maladies des enfans, in-8. 6 l.
Roux : Observ. s. les pert. de sang. in 8. 4 l. 10 s.
Sabatier : Anatomie, 3 v. in-8. 13 l. 10 s.
Saviard : Observ. de Chirurgie, comment. par M. le Rouge, in-12. 3 l.
Simmons : Observ. sur la gonorhée, in-12. 15 s.
Smellie : Traité des Accouchemens, 1 vol. in-8. 21 l.
Statuts & Réglem. des Chirurg. in-4. 2 l. 10 s.
Sydenham : Médecine-Pratique, in-8. 7 l.
Turner : Maladie de la peau, 2 vol. 5 l.
Tissot : Onanisme, in-12. 2 l. 10 s.
Vacher de la Feutrie : Traité du Rachitis, in 8. 6 l.
Vicq-d'Azyr : Essai sur les lieux & les dangers des sépultures, in-12. 2 l. 10 s.
Underwood : Traité sur les ulcères des jambes, 1784, in-12. 2 l. 10 s.
Winslou : Anatomie, 4 v. in-12. 12 l.
White : Avis aux Femmes enceintes & en couche, in-12. 3 l.
Whitt : Traité des Vapeurs & maladies nerveuses, 2 v. in-12. 3 l.
Zimmerman : Dysenterie, in-12. 3 l.
— Expériences en Médecine, 3 vol. 9 l.

ESSAI
SUR LES MALADIES
DES EUROPÉENS
DANS LES PAYS CHAUDS,
ET LES
MOYENS D'EN PRÉVENIR LES SUITES;

Suivi d'un APPENDICE sur les Fièvres intermittentes, & d'un MÉMOIRE qui fait connoître une méthode simple pour dessaler l'eau de mer, & prévenir la disette des comestibles dans les navigations de long cours;

Par JACQUES LIND, *Médecin de l'Hôpital du Roi à Haslar, près de Portsmouth, & Membre du Collège royal de Médecine d'Edimbourg :*

Traduit de l'Anglois sur la dernière édition, publiée en 1777, & augmenté de Notes;

Par M. THION DE LA CHAUME, *D. M., ancien Médecin des Hôpitaux militaires, employé en chef dans les dernières expéditions de Mahon & Gibraltar, Correspondant de la Société Royale de Médecine, Pensionnaire du Roi.*

TOME SECOND.

Ars quæ sanitati tuendæ præsidet, iis qui sibi paruerint, constantem sanitatem promittit.
GALENUS.

A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Augustins, N°. 18.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

RPJCB

Extrait des Regiſtres de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés d'examiner la Traduction d'un Ouvrage de M. LIND, ſon Aſſocié étranger, faite par M. THION DE LA CHAUME, notre Confrère, & l'un de nos Correſpondans.

L'Auteur de l'Ouvrage eſt un Médecin déjà connu par pluſieurs excellens Traités qui, pour la plupart, avoient eté traduits en françois. Celui-ci, qui a paru en 1772 pour la première fois, & qui a déjà eu trois éditions en Angleterre, ne méritoit pas moins d'être traduit dans notre Langue. M. de la Chaume, qui l'avoit lu avec attention, & qui avoit ſu profiter dans les pays chauds, où il a exercé la Médecine, des vues-pratiques qui y ſont répandues, a jugé qu'il ſeroit important de mettre les Médecins qui ne ſavent pas la Langue angloiſe, à portée de jouir de ſes principes & de ſa méthode.

L'Ouvrage eſt intitulé : *Eſſai ſur les maladies des Européens dans les pays chauds, & les Moyens d'en prévenir les ſuites*, ſuivi d'un Appendice ſur les fièvres intermittentes, & d'un Mémoire qui fait connoître une méthode ſimple pour deſſaler l'eau de mer, & prévenir la diſette des comeſtibles dans les navigations de long cours. Après quelques généralités ſur les cauſes des maladies dans les climats chauds, l'Auteur traite des maladies qui règnent dans différentes parties de l'Europe, de l'Afrique, & des Indes orientales & occidentales, des ſignes d'un pays mal-ſain, des occupations qui peuvent être dangereuſes aux Européens ; il donne des Avis pour la conſervation de leur ſanté, ſoit qu'ils vivent près de la mer, ſoit qu'ils habitent dans l'intérieur des terres. M. Lind paſſe enſuite à la deſcription & au traitement de quelques maladies particulières, telles que les fièvres, la dyſenterie, le cholera-morbus, le mal de ventre ſec, le tétanos, le mal de mâchoire, une eſpèce de paralyſie connue ſous le nom de *barbiers*. Cette partie eſt terminée par des Inſtructions pour les Européens qui reviennent des pays chauds, & dont les voyages ont altéré la ſanté. L'Appendice ſur les fièvres intermittentes qui

règnent dans les endroits marécageux de l'Angleterre, contient, en peu de pages, tout ce qui a été dit de plus certain sur la nature & la guérison de ces fièvres, qui règnent en général dans tous les lieux bas, couverts & entourés d'eaux stagnantes.

Cet Appendice est suivi d'un Mémoire qui fait connoître un moyen simple & facile pour rendre l'eau de la mer potable, & prévenir la disette des comestibles dans les voyages de long cours. M. Lind y soutient que personne avant lui n'avoit découvert que la simple distillation rendoit l'eau de mer potable. Effectivement, en 1761 il s'en convainquit par des expériences réitérées : mais il s'est trompé en mettant M. Poissonnier, notre confrère, au nombre des personnes qui ont voulu s'approprier sa découverte. M. Poissonnier n'a jamais prétendu qu'une seule chose ; c'est d'avoir trouvé le premier des moyens de réduire cette opération à des principes simples, à une manœuvre facile, & à une dépense très-modique. Au reste, nous pensons qu'on ne peut qu'applaudir au service important que M. Lind a rendu au public, en publiant généreusement divers procédés, qui, dans des tems de disette d'eau douce, peuvent conserver la vie à quantité de Passagers. Les moyens proposés par M. Lind pour mettre les Equipages à l'abri de la famine, sont de la même importance, & en même temps peu couteux & peu embarrassans. La Société ne peut qu'applaudir à la Traduction que M. Thion de la Chaume a faite de cet excellent Ouvrage, qui dénote partout le Praticien le plus instruit & le plus éclairé, & qui, certainement, sera aussi-bien accueilli en France qu'il l'a été en Angleterre. Quant à la traduction, elle nous a paru bien faite : les notes & les observations de M. Thion de la Chaume, ne peuvent qu'ajouter au mérite de l'Ouvrage ; ce qui nous porte à conclure qu'il mérite l'approbation de la Société, & qu'il est très-digne d'être imprimé sous son Privilege.

Au Louvre, ce 13 mai 1785. *Signés*, THOURET & ANDRY.

La Société Royale de Médecine ayant entendu la lecture du rapport ci-dessus, en a entiérement adopté les conclusions.

En foi de quoi j'ai signé le présent, ce 21 mai 1785. VICQ-D'AZYR, *Secrétaire perpétuel.*

TABLE

Des Articles contenus dans ce ſecond Volume.

TROISIÈME PARTIE.

Avis aux Européens qui tombent malades dans les pays chauds, pag. 1

CHAPITRE I. *Inſtructions pour la cure des maladies qui attaquent les Européens dans les pays chauds.* ibid.

SECTION I. *Fièvres.* ibid.

SECT. II. *De la Dyſenterie & du Cholera-Morbus.* 43

SECT. III. *Le mal de ventre ſec.* 56

SECT. IV. *Le Tétanos & le mal de Máchoire.* 65

SECT. V. *Le Barbiers.* 79

CHAP. II. *Inſtructions pour les Européens qui reviennent des pays chauds,*

& dont les voyages ont altéré la santé. 84

SECT. I. *De ceux qui se trouvent dans un état de relâchement, & chez lesquels la bile fait des ravages.* ibid.

SECT. II. *De ceux qui sont attaqués de consomption & d'hydropisie.* 88

SECT. III. *De ceux qui ont un flux de ventre habituel.* 112

APPENDICE sur les Fièvres intermittentes. 121

Moyen simple & aisé pour dessaler l'eau de mer, & prévenir la disette des comestibles dans les navigations de long cours. 209

Fin de la Table.

AVIS

AVIS AUX EUROPÉENS.

TROISIÈME PARTIE.

AVIS aux Européens qui deviennent malades dans les pays chauds.

CHAPITRE PREMIER.

INSTRUCTIONS pour la cure des maladies qui attaquent les Européens dans les pays chauds.

SECTION PREMIÈRE.

Fièvres.

POUR ſervir de ſupplément à ce que j'ai dit dans l'Appendice à mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la

ſanté des gens de mer, & aux Formules jointes aux dernières éditions de cet Ouvrage, j'ajouterai ici d'autres inſtructions & ordonnances concernant la cure des maladies qui attaquent le plus ſouvent les Européens dans les pays chauds.

Quand une perſonne nouvellement arrivée dans les Indes occidentales, ou dans un tout autre endroit ſitué entre les tropiques, eſt atteinte de la fièvre, il n'eſt pas trop poſſible que le Médecin prévoie quels ſeront les ſymptomes qui ſurviendront dans ſon progrès. Quoique la maladie paroiſſe d'abord fort peu de choſe, on obſerve ſouvent qu'elle eſt accompagnée, par la ſuite, d'évacuations bilieuſes, de jauniſſe, ou autres accidens de la plus mauvaiſe eſpèce : il ſuit de là qu'il eſt toujours fort néceſſaire, ſurtout pendant la ſaiſon dangereuſe, de recourir aux moyens les plus efficaces pour procurer la rémiſſion très-promptement, afin que le quinquina puiſſe être adminiſtré ſans délai.

Pour amener la rémiſſion que l'on deſire, il faut examiner juſqu'à quel point la violence de la fièvre per-

met de verſer le ſang, dans le principe (1). Quelques onces tirées du pied, ont quelquefois diſſipé le mal de tête; mais en général la ſaignée demande beaucoup de précaution dans les pays chauds, & ſa répétition en exige encore davantage.

Dans toutes les fièvres qui s'y déclarent, les matières contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, doivent ſurtout fixer l'attention. Immédiatement après leurs premiers ſymptomes, & dans les premières heures de leur invaſion, lorſqu'il n'y a encore qu'un peu de froid, ou des alternatives de froid & de chaud, il eſt bon d'évacuer l'eſtomac & les inteſtins par un vomitif, un purgatif compoſé de manne & de teinture de ſéné, ou un lavement huileux & purgatif.

Dès que le tube alimentaire a été nettoyé, on doit faire prendre un remède antimonial (2), particuliére-

(1) *Voyez* l'Appendice à la fin de mon Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer. (L)

(2) ℞. Salis cornu cervi, ℈ß
ſucci limonum, ʒ iij

ment quand la peau eſt moite, & en faire répéter l'uſage de ſix en ſix heures : il faut en augmenter ou diminuer la doſe ſuivant l'état de l'eſtomac. Une choſe très-eſſentielle, c'eſt de prendre garde qu'il ne l'irrite ou ne le dérange. Afin de prévenir cet effet, on y fait ajouter quelques gouttes de teinture thébaïque (3), ſur-tout

---

vel q. ſ. ad ſaturationem
aq. menthæ vulg. ſimpl. ʒ xj
tincturæ ſtomachicæ, ʒ j
vini antimonialis, gutt. x ad xj
(vel potius in vicem vini antimonialis tartari emetici quartam partem grani)
ſyrup. è cortic. aurant. ʒ j
Miſceantur.

Si l'on penſe que l'alkali volatil, quoique combiné avec l'acide du limon, décompoſe la préparation antimoniale, on peut preſcrire le vin d'antimoine, ou le tartre émétique ſans acide ni alkali. (L)

(3) *Compoſition de la teinture thébaïque.*

Prenez d'opium purifié, ʒ ij
de canelle,
de cloux de gérofle, ana ʒ j
de vin blanc, ℔ j

Mêlez; laiſſez macérer à froid pendant une ſemaine; enſuite filtrez la teinture à travers le papier : employez la colature.

Cette compoſition eſt le laudanum liquide

quand il y a disposition aux nausées ou au vomissement. Quoique l'irritation soit forte, on peut donner des

---

de Sydenham : *laudanum liquidum Sydenhami*, avec ces seules différences qu'on substitue le bon vin blanc au vin des Canaries, & qu'on retranche une once de safran. Les aromatiques sont en si petite quantité dans cette teinture, que le médecin ne doit pas craindre un effet considérable de leur part. La proportion de chacun est d'environ la seizième partie d'un grain sur un grain d'opium. Néanmoins ces petites doses de divers aromatiques suffisent pour diminuer le mauvais goût de l'opium : il paroît aussi que c'est-là la seule intention dans laquelle on les lui a associés.

Les principaux avantages qu'il y a à administrer l'opium sous la forme dont il est question, sont que cette substance étant déjà dissoute, agit plus promptement dans le corps, & que certaines personnes prennent les médicamens sous une forme liquide plus facilement qu'en bols ou en pilules. Les doses ordinaires de cette teinture, sont depuis dix gouttes jusqu'à quarante, cinquante, & même beaucoup plus.

Vingt gouttes de teinture thébaïque contiennent près d'un grain d'opium, quantité que vingt gouttes de vin peuvent en extraire ; car ce menstrue ne dissout pas toute la substance de l'opium, & par conséquent la dissolution n'a pas des effets équivalens à toute la quantité d'opium employée. (T)

antimoniaux ; mais en pareil cas on ne peut pas se dispenser de faire prendre des opiatiques à grandes doses.

Les intestins ayant été bien évacués, si les remèdes antimoniaux produisent des sueurs, il est probable que l'intermission de la fièvre aura lieu, ou au moins que les symptomes s'affoibliront dans l'espace de vingt-quatre heures ; alors on en viendra au quinquina, supposé toutefois que rien ne s'y oppose.

Le jour suivant il faut s'attendre au retour de la fièvre, à moins que le malade n'ait pris une assez grande quantité de quinquina. Les antimoniaux se continuent pendant l'accès. On fait appliquer un vesicatoire entre les deux épaules, dans le cas où le mal de tête est violent, ou s'il y a menace de délire ou de coma (4) ; après la cessation de la fièvre, l'écorce du Pérou se reprend une seconde fois. Ce remède peut être marié avec

(4) En pareil cas, l'application des ventouses à la nuque m'a souvent paru très-efficace. Ordinairement je les faisois scarifier. (T)

la ſerpentaire de Virginie, ou le camphre, quand les premières attaques ont très-affoibli.

Il peut ſe faire que les antimoniaux n'aient pas procuré, comme ils le font ordinairement, des évacuations ſuffiſantes par les ſelles; cela étant, on peut preſcrire de temps en temps, lors de l'abſence de la fièvre, un purgatif uni au quinquina (5). Les ſelles bilieuſes & abondantes ont fréquemment été critiques & ſalutaires.

Comme j'ai ſouvent parlé, dans cet Ouvrage & ceux que j'ai publiés avant lui, des vertus fébrifuges inhérentes aux préparations antimoniales, je ſaiſis cette occaſion pour dire ce que je penſe à leur égard.

Il y a lieu de croire que l'antimoine eſt éminemment fébrifuge, & très-ſouvent ſans procurer d'évacuations.

---

(5) ℞ Cortic. Peruv. parum contuſi, ʒ j ß
aquæ, ℔ j
coquantur ad colaturæ, ʒ iij
cui adde
ſalis cathartici amari, ʒ vj
tinct. cort. Peruv. ſimpl. ʒ iij (L)

L'incertitude de ſon opération, & les évacuations extraordinaires qu'on ſait qu'il a produites dans quelques circonſtances, ont donné lieu à des objections contre ſon uſage dans les fièvres ; mais ſon adminiſtration peu réfléchie, ou le défaut de connoiſſances ſur la manière de s'en ſervir, en ont été les ſeules cauſes.

Les remèdes antimoniaux donnés à grandes doſes, ou même à petites doſes trop ſouvent répétées, ont quelquefois ſollicité des évacuations dont l'effet a été d'affoiblir totalement le malade : il eſt donc toujours néceſſaire d'en donner peu d'abord, premiérement afin de voir comment ils agiſſent ; en ſecond lieu, afin de pouvoir les abandonner dès qu'ils évacuent.

Nonobſtant cette précaution, s'ils trompent notre attente, & opèrent avec violence, nous ſommes toujours les maîtres de modérer leur action au moyen de l'opium. Les opiatiques peuvent être donnés ſeuls dans la vue de diminuer les évacuations déjà trop fortes, ou bien on peut les combiner avec les antimoniaux, à deſſein de

les prévenir. Une préparation antimoniale ainſi mariée, peut s'adminiſtrer avec fruit, même dans les fièvres accompagnées de dévoiement. Si l'on fait ſuccéder un narcotique à une préparation antimoniale trop active, il empêche qu'il n'y ait d'autres évacuations, rétablit les forces, & devient alors auſſi néceſſaire pour chaſſer la fièvre, que pour faire diſparoître l'anxiété fébrile, & amener un calme parfait, ſans lequel le ſuccès de l'antimoine ne ſeroit qu'ébauché.

Pluſieurs préparations d'antimoine ſont éminemment fébrifuges, telles que le tartre émétique & la poudre de James. D'autres poſſèdent cette vertu à un moindre degré : le vin antimonial eſt de ce nombre.

Par ordre de l'Amirauté, les vaiſſeaux anglois & les hôpitaux deſtinés aux gens de mer, ont été pourvus du remède appellé poudre du docteur James. L'on a prévenu qu'il falloit examiner ſes effets dans les fièvres, & en rendre compte ; d'après cela elle a été donnée dans l'hôpital d'Haſlar à plus de mille perſonnes attaquées de différentes eſpèces de fièvre.

Communément on prescrivoit d'abord la troisième ou la quatrième partie d'un paquet, & l'on y revenoit de quatre en quatre heures. Quand on avoit ainsi fait prendre la totalité d'un paquet, ce qui peut s'évaluer à vingt-quatre ou trente grains, sans qu'il en fût résulté aucun effet sensible, on en donnoit la moitié d'un à la fois, & cette dose se répétoit toutes les six ou huit heures. Après quoi, si la constipation étoit permanente, & qu'on jugeât que des selles pussent être avantageuses, on en ordonnoit un tout entier en une seule prise. Ces vingt-quatre ou trente grains n'agissoient souvent que comme un purgatif doux & efficace, même après la cessation de la fièvre. Le malade pouvant avaler des bols, on mêloit cette poudre avec la conserve de kinorrhodon, excepté quand il y avoit diarrhée ou des selles trop fréquentes. Dans ce dernier cas, on l'administroit avec suffisante quantité de *philonium londinense* (6). Lorsqu'il

(6) *Recette du philonium de Londres.*

Prenez de poivre blanc,

y avoit ſoubreſaut des tendons, on faiſoit ajouter à la poudre de James quatre ou cinq grains de camphre & autres médicamens, ſuivant les circonſtances. La poudre dont il s'agit étoit donnée avec beaucoup de ſuccès dans les cas de très-grand mal de tête ou ſtupeur ; ſouvent même quand il y avoit délire ou coma, ou l'un & l'autre. Ce dernier état ayant duré pendant pluſieurs jours, on a été témoin des effets prompts & ſalutaires de ce remède, même quand il n'agiſſoit que comme altérant.

Il eſt cependant bon d'obſerver que quand on a employé cette poudre, ſon adminiſtration n'a pas diſpenſé des autres moyens propres à ſoulager ou

---

de gingembre,
de graines de Carvi, ana ʒ ij
d'opium purifié, ʒ vj
de ſyrop de méconium, cuit juſqu'à conſiſtance de miel, le triple du poids de toutes les autres ſubſtances.

Faites chauffer le ſyrop, & mêlez-le exactement avec l'opium, que vous aurez préalablement fait diſſoudre dans le vin ; enſuite ajoutez les autres ſubſtances réduites en poudre. (T)

à guérir. On a saigné, appliqué des vesicatoires, & sollicité toute autre espèce d'évacuation jugée nécessaire. Au reste, comme les fièvres diffèrent singuliérement les unes des autres, il n'est pas possible qu'un remède ou une poudre quelconque, puisse les dompter toutes sans exception. On sait que la saignée fait beaucoup de bien dans quelques-unes. L'opium ne réussit pas moins dans d'autres, comme on le verra ci-après (7). Cependant les effets de la saignée & de l'opium sont tellement opposés entre eux, que si, par erreur, on emploie l'un de ces remèdes tandis que l'autre est indiqué, il peut en résulter des suites fâcheuses pour les malades. De même l'usage inconsidéré de la poudre de James, administrée par des ignorans & des charlatans, peut faire douter si elle opère plus de bien que de mal.

D'un autre côté, les Médecins se hasardent rarement à prescrire un médicament dont la composition leur est inconnue, par la raison qu'ils en sont

(7) *Voyez* l'Appendice. (L)

moins à portée d'obvier aux accidens qui, dans certaines circonſtances, pourroient être l'effet de ſon uſage. Il eſt donc probable que la poudre de James ne ſera point d'une utilité générale au genre humain avant qu'on en ait publié la recette (8).

D'après un très-grand nombre d'expériences, je me ſuis aſſuré que le tartre émétique ne le cédoit en rien, comme fébrifuge, aux poudres du docteur James. On doit auſſi lui aſſocier de temps en temps d'autres remè-

(8) Bien des perſonnes aſſurent que la poudre de James ſe fait ainſi :

Prenez de l'antimoine crud, calcinez-le avec une huile animale pendant deux heures; verſez enſuite dans un creuſet où il y ait du nitre en fuſion; tenez ces ſubſtances ſur le feu pendant quelque temps; retirez-les après cela. Employez pluſieurs lotions pour emporter les ſels de ce compoſé.

Prenez auſſi du mercure, diſtillez-le trois fois ſur de l'antimoine crud; enſuite faites-le diſſoudre dans l'eſprit de nitre; & après avoir fait évaporer le fluide, calcinez cette maſſe ſèche dans un creuſet juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue jaune.

Le mêlange de ces préparations forme, dit-on, la poudre du docteur James, dont les Anglois vantent l'efficacité dans toutes les fièvres. (T)

des. Le camphre ou le nitre augmentent ſon efficacité ; les opiatiques préviennent l'irritation qu'il pourroit occaſionner dans l'eſtomac & les inteſtins. On peut ſe contenter d'en donner demi-grain (9) la première fois ; on y

---

(9) ℞. Aq. alexiter. ſimpl. ʒ x
aq alexiter ſpirit.
ſyrup. è cortic. aurant ā ā ʒ j
tartari emetici, gr. ß
Miſceant.
Fiat hauſtus cui adde pro re natâ
nitri, gr. iij vel iv. (L)

Voici comment on fait l'eau alexitere ſimple.

Prenez de feuilles fraîches de menthe, ℔ j ß
de ſommités fraîches d'abſinthe marine,
de feuilles fraîches d'angélique, ana ℔ j
de l'eau autant qu'il en faut pour empêcher les plantes de brûler, & de donner à la liqueur une odeur empyreumatique.

Retirez vingt-quatre livres de liqueur par la diſtillation.

Recette de l'eau alexitere ſpiritueuſe.

Prenez de feuilles de menthe commune, ℔ ß
de feuilles fraîches d'angélique,

revient toutes les six heures, & l'on augmente de temps en temps cette dose, afin de procurer des évacuations.

D'après plusieurs essais comparés les uns aux autres, j'ai découvert que le vin antimonial (10) étoit moins fébrifuge que le tartre émétique. Dans quelques circonstances j'ai néanmoins prescrit avec succès le vin antimonial à grandes doses : je veux dire lorsque le malade attaqué de fièvre se trouvoit dans un état inquiétant depuis plusieurs jours, lorsque le coma, l'insensibilité, la stupeur continuelle, l'oppression des organes vitaux, le violent

---

de sommités d'absinthe
marine, ana ʒ iv
d'eau-de-vie, ℔ viij
autant d'eau qu'il en faut pour empêcher que les substances employées ne prennent l'odeur empyreumatique.

Retirez par la distillation huit livres de liqueur. (T)

(10) *Recette du vin antimonial.*

℞. De safran d'antimoine lavé, ʒ
de vin blanc, ℔ j ß

Laissez macérer à froid, & filtrez par le papier. (T)

combat qui s'allumoit en eux, laiſſoient des doutes ſur le rétabliſſement. En pareil cas je donne un gros de ce vin délayé dans l'eau ; ce qui ſe rèpète de deux en deux heures. Chaque fois je fais doubler la doſe, juſqu'à ce que les malades en aient pris une once, ou qu'il en ſoit réſulté quelque effet ſenſible. S'il excite des envies de vomir, on doit faciliter le vomiſſement au moyen de l'eau chaude ; & s'il y a tendance à la diarrhée, faire ajouter quarante gouttes de teinture thébaïque à chaque once de vin antimonial qu'on ordonne.

Quant aux autres remèdes antimoniaux, tels que le kermes minéral, ſi employé en France, & l'antimoine diaphorétique, je m'en ſuis très-peu ſervi, & ne puis pas, par conſéquent, prononcer ſur leurs effets.

L'adminiſtration des antimoniaux exige néceſſairement une précaution ; c'eſt d'éviter ſoigneuſement de leur aſſocier un alkali. La plupart des préparations antimoniales dont on a coutume de faire uſage, en ſeroient décompoſées ; il paroîtroit par-là que les poudres teſtacées, qui ſe combi-

nent fréquemment avec le tartre émétique, diminueroient l'énergie de ce remède. Qu'on me permette d'ajouter que les antimoniaux étant des remèdes héroïques, demandent à être préparés avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, & qu'il ne faut les employer que dans leur nouveauté. Si on les garde trop long-temps, ou qu'on les laiſſe en plein air, leurs vertus s'énervent prodigieuſement.

Les moyens détaillés juſqu'ici ſont les plus propres à traiter les Européens nouvellement attaqués de la fièvre dans les Indes occidentales; ils font obtenir une parfaite intermiſſion, qu'on peut regarder comme la plus utile de toutes les criſes : une fois qu'elle a lieu, le quinquina peut être adminiſtré ſans danger, & à très-grande doſe.

Mais ſi le malade nouvellement attaqué de la fièvre ne s'en plaint pas; s'il imagine que ſon indiſpoſition, comme cela n'arrive que trop ſouvent, n'a d'autre ſource que l'ivrognerie, la débauche, ou toute autre eſpèce d'intempérance, ou qu'elle n'eſt produite que par un travail pénible

ou un violent exercice à l'ardeur du ſoleil, & ſi, l'attribuant à ces cauſes, il néglige pendant pluſieurs jours de conſulter un Médecin ou un Chirurgien, & attende pour cela qu'il ait les yeux jaunes, il eſt déjà très en danger ; l'anxiété fébrile, ou une grande oppreſſion, avec ſenſation de chaleur & douleur au creux de l'eſtomac, ſe manifeſtent bientôt, & précèdent fréquemment des évacuations bilieuſes très-abondantes par le vomiſſement & par les ſelles. Ces accidens ſont auſſi les avant-coureurs de la jauniſſe. Quelquefois la région du foie s'enfle, devient dure & douloureuſe ; ces ſymptomes ſont ſuivis de convulſions fortes & permanentes au diaphragme, à l'eſtomac, aux muſcles intercoſtaux, & accompagnées de vomiſſemens de bile verte, dont l'odeur eſt infecte. Les malades rendent enſuite par la bouche un ſang noir, diſſous, reſſemblant au marc de café. Après cela viennent les hémorrhagies à différentes parties du corps, la frénéſie, la gangrène univerſelle, & enfin la mort.

Au lieu de faire une deſcription

particulière de cette fièvre, nous renverrons à celles qui en ont été données précédemment dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, & particuliérement à ce que M. Robertson, le docteur Lind & le docteur Rouppe, ont publié sur cet objet. Ils ont peint cette maladie telle qu'elle se montre sur les côtes de Guinée, les Indes orientales & occidentales (11). Nous ajouterons de plus le texte même du docteur Bruce, Médecin né à la Barbade, & qui a très-long-temps pratiqué dans cette isle (12).

---

(11) *Voyez* chap. 1, section 2; chap. 3, section 2; & chap. 4, section 2, de la première partie.

(12) *Histoire de la fièvre jaune, donnée par le docteur* BRUCE.

« Febris putrida apud nostrates dicta flava, quoniam plerumque sub finem morbi cutis flavedine suffunditur, ab Hispanis *vomino preto*, & à Gallis *maladie de Siam* variè nominatur. Advenas ex climate temperato in Indiam utramque corripit, & eos qui post labores diuturnos & exercitium vehemens, sub solis ardoribus, se roribus nocturnis exponunt, adjecto presertim liquorum ut dicunt spirituosorum abusu .... in omni anni tem-

A l'égard du pronoſtic, ſi la jauniſſe paroît de bonne heure, on en

---

peſtate ſeſe offert hic morbus. Symptomata autem graviora obſervantur, ubi calor magnus cum multâ humiditate conjungitur.

« Incipiens dignoſcitur languore, dein nauſeâ quâdam & vertigine; paulo poſt accedunt algor & horripilatio, perrarò tamen rigor; quos excipiunt ardor vehemens & intenſa febris cum ſummo capitis & lumborum dolore : rubet os totum, ardentque oculi; quæ ſigna adjectâ anxietate & præcordiorum oppreſſione pathognomica dicuntur. Pulſus adeſt velox, altus, quandoque pulſitans, ſed mollis, in quibuſdam velociſſimus & plenus cum reſpirandi difficultate. Cutis aliquando ſicca eſt, in primis preſertim morbi diebus, ſed frequenter magis rorida. Sanguis etiam ingruente morbo miſſus colorem exhibit floridum, rutilum, & quaſi rarefactum, craſſamento vix coherente, ſero luteo croceo : flaveſcit urina. Somnus parvus eſt, abſque levamine; jactatio frequens. Sitis in quibuſdam ſumma eſt, vix adeo in aliis magna. Lingua in principio muco albeſcente obducta ſqualeſcit circa finem morbi, & in media ſcabra, coloris primùm rufi, dein quaſi nigreſcentis, horrida apparet. Perſiſtunt hæc ad diem tertium, aliquando quartum & ulterius. Cum vero cauſæ antecedentes acerrimæ ſint, labefactantur ægri vires, & intra viginti quatuor horas, vel citiùs moritur. Quo citius

augure mal : les taches livides qui se montrent quelquefois, sont une

---

his, primus absolvitur gradus, eo malignior solet esse morbus.

« Tertia vel quarta circiter die deficit pulsus, fitque lentus, etiam solito magis, adeo ut absenti insuper cutis ardore, omnia in vado esse jactent indocti ; falsâ tamen spe tenentur, nam cito post omnia in pejus ruunt. Invadit coma cum deliriis interruptis ; vomitus porraceus, sudor gelidus, & deliquia ; oculorum rubor in colorem fuscum mutatus, ad flavum accedit ; sic & circa os, tempora, collum, dein per totum corpus, flavedo hæcce diffunditur ; mali ominis signa ; ecce enim coma altum, pulsus vermicularis & intermittens, hæmorragiæ, respirandi summa difficultas, jactatio perpetua, subsultus tendinum, extremorum frigus, convulsio, mors..... Observatu dignum est hanc cutis flavedinem in quibusdam obrepisse post septimam & ultra diem, tumque vix adeo mali ominis esse.... hæmorragiæ variis è corporis locis proveniunt; è naribus scilicet, ore, oculis, atque cutis poris ; sanguis per sedes ejicitur, quasi niger, sic & vomitu. Urina icterica, nigrescens. Apparent notæ lividæ & in membranis gangrenæ. Post mortem corpus livet, juxta presertim præcordia, quæ in principio sedes esse morbi videbantur, hepar scilicet & ventriculus ; in putridinem post hæc omnia rapiuntur.

« Exsurgunt indicationes. 1°. Ut magnus &

annonce de mort. Si pendant quelque temps la peau est très-sèche & très-

---

rapidus fluidorum motus cum febris violentiâ minuatur in primo morbi gradu.

« 2°. Ut è corpore eruatur putrida quævis materia, sic ut putrescens humorum dispositio præcaveatur, in omnibus morbi gradibus.

« In incipiente igitur febre, quoniam plerumque pulsus velox & plenus sit, mittatur sanguis, pro ratione virium & ætatis; repetita perraro juvat missio. Si vero pulsus adsit debilis incipiente morbo, vix detrahendus est latex vitalis.

« Cum ad secundam indicationem acceditur, caute procedendum est. Ventriculus enim inflammatus vel summè irritabilis, sæpe lenissima ægrè fert medicamina : quare emetica minimè exhibeantur, nisi perpetuam vomitionem inducere velis & gangrenam : præterea morbi fomes in intestinis, sive in hepate ad ductus biliarios inhærescens, multo magis feliciter catharticis lenioribus educitur. Æger, si adstringatur alvus, quod in principio sæpe fit, eccoprotica statim adeat, qualia sunt decoctum tamarindorum & crystalla tartarii. Si his non auscultet venter, auxilio detur enema quoddam emolliens & catharticum sæpe tamen cum eveniat in primis morbi diebus ut quæcumque cathartica quamvis lenissima ventriculo rejiciantur, fugiendum hoc in casu semper est ad enemata fortiora donec probe soluta sit alvus. Postea remanente adhuc nausea vel quidem auctis vomendi conatibus, præcipiatur

rude, il y a à craindre ; plus elle reſte dans cet état, plus le péril eſt immi-

---

extracti thebaici granum, vel grana duo, ſub pilulæ formâ. Hac ratione, uſu ſcilicet enematum & opiatorum, trucem hunc morbum haud ſemel in praxi debellavimus.

« Tertium circiter diem labitur pulſus, &c. fortiter nunc robur eſt ſuſtinendum medicamentis cardiacis, victuque idoneo levi, & eupeptico.

« Cortex Peruvianus magni foret hic uſus, niſi moveret nauſeam, vires tamen in quibuſdam experti ſumus, ubi aderant hæmorrhagiæ, & alia ſummæ putredinis indicia, ſed levis quidem in vomitus propenſio.

« Camphora, quæ in febribus putridis lentis optimum remedium eſt, huic non multum opitulatur : plerumque enim nauſeam movet, quandoque tamen profuiſſe læti obſervavimus.

« Radix ſerpentariæ Virginianæ valde antiſeptica eſt & fere ſemper levaminis multum ventriculi ægritudinibus adferre ſolet ; leve autem adſit infuſum.

℞. Radicis ſerpent. Virgin. ʒ ij
infunde in aq. bullientis, ℔ j
colaturæ adde.

Elixirii vitriolici q. ſ. ad gratam aciditatem.

Dentur cochlearia duo vel tria ſæpiſſime.

Infuſo huic immiſceatur vinum maderenſe pro re natâ.

Preſcriptis omnibus ad ventriculum robo-

nent. Rarement on se rétablit avec ces symptomes, quoique le pouls

---

randum frustra tentatis, spes ægri sequenti julapio restauravimus.

℞. Aq. menthæ simplicis,
tincturæ stomachicæ ää partes æquales.

Sumat cochlearia duo vel tria quâque horâ vel semi horâ.

« Persistente adhuc nauseâ, recurrendum absque morâ est ad extractum thebaïcum (post sedatum ventriculum enema catharticum exhibeatur) cui medicaminis generi fere semper hoc in morbo plurimùm insistendum est; sic enim feliciter deorsum elicitur morbi fomes, atque materia fæculina putrescens; ventriculusque levatus diætæ dein & medicinæ auscultat.

« Diæta sit levis, ex vegetabilibus antisepticis deprompta; minimè verò ex animalibus, quæ ad putredinem propiùs accedunt. Sit potus acidulus. Decocta, vel infusa panis tosti in aquâ, cum succo limonum vel tamarindorum juvant, adjecto, ubi langueant vires, vini pauxillo. In vinis primum locum tenent maderense & rhenanum. Hæc & potui esculentisque immista, parcâ simul copiâ, sed sæpissime dentur.

« In ultimis morbi diebus, cum summè langueant ægri vires, adsitque extremorum frigus, aliaque mali ominis indicia, augeantur adhuc medicamenta cardiaca.

℞. Radicis serpent. Virgin. ℥ ij
croci anglicani, ℥ ß

donne

donne quelques espérances ; & que d'autres signes puissent aussi faire illu-

infunde in aq. bullient. q. s.
ad colaturæ, ℥ vj
adde vini maderensis, ℥ iv
tincturæ stomachicæ, ℥ ij
Misceant.

Capiat cochlearia duo vel tria singulis quibusque horis.

Huic pro re natâ addantur confectio cardiaca, vinum croceum, camphora, tinctura corticis Peruviani.

Absint quæcumque sanguinem solvunt, quamvis cardiaca dicta, quales sunt sales volatiles & spiritus cornu cervi vel salis ammoniaci. Neque extremis admoveantur epispastica, quia sanguinem mire solvunt, hæmorrhagias atque gangrænam ferunt.

Præter salutifera dicta, in quibusdam opus est nervinis, ubi nimirum ex summâ materiæ morbosæ acrimoniâ fit nervorum distensio, urgentque spasmi, cum singultu : hoc in casu nulla moscho & castoreo cum opio, præstantiora.

Sub finem morbi, prægressis dissoluti sanguinis notis, pacata postquam visa fuissent symptomata graviora, vomitus quandoque ex inopino recrudescit, & miseros diarrheâ biliosâ stipatos ad orci fauces pellit ; quosdam verò feliciter servatos novimus hac ratione.

℞. Cort. Peruv. contus ; ℥ ß

sion. Dans cette espèce de fièvre plusieurs ont le pouls régulier, même peu

coq. in ap. font. ℥ xij
sub finem coctionis adde
radicis serp. Virgin.
flor chamæmæli, aa ʒ ij
Fiant unciæ sex colaturæ.
Adjiciantur
balsami sulph. therebenthinati, gutt. l.
tincturæ thebaicæ, gutt. lxxx
gelatinæ amyli, ℥ ij

Misce : fiat enema statim injiciendum & diu retinendum.

Si verò enema antisepticum & anodinum fortiter minus opituletur, præscripta simul est in quibusdam pilula sequens.

℞. Extract. cort. Peruv. gr. iv
camphoræ,
extracti thebaici, aa gr. j

Misceantur.

Fiat pilula secundis vel tertiis quibusque horis sumenda, donec sistantur paululum motus ventriculi & intestinorum.

Enematis ejusdem & pilulæ vires in dysenteriâ putridâ adstante jam sphacælo, haud semel experti sumus. (L)

En parlant des moyens qui peuvent s'employer dans le traitement de la fièvre jaune, le docteur Bruce, dont nous venons de rapporter le texte, a fait mention de différens remèdes, dont il est essentiel d'indiquer la composition : tels sont, la teinture stoma-

d'heures avant leur mort. Lorsque le vomissement continue, quand les

---

chique, la confection cordiale, le vin de safran, la teinture simple de quinquina.

Teinture stomachique.

℞. De raisins mondés, auxquels on aura ôté les pepins, ℥ iv
de cannelle, ℥ ß
de graines de carvi,
de petit cardamome,
de cochenille, ana ʒ ij
d'esprit-de-vin, ℔ ij

Faites digérer à froid, & passez.

Confection cordiale.

Prenez de sommités de romarin fraîches,
de baies de génièvre, ana ℔ j
de petit cardamome mondé,
de zédoaire,
de safran, ana ℔ ß

Tirez une teinture de ces substances avec environ douze livres d'eau-de-vie; passez cette teinture; & en exposant la colature à une chaleur douce, faites-la réduire à environ deux livres & demie: pour lors ajoutez les substances suivantes, mises en poudre très-fine, & faites du tout un électuaire.

De poudre de pattes d'écrevisses composée, ℥ xvj
de cannelle,
de muscade, ana ℥ ij
de clous de gérofle, ℥ j
de sucre fin, ℔ ij

Cette confection est composée des substan-

ières rejettées par en-haut ont une couleur noire, & que le hoquet

ces les plus utiles qui entroient dans une autre très-estimée autrefois, appellée du nom de son inventeur, confection de Raleigh, *confectio Raleighana.*

Telle que le collège de Londres l'a adoptée, c'est un cordial assez agréable, & modérément échauffant.

Nous croyons superflu de parler ici de la préparation de la poudre de pattes d'écrevisses, qui entre dans la composition de la confection cordiale, par la raison qu'elle ne nous paroît pas y être fort nécessaire.

Vin de safran.

℞. De safran, ℥ j
de vin des Canaries, ℔ j

Mêlez, laissez macerer à froid, ensuite passez.

Teinture simple de quinquina.

℞. De quinquina, ℥ iv
d'eau-de-vie, ℔ ij

Mêlez, tenez le mêlange en digestion, & filtrez : réservez la colature pour l'usage.

Il y a long-temps qu'on fait grand cas de ce médicament. Quelques personnes ont employé comme un meilleur menstrue, de l'esprit-de-vin très-rectifié, qu'ils ont eu soin de bien saturer en le mettant en digestion avec une grande quantité de quinquina. D'autres ont cru favoriser l'action de l'esprit-de-vin en y ajoutant un peu d'alkali fixe : & plusieurs ont donné la préférence à l'acide vitriolique,

eſt précipité, il ne faut preſque plus compter ſur le malade. Lorſque le viſage eſt très-enflammé, & que les vaiſſeaux de la conjonctive deviennent rouges, comme dans l'ophtalmie, ſi la frénéſie ſurvient, la mort eſt très-prochaine, ſur-tout quand la peau eſt ſèche.

Mais ſi la tête ſe conſerve, ſi le pouls devient mou, ſi les douleurs, l'oppreſſion de poitrine & les envies de vomir paroiſſent s'affoiblir par la ſaignée ou autres moyens; ſi l'irritation de l'eſtomac cède à un doux purgatif, la peau ſe détendant & s'humectant; ſi le malade devient tranquille, & ſi la proſtration de forces commence à ſe diſſiper, il eſt probable qu'il ſe rétablira : tous ces ſignes ſont favorables.

---

imaginant que par cette addition l'eſprit-de-vin ſe charge d'une quantité de quinquina plus grande qu'il ne le feroit ſans ce ſecours, & qu'en même temps l'acide perfectionne le médicament, en augmentant l'adſtriction du fébrifuge. Chacune de ces préparations a ſon avantage; mais celle dont il eſt ici queſtion, eſt la plus propre pour l'uſage général : car l'eau-de-vie extrait preſque toutes les vertus de l'écorce du Pérou. (T)

Quant à la crise de la fièvre, elle peut se faire par différentes voies sans avoir lieu aux jours indiqués par les anciens. Quelquefois c'est la sueur qui juge la maladie ; mais quand elle se termine par une éruption de petits clous sur la surface du corps, les espérances de guérison sont très-fondées : c'est cette terminaison qui est la plus heureuse dans toutes les fièvres de cette espèce. La diarrhée est également une crise salutaire. Le saignement de nez, ou l'ouverture spontanée d'une artère survenus au commencement de la maladie, ont quelquefois arraché le malade à la mort. Il n'en est pas de même quand les hémorrhagies sont trop fortes, ou qu'elles paroissent sur le déclin ; en pareil cas elles sont fatales. Les bubons & les parotides sont des crises extraordinaires. Lorsqu'elles arrivent, on peut les regarder comme favorables.

Les boissons froides, si recommandées par les anciens Médecins, & administrées dans les fièvres par plusieurs praticiens modernes en différentes parties de l'Europe, ne

seroient-elles pas utiles dans celle-ci (13) ?

(13) Le traitement suivant, tout simple qu'il paroît, a souvent eu dans cette maladie le plus heureux succès ; on nous saura donc gré d'en faire mention. D'abord on faisoit prendre de la décoction de tamarins en grandes doses ; la fièvre diminuant, on permettoit un peu de vin, & sur le déclin on donnoit l'élixir de vitriol dans une décoction de quinquina, ou dans une infusion de menthe, ou de serpentaire de Virginie, ou de zédoaire.

On n'ignore point que le vomissement qui accompagne la fièvre jaune, se joue souvent de tous les efforts du Médecin. On est quelquefois parvenu à dissiper ce dangereux symptome, en donnant de petits verres de décoction de pain rôti, avec deux ou trois gouttes de teinture thébaïque. On a encore prescrit avec avantage des potions salines, à prendre dans le temps de l'effervescence ; un vessicatoire à la région de l'estomac, & des cataplasmes de mie de pain trempée dans le vin rouge.

Comme la fièvre jaune est une des maladies les plus funestes aux étrangers dans les Indes orientales & occidentales, & sur la côte de Guinée, nous espérons qu'ils seront satisfaits de trouver ici les moyens de s'en garantir.

Dès qu'on sera près d'arriver dans ces climats, on se fera tirer du sang, s'il y a pléthore, & on se purgera tous les quatre jours avec les sels & la manne, ou la crême de

Pendant le temps des grandes chaleurs, la fièvre attaque souvent avec délire les personnes qui se trouvent dans le voisinage des lieux mal-sains, humides, couverts de bois : dans ce cas, après avoir saigné, si l'indication s'en présente, les remèdes antimoniaux & les vesicatoires doivent être employés de préférence. En même temps il faut avoir soin de faire transporter le malade en meilleur air. On peut aussi donner, dans cette circonstance, le nitre à grandes doses ; ou s'il excite des nausées, l'esprit de nitre

---

tartre & la casse ; en un mot, avec tout ce qui pourra évacuer doucement & sans échauffer. On observera un bon régime : en général, on mangera peu à la fois, & on s'interdira les viandes salées, les liqueurs spiritueuses, le rhum, &c. On ne boira du vin qu'en petite quantité, & l'on s'attachera à respirer un air très-pur : on fera bien en même temps de prendre dans la journée des boissons acidules.

Lorsqu'on aura débarqué, on évitera tous les excès ; on prendra garde de trop s'exposer au soleil & à l'air de la nuit. Les végétaux & les fruits un peu acides, fourniront d'excellens alimens. Il ne faudra pas oublier de se purger légérement toutes les semaines. (T)

dulcifié (14) : ſouvent l'eſtomac s'accommode mieux de ce dernier remède. On peut encore faire prendre le nitre en lavemens (15) ; il faut preſcrire beaucoup de bains des pieds, ou au moins des fomentations fréquentes avec de l'eau chaude : on y fera même appliquer des ſynapiſmes (16), ſi le mal eſt réfractaire.

Le muſc ſeul (17), ou combiné

---

(14) ℞. Aquæ alexit. ſimpl. ʒ vj
aq. alexit. ſpirit. ʒ j
ſucci limonum (ſale abſinthii ſaturat.) ʒ iij
ſpirit. nitr. dulcis, ʒ j
ſyrup. ſimpl. ʒ ij
Miſce. Fiat hauſtus quartâ quâque horâ ſumendus. (L)

(15) ℞. Aq. hordeatæ, ℥ x
nitri, ʒ ß
Albumen ovi unius : m. f. enema bis terve de die injiciendum. (L)

(16) ℞. Farinæ avenaceæ,
pulv. ſinapios ā̃ part. æq.
aceti q. ſ.
Miſce. Fiat cataplaſma pro pedibus. (L)

(17) ℞. Moſchi, gr. x. ad xv
ſacchari albi, ʒ j
Terantur ſimul in mortario dein adde mucilag. gommi arabic. ℈ iv

avec le cinnabre, convient dans les violens délires, particuliérement quand ils ſont accompagnés de ſoubreſauts des tendons (18). Lorſqu'il y a des

---

aq. font. ʒ xiv
aq. alexit. ſpirit. ʒ ij

Miſce. Fiat hauſtus ſextâ quaque horâ ſumendus.

℞. Cinnabaris, gr. xij
confect. cardiacæ, q. ſ.

Fiat bolus ſextis horis ſumendus cum hauſtu moſchato ſupra preſcripto.

℞. Capit. papav. alb. ʒ vj
coq. in aq. font. ℔ ij
ad dimidiam.
adde ſub finem coctionis
rad. ſerpent. Virg. cont.
rad. contrayervæ, a a ʒ ij

Coletur liquor fortiter exprimendo poſtquam refrixerit.

Dentur ℥ ij omni quadrihorio, additis nonnunquam elix. paregorici, gut. x. (L)

(18) Souvent les bains tempérés conviennent auſſi beaucoup; l'agitation étant conſidérable, les yeux enfoncés, ſombres & hagards; la peau ſèche & brûlante, la langue rôtie, l'urine rouge, le viſage allumé, ils m'ont toujours paru très-indiqués. C'eſt à ce moyen que j'ai été redevable d'une grande partie des ſuccès que j'ai obtenus en Eſpagne pendant la dernière guerre. Dans le cas dont il s'agit, les bains relâchent ſinguliè-

vers dans l'estomac ou les intestins, on peut ordonner sans crainte

---

rement, donnent lieu à une sueur légère, & amènent le calme. M. Ebenezer-Gilchrist, médecin anglois, s'en est servi très-utilement lorsque les symptomes que nous avons spécifiés se présentoient. Il paroît que le temps le plus propre à faire prendre le bain, est celui du redoublement, car il le diminue, en donnant lieu à une détente générale, restreignant les sueurs trop fortes, & augmentant celles qui ne sont pas assez abondantes. Il en résulte que le délire est abattu, & que les symptomes sont retenus dans un état assez modéré, jusqu'à ce que la coction des humeurs se fasse, & que la maladie se termine.

Un bain entier affecte alors beaucoup plus immédiatement & plus efficacement tous les solides & les fluides, que tout autre remède. Tandis que sa chaleur facilite la transpiration des levains morbifiques, il entre par les veines absorbantes beaucoup d'eau qui passe dans le sang, délaie les fluides lorsqu'ils sont trop épais, ou agit sur eux comme altérant. Les effets du bain sur les solides sont encore plus évidens; il ramollit toute l'habitude du corps, & enlève la striction.

Le spasme, qui est la suite de la fièvre, s'accroît fréquemment dans les pays chauds, sur-tout pendant l'été, au point de causer le délire & autres symptomes nerveux. Quand il est porté jusques-là, il cause nécessairement un désordre dans la circulation, interrompt

dix ou quinze grains de mercure doux (19). Sur la fin de la fièvre,

les opérations régulières par lesquelles la nature cherchoit à dompter la fièvre, à opérer la coction de l'humeur morbifique, & enfin pousse les fluides dans des vaisseaux où naturellement ils ne doivent point passer. Si l'on peut venir à bout de calmer cette tension spasmodique, on rend la guérison beaucoup plus facile, la maladie devient d'autant plus bénigne, que l'affection des nerfs ajoute prodigieusement à sa malignité.

Après le bain le malade est calme, est disposé au sommeil; le délire & les soubresauts des tendons diminuent peu-à-peu; la peau, qui étoit sèche & brûlante, devient fraîche & moite. (T)

(19) Le mercure doux de la pharmacopée de Londres se prépare comme il suit.

Prenez sublimé corrosif, ℔ j ou ℥ xij
mercure purifié, ℥ ix

Ajoutez le mercure au sublimé corrosif, que vous aurez auparavant réduit en poudre; mettez-les en digestion dans un matras de verre sur un feu de sable modéré, ayant soin de remuer souvent le matras jusqu'à ce que l'union soit faite. Augmentez ensuite le feu, & faites sublimer le mêlange: la sublimation finie, vous aurez soin de séparer une partie âcre qui se trouve au sommet de la partie sublimée. Si vous appercevez quelques globules de mercure, vous les séparerez aussi de la masse, que vous pulvériserez, & que

quand le malade eſt tourmenté par des inquiétudes continuelles, & eſt

---

vous ſublimerez enſuite de nouveau. Il faut répéter cette ſublimation ſix fois.

La digeſtion qu'on preſcrit pour le mêlange des matières, épargne à l'artiſte un travail qui ſeroit dangereux s'il étoit obligé de les triturer : car pendant la trituration, il s'élève une pouſſière dont les effets ſont pernicieux. Si la digeſtion eſt faite avec ſoin, l'union ſera exacte ; ſi au contraire le mêlange qui précède la ſublimation étoit imparfait, l'artiſte eſſuieroit une perte dans cette opération. En effet, le ſublimé corroſif bien uni au mercure qu'on ajoute, monte beaucoup plus difficilement que s'il étoit tout ſeul ; il arrive par conſéquent que la partie du ſublimé corroſif qui n'eſt pas bien unie au mercure, monte la première, & va gagner le ſommet de la partie ſublimée : c'eſt cette dernière partie que l'artiſte doit ſéparer. Lorſque la ſublimation eſt finie, ſi l'on apperçoit quelques globules de mercure, il vaut mieux les ſéparer de la maſſe, que de chercher à les y réunir ; car ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on y parvient.

Le mercure doux, autrement dit calomel, *aquila alba*, a toujours été regardé comme anti-vermineux, & on en fait encore un aſſez grand uſage. Si ce point de pratique n'étoit point auſſi connu, nous pourrions citer beaucoup d'obſervations qui prouveroient ſon efficacité contre les vers inteſtinaux, ſur-tout

long-temps ſans repoſer, les narcotiques ſont avantageux.

---

contre cette eſpèce de vers longs & ronds, déſignés ſous le nom générique de *lombrics*. Nous croyons cependant devoir rappeller ici la méthode d'un praticien qui paroît avoir obſervé avec ſagacité les déſordres que cauſent ces inſectes, & avoir ſu les diſcerner lors même que les ſymptomes paroiſſoient annoncer des maladies très-différentes. Le Médecin dont nous parlons eſt Nicolas Cheſneau, qui pratiquoit à Marſeille dans le ſiècle dernier. Appellé ſouvent pour des malades attaqués des accidens les plus graves, maſqués ſous l'apparence de ceux qui accompagnent les maladies inflammatoires, Cheſneau leur faiſoit prendre le mercure doux, auquel il joignoit ordinairement quelques grains de ſcammonée incorporés dans le ſyrop de fleurs de pêcher, ou autre; quelquefois auſſi il mêloit l'opium au mercure doux : v. g. Huit grains de ce dernier avec un grain du premier. Lorſqu'il falloit calmer, cette combinaiſon lui paroiſſoit très-efficace. Quelques heures après avoir fait prendre le calomel, il faiſoit donner un lavement de lait, auquel il joignoit ſouvent le miel. Cette méthode, que nous avons employée nous-mêmes avec ſuccès dans les pays chauds où nous avons pratiqué, ſauvoit les malades en évacuant les vers, qui cauſoient les accidens.

Au reſte, quelque ſecours qu'on puiſſe

L'application des sangsues aux tempes, & celle des ventouses à la nuque, ont également réussi.

---

tirer en général du mercure doux pour faire sortir les vers des premières voies, on doit en user avec circonspection dans les maladies aiguës. Lancisi observe que dans l'épidémie des fièvres putrides & vermineuses, dont furent attaqués, en 1695, les habitans d'un quartier de Rome, on voulut employer le mercure doux, mais qu'on fut obligé d'en cesser l'usage, parce qu'il causoit des dyssenteries mortelles.

Tant que j'ai pratiqué dans les pays chauds, je me suis encore souvent servi, contre les vers, de l'herbe grecque, autrement dite, *lémithocorthon;* c'est une coralline ou mousse de mer, qui se trouve en abondance sur les rochers de la côte du Levant, des isles de l'Archipel & de celles de la Méditerranée en général. La Sardaigne & la Corse en fournissent beaucoup. Les côtes maritimes d'Ajaccio en étoient remplies il y a quelques années. On distingue deux sortes de l'émithocorthon, le petit & le grand; l'un & l'autre sont d'excellens vermifuges. Tous les Médecins qui les ont employés, conviennent qu'ils doivent tenir le premier rang parmi les anthelmintiques connus jusqu'à ce jour. L'herbe grecque agit plus doucement & sûrement que les préparations mercurielles les plus accréditées. En vingt-quatre heures elle fait rendre les vers,

La crême de tartre qu'on a fait diſſoudre dans l'eau bouillante, forme une boiſſon rafraîchiſſante, très-bonne dans ces fièvres : de temps en temps on peut y ajouter la manne & le ſucre.

Si la glande parotide ſe tuméfie,

---

particuliérement les ſtrongles : je l'ai employé avec le plus grand ſuccès dans les hôpitaux militaires de Monaco, de l'iſle de Corſe, de Minorque & d'Eſpagne.

Mais autant le lémithocorthon a d'heureux effets, quand il eſt bien choiſi & ſagement adminiſtré, autant il eſt infructueux quand il eſt mal choiſi, & dangereux lorſque l'ignorance ou l'imprudence préſident à ſon adminiſtration. Beaucoup de gens font recueillir actuellement, en Corſe, toutes ſortes de plantes marines, & envoient cet amas indigeſte à Marſeille, d'où ils le font circuler dans toute l'Europe pour du lémithocorthon : cette fraude, qui leur aſſure un lucre momentané, ne peut pas manquer de décréditer ce remède inappréciable. On ne ſauroit prendre trop de précaution pour en arrêter les ſuites.

Nous avons dit que le lémithocorthon ne ſe donnoit pas toujours ſans danger : effectivement, il eſt certain que ſi on le preſcrit dans les cas d'inflammation, dans les accès de fièvre trop violens, il augmente les accidens. De trop grandes doſes ont ſouvent donné lieu à des coliques inflammatoires. (T)

on doit tâcher, au moyen des cataplasmes, de faire venir la suppuration (20), & soutenir les forces avec du vin.

---

(20) On s'apperçoit que la nature va déposer dans les glandes parotides la lie superflue qu'elle a rejettée du torrent de la circulation, quand les malades se plaignent d'un certain embarras dans la tête & le cou ; quand ils entendent moins qu'à l'ordinaire ; quand il se forme une petite élévation sur la joue, qui gêne les mouvemens de la mâchoire. Ces accidens déclarés, la parotide se forme avec promptitude ; le marc fébrile, qui a choisi son égout, y afflue très-précipitamment. On augure bien des parotides lorsqu'elles amènent la rémission des symptomes, lorsqu'après leur sortie la langue est humectée, le pouls moins fébrile, &c. Il est bon d'appliquer dessus des maturatifs chargés d'onguens irritans, afin d'exciter l'inflammation, & de fixer ainsi l'humeur morbifique. Dans les cas ordinaires je fais appliquer sur les parotides un large emplâtre d'onguent de la mère, & par-dessus des cataplasmes émolliens. Il y en a qui se contentent de faire mettre des cataplasmes de mie de pain & de lait : cette pratique ne vaut rien ; j'ai observé qu'en se refroidissant ils troubloient ces dépôts, & les faisoient reporter dans la masse des humeurs. En général les emplâtres gommeux, chauds & irritans, conviennent. Quand le malade est gras, on peut appli-

quer sur la parotide un vesicatoire ou un fer rouge : pourquoi même n'y porteroit-on pas la pierre à cautère ? Ce remède est cruel, j'en conviens, mais il est victorieux, en ce qu'il provoque une vive inflammation, & fixe ainsi l'humeur d'une manière sûre. Je l'ai employé toutes les fois que j'ai vu les parotides se former lentement, & apporter peu de diminution aux symptomes. Le motif pour lequel on met des irritans sur les parotides, est que la matière qui les forme peut se retirer avec autant de célérité qu'elle a mis de promptitude à s'y porter. Rentrée dans le torrent de la circulation, elle réveille sur le champ tous les accidens. Bien des malades sont morts au moment même de l'affaissement d'une parotide. Plus souvent on a vu ce refoulement occasionner la gangrène sur une partie.

La matière de la parotide étant répercutée sans être fixée, il faut sans différer faire appliquer un vesicatoire ou un caustique à l'endroit primitivement affecté : on la rappelle souvent ainsi à sa première place. Si elle est fixée sur quelque partie, il faut employer les embaumans. Les émolliens accélèrent la gangrène ; les corps gras sont aussi très-nuisibles. On se sert de cataplasmes faits avec la camomille, le mélilot, &c. On se trouve encore bien de faire mordre des sangsues sur les dépôts de cette espèce. Intérieurement on donne le quinquina & le camphre, & l'on a soin d'entretenir les vesicatoires.

La fluctuation se manifestant dans les paro-

SECTION SECONDE.

De la Dyſſenterie, & du Cholera-Morbus (1).

LE flux eſt également une maladie qui attaque ſouvent les Européens dans les pays chauds. Nous y voyons très-peu de fièvres malignes épidémiques qui ne ſoient accompagnées de cet accident.

Quelquefois le flux paroît ſeul ; fréquemment il fait venir la fièvre, mais plus ordinairement il ſe montre

---

tides, il faut les faire ouvrir ſans différer. Riviere remarque, avec raiſon, qu'il ne faut pas attendre le temps de la maturation pour y porter l'inſtrument tranchant. Pringle eſt du même avis. Je penſe qu'on peut encore renchérir là-deſſus, & qu'il eſt eſſentiel d'en preſcrire l'ouverture dès qu'on préſume que la matière eſt formée. Souvent le pus eſt ſi viſqueux dans ces abcès critiques, qu'après ſa maturité la glande qui le contient reſte auſſi dure que ſi la ſuppuration n'étoit pas commencée. (T)

(1) Cette maladie s'appelle *mordechin* dans les Indes orientales, où elle eſt commune & très-dangereuſe. (L)

avec elle. Dans le premier cas il eſt plus doux en général, & expoſe moins la vie que dans le ſecond. Il y a une autre diſtinction très-eſſentielle à établir entre les flux dans tous les climats. Ceux qui ſe manifeſtent chez les individus très-bien portans, avant leur invaſion, peuvent être conſidérés comme maladies primitives; au lieu que lorſqu'ils ſe déclarent chez ceux que la fièvre a affoiblis, ou que toute autre circonſtance a jettés dans l'épuiſement, on doit les regarder comme ſymptomatiques. Ces derniers dépendent en grande partie de l'affoibliſſement de la machine, qu'ils décèlent évidemment.

Quand une perſonne qui a joui juſques-là d'une parfaite ſanté, ſe trouve atteinte d'une dyſſenterie violente pendant les chaleurs, les moyens ſuivans ſont les plus propres à la guérir. On peut commencer par la ſaignée, ſi toutefois le cas le requiert: car il faut être très-circonſpect à cet égard (2). On doit enſuite lui faire

(2) On ne doit faire ſaigner que quand les douleurs ſont vives & la fièvre très-forte;

prendre quelques grains d'ipécacuanha comme vomitif (3), & un narco-

---

mais il faut s'en abſtenir lorſque les malades ont beaucoup de foibleſſe, ſont abattus, ont le pouls peu élevé, & peu de douleurs. Il en eſt de même dans le cas où l'on n'eſt appellé que quelques jours après l'invaſion. (T)

(3) Les vertus de l'ipécacuanha réſidant dans la ſeule écorce qui eſt réſineuſe, il faut la ſéparer exactement du bois ou cœur ligneux, & la piler ſeule. On ne doit jamais réduire le tout enſemble en poudre, ſous prétexte que la ſubſtance ligneuſe ſe pulvériſant plus difficilement, il ſera temps de l'enlever enſuite; c'eſt une erreur qu'on ſe perſuade par pareſſe. L'expérience prouve qu'il ſe réduit alors en poudre une quantité de bois, plus ou moins conſidérable, qui altère la vertu de ce médicament. Cela eſt de la plus grande importance, parce que quand on le donne en petite doſe, dans l'idée qu'on a la partie active, il ne produit aucun effet, ou n'en produit pas aſſez.

Les émétiques réuniſſent ici pluſieurs avantages; ils débarraſſent l'eſtomac, évacuent l'humeur, excitent une petite ſueur fort utile. Mon uſage eſt d'y revenir lorſque le mal d'eſtomac reparoît pendant le cours de la maladie, lorſqu'il ſurvient des vertiges, des tranchées, & que le mal eſt opiniâtre. Ces remèdes peuvent ſe preſcrire même dans les cas où les ſelles ſont très-ſanguines; mais

tique après l'opération de ce remède. Puis on doit évacuer les inteſtins avec une doſe convenable de ſel cathartique amer (4); & enfin donner la racine du Breſil à très-petites doſes, unie avec l'opium & la rhubarbe. La douleur d'entrailles (5) & la fièvre

il convient de s'en abſtenir lorſqu'on a à traiter des perſonnes attaquées de hernies, ou quand on ſoupçonne inflammation : l'ipécacuanha ſe préfère aux autres vomitifs, parce qu'il débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins ſans relâcher les ſolides. (T)

(4) Monro conſeille ce purgatif, mais il le fait unir à la manne & à l'huile. M. Huck, qui a été fort long-temps médecin des troupes angloiſes dans les Indes occidentales, en faiſoit fondre une once avec deux onces de manne dans une pinte d'eau. Les malades en buvoient quatre onces toutes les demi-heures, juſqu'à ce qu'il vînt deux ou trois ſelles copieuſes. Dans les pays chauds où j'ai pratiqué, j'ai préféré, lorſqu'il y avoit beaucoup d'irritation & des douleurs vives, de donner la manne ſeule, fondue dans un verre d'émulſion. Au reſte, on purge encore avec ſuccès les perſonnes attaquées de dyſſenterie dans les pays chauds avec l'ipecacuanha mêlé à la rhubarbe, le mercure doux uni au même remède : lorſqu'il y a des vers, les tamarins, la crême de tartre, &c., &c. (T)

(5) Cet accident exige qu'on inſiſte ſur

étant ceſſées, les évacuations étant beaucoup moins fréquentes, le bain froid achève le parfait rétabliſſement. Une once de manne & deux grains de tartre émétique, qu'on fait diſſoudre dans une chopine d'émulſion commune, édulcorée avec demi-once de ſyrop de pavot blanc, fourniſſent un bon purgatif, pour le commencement de la maladie, ſur-tout lorſque la fièvre l'accompagne. Les malades prennent une once de cette mixture toutes les heures juſqu'à ce qu'ils aient été ſuffiſamment évacués : on leur preſcrit enſuite un narcotique. Ces préliminaires obſervés, la mixture de quinquina avec l'opium ſuffit ſouvent pour completter la cure (6).

---

les lavemens : on les varie à l'infini, ſuivant les circonſtances. Mais je n'en connois point de préférables à ceux qui ſe compoſent avec la corne de cerf & l'amidon. (T)

(6) Cette mixture peut aiſément ſe remplacer par d'autres remèdes. J'uſois fréquemment, dans la dernière guerre, d'un opiat compoſé de parties égales de rhubarbe, de quinquina & de diaſcordium. Les malades en prenoient ſix à ſept grains matin & ſoir. (T)

Mais s'il y a cholera-morbus, ſi la dyſſenterie s'annonce avec de fortes envies de vomir, ou des vomiſſemens conſidérables (7), il faut d'autres remèdes. En premier lieu l'eſtomac doit être évacué par le moyen d'un ſtimulant très-doux, tel qu'une décoction légère de fleurs de camomille, priſe à grandes doſes, ou l'eau chaude, dans laquelle on a fait mettre quelques gouttes d'eſprit de corne

(7) Outre les évacuations violentes par le vomiſſement & les ſelles, il y a ſouvent grand mal d'eſtomac, des douleurs vives, qu'on rapporte au nombril; chaleur brûlante des entrailles, anxiétés, ſoif, petiteſſe, intermittence ou reſſerrement du pouls, ſuppreſſion preſque entière des urines, aridité, ſechereſſe de la peau, hoquet, convulſions, contraction des membres, ſueurs froides, &c. Avant d'être attaqués du cholera-morbus, les malades ſe plaignent de picotemens, de tiraillemens vers le ſcrobicule du cœur, de nauſées, &c. Il y en a qui périſſent en vingt-quatre heures. On augure bien de la maladie quand elle va juſqu'au ſix ou au ſept, quand les matières rendues ſont ſans odeur, quand le ſommeil ſuccède au vomiſſement. Le refroidiſſement des extrémités, le ſang mêlé en quantité avec les déjections, les ſyncopes, &c. donnent de juſtes inquiétudes. (T)

de

de cerf (8) ; on parvient ainſi à diſſiper les crampes & les ſpaſmes, qui tourmentent fréquemment en pareil cas. Il faut auſſi conſeiller la décoction de camomille en lavemens, juſqu'à ce que les inteſtins aient pareillement été complettement évacués. Immédiatement après, un narcotique doit être adminiſtré (9). Si le malade

(8) Avant tout, ne ſeroit-il pas plus prudent d'inſiſter ſur les délayans, les rafraîchiſſans, les adouciſſans, &c. ? Beaucoup de praticiens célèbres ſont d'avis que, quoiqu'il y ait une abondance de bile vicieuſe à évacuer, les mouvemens ſpaſmodiques ſont trop violens pour faire vomir ou purger dans le principe ; que le parti de délayer la bile par d'abondantes boiſſons, qui tempèrent ſon âcreté, & ramènent les ſpaſmes à un état de modération moins capable d'enflammer les parties, & toujours ſuffiſant pour l'expulſion de l'humeur morbifique, eſt alors préférable à tous les autres. (T)

(9) ℞. Salis abſinthii, ℈ j
ſucci limonum, ʒ ß
vel q. ſ. ad ſaturationem.
aq. menthæ vulg. ſimpl. ʒ x
aq. menthæ vulg. ſpirit. ʒ ij
ſyr. pap. albi, ʒ j
tinctur. thebaicæ, gutt. xxx
Miſce.

vomit l'opium, on lui en fait prendre le double en lavement, diſſous dans

---

Vel ℞. Opii puri, gr. j
olei menthæ piper
eſſent. gut. j
Miſce. Fiat pilula. (L)

Recette de l'eau ſimple de menthe commune.

℞. de feuilles de menthe
ſéchées, ℔ j ß
d'eau commune ce qu'il en faut pour empêcher la menthe de brûler.

Retirez par la diſtillation huit livres de liqueur.

Eau ſpiritueuſe de menthe commune.

℞. de feuilles ſèches de
menthe commune, ℔ j ß
d'eau-de-vie, ℔ viij
d'eau commune ce qu'il en faut pour empêcher que l'eau de menthe ne prenne une odeur empyreumatique.

Retirez par la diſtillation huit livres de liqueur.

Notre Auteur ne cherche point à arrêter ſur le champ les mouvemens de la nature par des calmans, mais ſeulement quand il a évacué : cette pratique eſt celle de tous les Médecins inſtruits. J'en ai vu qui preſcrivoient les calmans dès le principe : qu'en arrivoit-il ? l'évacuation de la bile perverſe en étoit ſuſpendue, & la cauſticité de cette hu-

quatre à cinq onces d'eau chaude, & l'on y revient au bout de six ou huit heures.

Lorsque le vomissement étoit rebelle aux autres moyens, j'ai souvent réussi à l'arrêter en faisant appliquer sur

---

meur portoit bientôt une atteinte gangréneuse aux viscères. Jamais nous n'avons eu recours aux calmans, tant hypnotiques qu'anti-spasmodiques, qu'après que les délayans & les évacuations suffisantes avoient mis les premières voies en état de les recevoir. La suspension des évacuations, la stupeur générale, la raréfaction du sang, & une foule d'autres effets secondaires, inséparables de l'action des narcotiques, pris de trop bonne heure, fourniſſent ici des contr'indications qui retiendront toujours un homme sage. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que la nature, lasse de ses propres efforts, se trouvera bientôt dans l'impuissance de les soutenir, que sa propre fatigue amenera le relâchement malgré elle.

Il n'y a qu'une circonstance qui autorise l'usage des calmans dans la première période de la maladie ; c'est quand la petitesse, la foiblesse du pouls, la violence des crampes, les syncopes, les envies de vomir excessives, font craindre pour la vie des malades ; & alors même doit-on être très-réservé à cet égard ; car il s'agit de modérer les efforts de la nature, & non de les supprimer. (T)

l'eſtomac des topiques où entroient le vin chaud & les épices, l'opium & le camphre (10). Une goutte d'huile de

(10) ℔. Linimenti ſaponac. ʒ vj
tinct. thebaicæ, ʒ ij
Miſce.
℔. Camphoræ, (olei oliv. ʒ ij. ſolut.) ʒ j
tinct. thebaicæ, ʒ ß
Miſce.
℔. Emplaſtri è cymino, ʒ j ß
opii, ʒ ß
camphoræ, ʒ j
olei eſſent. menthæ vulg. gutt. x
olei macis per expreſſionem q. ſ.

Fiat emplaſtrum molle regioni ventriculi applicandum. (L)

Compoſition du liniment ſavonneux.

℔. D'eſprit de romarin, ℔ j
de ſavon dur d'Eſpagne, ʒ iij
de camphre, ʒ j

Mettez en digeſtion le ſavon dans l'eſprit de romarin juſqu'à ce qu'il ſoit diſſous ; pour lors ajoutez le camphre.

Recette de l'emplâtre de cumin.

℔. De poix de Bourgogne ℔ iij
de cire jaune,
de graines de cumin,
de carvi,
de baies de laurier, ana ʒ iij

Faites fondre la poix avec la cire ; après quoi ajoutez-y les autres ſubſtances, réduites en poudre, & mêlez le tout. (T)

cannelle ſur un morceau de ſucre, le muſc, la menthe, quelquefois auſſi l'élixir de vitriol, & l'eſprit de nitre dulcifié, ſont les meilleurs remèdes internes qu'on puiſſe adminiſtrer après l'emploi des purgatifs (11). En même temps on fait boire aux malades du thé de menthe, de l'eau panée, du lait d'amandes, ou même de l'eau de poulet. Mais ſi le vomiſſement eſt opiniâtre, & qu'on ſoit aſſuré que le tube inteſtinal a été ſuffiſamment débarraſſé, la ſeule reſſource eſt de faire prendre de l'opium par la bouche, & de la teinture thébaïque en lavemens, augmentant toutes les ſix heures la doſe de ces remèdes, juſqu'à ce qu'on ait procuré le calme; à moins que l'affection de la tête n'oblige à ſuſpendre.

Dans pluſieurs circonſtances où le mal étoit réfractaire, & menaçoit la vie des malades, je me ſuis vu contraint à pouſſer la doſe de teinture

(11) Une infuſion aqueuſe de pain d'avoine bien rôtie, réuſſit également; cette boiſſon, recommandée par Ayton-Douglas, m'a été pluſieurs fois d'un grand ſecours. (T)

thébaïque qui ſe mettoit dans les lavemens, juſqu'à demi-once avant de réuſſir à enlever les ſpaſmes. Néanmoins, je ne me ſuis jamais déterminé à preſcrire l'opium en auſſi grande quantité, ſans préalablement avoir ordonné des pédiluves, & fait appliquer des veſſicatoires aux jambes. Lorſqu'une douleur vive étoit opiniâtrement fixée ſur la région de l'eſtomac, ou quelque autre partie de l'abdomen, depuis le commencement de la maladie, ſans que la ſaignée & les fomentations chaudes euſſent pu la diſſiper, je me ſuis encore déterminé à faire couvrir le ſiège du mal d'un emplâtre épiſpaſtique (12).

Dans la dyſſenterie ou cholera-morbus, quand tout le bas-ventre eſt dur, tendu & douloureux, il n'eſt pas

(12) Cette pratique eſt excellente; le docteur Pringle l'a fort recommandée. Les bains chauds dans leſquels je faiſois reſter juſqu'à ce qu'il y eût un ſoulagement ſenſible, m'ont encore paru très-utiles. Je profitois du calme qu'ils procuroient pour faire paſſer quelques verres de décoction de tamarin; ce qui, communément, amenoit des évacuations avantageuſes, & ſuſpendoit le vomiſſement. (T)

rare de ſoulager ſur le champ avec des fomentations compoſées de décoction de camomille, de fleurs de ſureau, & de têtes de pavot blanc. Immédiatement avant de ſe ſervir des flanelles qu'on y a trempées, il faut les arroſer avec l'eſprit-de-vin camphré.

Il y a des dyſſenteries où l'opium pris par la bouche fait infiniment mieux qu'en lavemens ; il y en a d'autres où c'eſt préciſément tout le contraire.

Nous ne parlerons pas ici d'autres remèdes anti-dyſſentériques ; pluſieurs ſont indiqués dans les formules de médicamens miſes à la ſuite de notre Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer.

SECTION TROISIÈME.

Le Mal de ventre ſec.

LE plus efficace de tous les remèdes qu'on puiſſe employer contre cette maladie douloureuſe (1), eſt l'opium :

(1) Cette maladie, qu'on regarde comme particulière aux Indes orientales & occidentales, fut très-commune dans notre armée au dernier ſiège de Gibraltar. Un aſſez grand nombre de ſoldats en fut attaqué, ſur-tout parmi ceux qui buvoient beaucoup d'eau-de-vie, & s'endormoient ſur la terre. Deux officiers la reſſentirent dans toute ſa violence : un Sous-Lieutenant au régiment Royal-Suède, un Aide-de-Camp de M. le prince de Naſſau. Elle s'annonçoit par une ſenſation de peſanteur, ou une douleur au creux de l'eſtomac, avec perte d'appétit. Le viſage avoit une teinte jaune ; la conſtipation étoit opiniâtre ; on étoit tourmenté de nauſées ; bientôt après on rendoit par le vomiſſement des glaires âcres & une bile porracée. La douleur deſcendoit fréquemment vers le nombril ; les inteſtins paroiſſoient ſe retirer vers l'épine ; il y avoit des ſpaſmes convulſifs. Une choſe particulière, c'eſt que dans l'eſpèce de colique dont il s'agit, les ſouffrances étoient les mêmes pendant pluſieurs heures de ſuite. En général, le pouls ne s'élevoit point ; il étoit auſſi tran-

il faut le prendre avec perſévérance (2), tant en lavemens (3) qu'en

quille que dans l'état naturel ; & j'obſervai que quand la violence de la douleur, après avoir duré un certain temps, commençoit enfin à ſe calmer, les malades ſentoient ordinairement une eſpèce de fourmillement le long de l'épine, qui s'étendoit juſqu'aux bras & aux jambes. (T)

(2) Nous avons dit dans la note précédente, que le mal de ventre ſec ne fut point une maladie rare pendant le dernier ſiège de Gibraltar, auquel nos troupes concoururent. Tant que les ſpaſmes & les douleurs étoient conſidérables, nous inſiſtions, comme le recommande M. Lind, ſur l'opium ; rien ne pouvoit remplacer ce remède. Appellés chez un officier Eſpagnol, en proie aux ſouffrances les plus cruelles depuis plus de quinze jours, & regardé par ſon Médecin comme déſeſpéré, parce que, ni les bains, ni les fomentations émollientes, ni les adouciſſans ſous toutes les formes, n'avoient pu le ſoulager, nous avons été témoins que l'opium a calmé le mal preſque ſubitement, & rétabli le malade dans le meilleur état en moins de quarante-huit heures. Les douleurs étant appaiſées, ſouvent nous donnions par cuillerée une diſſolution de ſel catharthique amer, qui procuroit des ſelles, & achevoit la guériſon. (T)

(3) ℞. Aq. font. tepid. ℥ vj
tinct. thebaicæ, ℥ j ad ℥ ß
Miſce. Fiat enema. (L)

embrocations (4), jusqu'à ce que les spasmes & les souffrances aient été diminués : on donne alors les cathartiques par la bouche, de manière à procurer des selles (5).

Quand les naúsées sont fréquentes, on doit prescrire un émétique. Outre le vomissement, ce remède peut aussi procurer des évacuations par en-bas. Le soulèvement d'estomac qu'il occasionne, fait souvent rejetter la bile, mais les selles ne sont point bilieuses ; elles ont ordinairement de la dureté & beaucoup de fermeté : il suit de là qu'il est très à propos de faire prendre des lavemens purgatifs toutes les heures, & deux ou trois grains d'opium à l'instant du sommeil.

Communément l'estomac retient assez bien les remèdes dans cette maladie, quand on peut réussir à faire

(4) ℞. Linimenti saponacei, ℥ iij
tinct. thebaicæ, ℥ ij
Misceant. (L)

(5) Pour se préserver de cette maladie, on dit que les habitans des Indes occidentales & de la côte de Guinée, portent toujours sur la peau des gilets de flanelle, & prennent journellement une infusion théiforme de gingembre. (T)

passer depuis deux jusqu'à quatre, & même six cuillerées à bouche d'huile de palma-christi, d'heure en heure, tant que la constipation est opiniâtre, ou lorsqu'avec le sel cathartique amer, uni à la manne & à l'infusion de séné, pris aux mêmes distances, on est parvenu à relâcher le ventre. Dans ces deux cas, le bain chaud aide prodigieusement l'opération du purgatif.

On a avancé que quelques personnes s'étoient bien trouvées d'une mixture faite avec une égale quantité d'huile d'olive, de jus de limons, & de gin de Hollande, dont elles prenoient deux cuillerées de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que les douleurs se terminassent par une sueur universelle.

J'ai donné plusieurs autres recettes contre cette maladie dans les formules de médicamens jointes à mon Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer.

Afin de prévenir les rechûtes, qui sont très fréquentes, il faut entretenir la liberté du ventre pendant un certain temps (6) : on y parvient en fai-

(6) Les eaux de Bath, l'équitation, les

sant reprendre journellement les purgatifs employés dans le cours de la maladie, ou bien en prescrivant les pilules gommeuses aloëtiques (7).

---

frictions sèches, les vesicatoires entretenus, & le vin médicamenteux suivant, préservent aussi très-bien des rechûtes.

℞. Du meilleur quinquina pulvérisé, ℥ j
d'écorce d'orange sèche, ℥ ß
de racine de rhubarbe,
de casumunar,
de baume du Pérou, âa ʒ ij
de vin de Madère, ℔ ij

Mêlez & faites digérer à une chaleur douce pendant vingt-quatre ou trente heures; ensuite passez.

Les malades en prennent trois cuillerées deux ou trois fois par jour. (T)

(7) ℞. Pilul gummos, gr. xv
camphoræ,
aloës succotrin, âa gr. iv
elix. aloës, q. s.

F. pilulæ quatuor quotidie sumendæ. (L)

Composition des pilules gommeuses.

℞. Prenez de galbanum,
d'époponax,
de sagapenum,
de myrrhe, ana ℥ j
d'assa-fœtida, ℥ ß

Faites du tout une masse par le moyen du syrop de safran. (T)

Si le rhumatiſme ou la paralyſie (8) ſurviennent, il faut adminiſtrer des remèdes nervins & fortifians (9).

---

(8) En pareil cas, on peut frotter les membres & l'épine avec le liniment ſuivant.

℞. De liniment de ſavon, ℥ ij
d'huile de Pétrole des Barbades, ℥ j
Mêlez. (T)

(9) ℞. Balſ. Peruv. (in vitello ovi ſolut.) ʒ ij
aq. font. ℥ vj
tinct. valeriam ſimpl. ℥ j
ſpirit. lavend. comp. ℥ ß
ſyr. balſam. ʒ vj
M. Doſis ℥ j, ℥ j ß, bis in die.
Vel ℞. ſalis ſuccini, ℈ ß
ſalis cornu cervi, gr. vj
aq. font. ʒ x
aq. juniperi compoſ. ʒ ij
ſyrup. è cort. aurant. ʒ ij
M. Fiat hauſtus octavâ quâque horâ ſumendus. (L)

Recette de la teinture de valériane ſimple.

℞. De racine de valériane ſauvage, ℥ iv
d'eau-de-vie, ℔ ij
Mêlez; & après avoir tenu le mêlange en digeſtion un temps convenable, paſſez.

Il faut mettre la racine en poudre fine; ſans quoi l'eau-de-vie ne ſe chargeroit pas

Quand le vomiſſement eſt continu ; la douleur très-aiguë, & que l'eſtomac

---

ſuffiſamment des principes actifs de la plante.

Manière de préparer l'eſprit de lavande compoſé.

℔. De l'eſprit de lavande ſimple, ℔ iij
d'eſprit de romarin, ℔ j
de cannelle,
de noix muſcade, ana ʒ ß
de ſantal rouge, ʒ iij

Mêlez, tenez en digeſtion pendant un temps convenable ; enſuite paſſez.

Compoſition du ſyrop balſamique.

℔. de baume de tolu, ʒ viij
d'eau commune, ℔ iij

Mêlez, faites bouillir pendant deux ou trois heures dans un vaiſſeau circulatoire, ou du moins dans un matras à long col, dont vous aurez bouché l'ouverture, mais de manière que l'air ait une petite iſſue : lorſque la décoction ſera refroidie, paſſez-la, & mêlez-y une quantité de ſucre convenable pour en faire un ſyrop.

Recette de l'eau de génièvre compoſée.

℔. De baies de génièvre, ℔ j
de graines de fenouil doux
de graines de carvi, ana ʒ j ß
d'eau-de-vie, ℔ viij
autant d'eau qu'il en faut pour empêcher les ſubſtances employées de brûler.

Retirez par la diſtillation huit livres de liqueur. (T)

ne peut rien garder, alors, dit le chevalier Jean Elliot, il eſt encore poſſible de procurer des évacuations par en-bas, & de diſſiper tous les ſymptomes alarmans, en preſcrivant des purgatifs unis aux narcotiques & au camphre (10) : en même temps on doit inſiſter ſur les lavemens émolliens, & conſeiller des fomentations

---

(10) ℞. Pilul. ex colocynthide ſimpl. ℈ j
calomelanos, } ãa gr. iv
camphoræ, }
opii, gr. ij

Fiant pilul. N° vj, quarum duæ aſſumantur quâque horâ, donec bis terve ſoluta fuerit alvus.

Camphora cum guttulis aliquot ſpiritus vinoſi rectificati, teratur ut molleſcat. Opium eodem modo emolliatur. His peractis perfectè miſceantur cum reliquis. (L)

Les pilules de coloquinte ſimples ſe font ainſi.

℞. Pulpe de coloquinte,
de ſcammonée, ana ℥ ij
huile de gérofle, ℥ ij

Pulvériſez la coloquinte & la ſcammonée ſéparément ; ajoutez enſuite l'huile, & prenez alors une quantité ſuffiſante de ſyrop de Nerprun, pour faire du tout une maſſe d'une conſiſtance convenable. (T)

sur le bas-ventre avec le *fotus communis* (11), auquel on fait ajouter le savon toutes les fois que la constipation est très-opiniâtre.

Quoique le mal de ventre sec soit une des maladies les plus douloureuses & les plus cruelles, il est rare qu'on en périsse, à moins qu'on ne l'ait contracté en couchant à l'air de la nuit, sur un terrein découvert, ou en buvant immodérément des liqueurs nouvellement distillées : genre d'excès qui n'est que trop commun dans les premiers temps de l'invasion.

---

(11) *Recette de la fomentation commune.*

℞. De feuilles d'aurone sèches, ℥ j
de sommités d'absynthe marine, sèches,
de fleurs de camomille sèches, ana ℥ j
de feuilles de laurier sèches, ℥ ß
d'eau commune, ℔ vj

Mêlez, faites bouillir légérement, & passez la décoction ; employez la colature.

On laisse au choix de l'Apothicaire de se servir de l'aurone mâle ou femelle; quoiqu'elles diffèrent à certains égards, on peut les regarder comme semblables par rapport aux effets qu'on attend de cette composition. (T).

SECTION QUATRIÈME.

Le Tétanos, & le mal de Mâchoire.

LE tétanos, l'emprosthotonos & l'épisthotonos (1), sont très-communs dans les pays chauds (2). Pour tous ces

(1) Le tétanos est une sorte de spasme, rigidité ou convulsion universelle; cette contraction générale & uniforme, où les muscles tendus avec la même force en arrière & en devant, tiennent le corps roide, droit, & comme s'il étoit d'une seule pièce. Lorsqu'il est tiré en devant & courbé, c'est l'emprosthotonos; si au contraire la contraction des muscles du dos est plus forte, & que le corps soit panché en arrière, c'est l'épisthotonos.

Voici quels sont les principaux symptomes de ces maladies. On ressent des douleurs très-aiguës, le visage devient rouge & contourné, les joues se retirent, les yeux sont immobiles, la respiration est presque interceptée; tout est dans un état de rigidité; à peine est-il possible d'ouvrir la bouche : le ventre est constipé, & d'une dureté excessive. (T)

(2) Cette maladie est extrêmement rare dans les climats tempérés; je ne l'ai traitée que deux fois dans les parties méridionales de la France, où j'ai pratiqué. Il est bon

genres de convulsions, l'opium paroît être le meilleur remède (3).

---

d'observer qu'elle devient très commune dans les pays chauds, sur-tout lorsque les chaleurs extrêmes sont brusquement suivies de pluies froides. On dit qu'elle est endémique dans la Caroline méridionale, principalement parmi les Nègres. (T)

(3) Le docteur Home rapporte que le seul tétanos qu'il ait vu, a été guéri par l'opium, après avoir inutilement employé tous les autres remèdes.

Tous ceux qui ont pratiqué dans les pays très-chauds, où cette maladie n'est pas rare, conviennent que l'opium est son spécifique. Les journaux & tous les recueils d'observations qui se multiplient chaque jour, attestent ses bons effets. Nous devons observer qu'il ne réussit qu'autant qu'on l'administre en fortes doses, comme le recommande notre Auteur. Mais par la raison même qu'il faut le prescrire en grande quantité pour le donner avec succès, il arrive fréquemment qu'on ne peut en tirer un aussi bon parti qu'on le desireroit. Souvent les fonctions de l'estomac & des intestins en sont dérangées au point qu'il devient impossible d'en continuer l'usage, & qu'on est obligé de l'abandonner avant qu'il ait produit aucun effet salutaire. On se tourne alors vers différens autres remèdes. Quelques Médecins ont essayé le musc, regardé généralement comme un excellent anti-spasmodique. Il a paru d'abord adoucir les symptomes; mais

On peut le donner à très-grandes doſes. L'on en fera prendre une aſſez

---

lorſqu'on l'a fait continuer ſans l'aſſocier à d'autres remèdes, bientôt on l'a jugé inſuffiſant. Il en a été de même des fleurs de zinc. Dans preſque tous les cas où l'on a ordonné le muſc avec avantage, il a été uni à l'opium.

On a bien lieu d'être ſurpris que le bain, qui paroît ſi propre à relâcher la violente contraction des muſcles, non-ſeulement n'apporte aucun ſoulagement dans le *tétanos*, *l'emproſthotonos & l'épiſthotonos*, lorſqu'on en fait le principal moyen de guériſon, mais encore qu'il les empire. M. Hillary, médecin anglois, qui a écrit ſur l'air & les maladies de la Barbade, nous prévient que le bain lui a toujours paru moins utile dans ces ſortes de maladies, que les fomentations émollientes & antiſpaſmodiques, & qu'il a vu quelquefois ſes malades mourir au moment même où on les ſortoit de l'eau, quoiqu'ils n'y euſſent pas demeuré plus de vingt minutes, & que ſa chaleur ne fût que de vingt-neuf ou trente degrés. De Haen, (voy. *Ratio medendi in noſocomio practico*, édit. de Leyde, vol. 3, pag. 210.) rapporte auſſi que dans un cas de cette eſpèce, le malade, que le bain paroiſſoit avoir ſoulagé, mourut un inſtant après en être ſorti.

Indépendamment de l'opium propoſé par notre Auteur, je penſe que la ſaignée peut être utile dans certains cas. Il me ſemble encore que quand le mal eſt la ſuite d'une

forte dès le principe, & l'on y reviendra toutes les heures, augmentant sa quantité en raison de la violence des spasmes, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à procurer du soulagement au malade. J'ai fait donner à un homme attaqué d'épisthotonos, dans l'hôpital d'Haslar, un scrupule d'extrait thébaïque en moins de vingt-quatre heures. Une autre fois l'on observa que l'application de l'opium & du camphre (4) aux pieds, fit cesser sur le

---

irritation causée par quelque nerf ou un tendon blessé, on doit les couper sur le champ, & panser la plaie suivant les règles de l'art. Enfin, j'estime que lorsque le malade ne peut pas avaler, il faut prescrire l'opium en lavemens, en y ajoutant de l'huile ou de la térébenthine dissoute dans des jaunes d'œufs. (T)

(4) Le camphre uni à l'opium produit d'aussi heureux effets à l'intérieur. Cette combinaison m'a si souvent réussi dans les affections spasmodiques les plus considérables, que je me crois fondé à soutenir qu'on en tireroit sûrement un très-grand parti en faveur des personnes attaquées du tétanos. L'opium corrigé par l'union du camphre, peut s'administrer à beaucoup plus grandes doses que lorsqu'il est seul. (T)

champ le ſpaſme, qui revint dans toute ſa force dès qu'on eut levé ce topique. On fit à différentes repriſes la même expérience, elle eut toujours la même iſſue.

Mais le ſpaſme le plus fatal aux Européens dans les pays chauds, eſt le mal de mâchoire (5). Cet accident

(5) Cette maladie, que Sauvage nomme *triſmus tonicus*, conſiſte dans une contraction rigide des muſcles, qui relèvent la mâchoire inférieure. Tout le monde ſait qu'elle vient ou ſpontanément ſans cauſe évidente, ou à la ſuite de bleſſures & autres accidens. La première eſpèce doit ordinairement ſon origine aux changemens ſubits de l'atmoſphère, au paſſage trop prompt du chaud au froid. Les Négrillons y ſont très-expoſés dans les iſles du vent & ſous le vent, & beaucoup en meurent.

Les Médecins ont propoſé différens remèdes contre le mal de mâchoire qui attaque les enfans. A la Martinique M. de Chanvalon les a fait plonger dans l'eau froide : on a adopté la même méthode à Cayenne : quelques praticiens l'ont également eſſayée à Saint-Domingue ; par-tout elle a échoué. Le veſſicatoire entre les deux épaules & ſur la gorge a été conſeillé & employé ; mais ſouvent il a rendu l'état ſpaſmodique plus décidé ; & s'il eſt vrai, comme on ne peut guère en douter, que les applications de cette nature ont fréquem-

y eſt ſouvent la ſuite d'une amputation, ou même d'une légère bleſſure.

---

ment déterminé le mal chez ceux qui n'y avoient aucune diſpoſition, nous concevrons ſans peine qu'elles ſont dangereuſes lorſqu'il eſt déclaré. Cependant il eſt de fait qu'elles ont réuſſi quelquefois. Indiquer les circonſtances où elles ſont vraiment utiles, ce ſeroit rendre un grand ſervice à nos colonies. M. Bajon, Chirurgien du Roi à Cayenne, aſſure qu'il eſt parvenu à prévenir le mal de mâchoire, ſi funeſte aux Négrillons, en laiſſant dégorger le cordon ombilical avant que d'en faire la ligature. Nous formons des vœux bien ſincères pour que les mêmes expériences réuſſiſſent ailleurs. M. Levret avoit préconiſé le même moyen, comme propre à prévenir la petite-vérole: malheureuſement il a été prouvé qu'il n'étoit pas auſſi infaillible qu'il l'avoit annoncé. J'ai vu des habitans de Saint-Domingue qui certifioient qu'en frottant deux ou trois fois par jour les tempes & les mâchoires des Négrillons avec l'huile de palma-chriſti, on étoit ſûr de les ſouſtraire au mal de mâchoire. On feroit bien de ſoumettre encore cette aſſertion au creuſet de l'expérience. Il y en a qui enduiſent la mâchoire avec de l'huile de briques, font de légères frictions ſur les joues avec des linges chauds, des embrocations avec tous les corps gras ou huileux; ordonnent l'application des flanelles dans de l'huile camphrée, celle de la teinture

Vers la fin de la dernière guerre, à l'un des siéges les plus mémorables qui se soient faits dans les Indes occidentales, on fit la malheureuse épreuve que, sur six personnes auxquelles on avoit fait des amputations, il y en avoit cinq qui succomboient au mal de mâchoire.

Ici il ne paroît pas que l'affoiblissement du principe vital provienne d'aucune altération dans le sang, ni d'un désordre général dans les solides, puisqu'il ne s'agit que d'un spasme musculaire borné à un seul endroit. Les choses étant ainsi, l'on peut se flatter qu'un nombre suffisant de tentatives fera découvrir des moyens sûrs pour vaincre ce dangereux symptome. Voici les deux idées qui me sont venues à cet égard.

Comme le mal de mâchoire ne se déclare ordinairement que dans les temps de chaleur & dans les pays chauds, ne parviendroit-on pas à conserver la vie des personnes qu'il

---

thébaïque au col & à la mâchoire. Il paroît que tous ces topiques n'ont pas été sans succès jusqu'à présent. (T)

attaque, en les faiſant changer d'air dès l'inſtant de l'invaſion ?

L'uſage interne de l'opium étant preſque toujours impuiſſant contre cette maladie meurtrière, ne pourroit-on pas rendre ſon action plus déciſive, en faiſant appliquer ſur la partie bleſſée, & même ſur le ſiège du ſpaſme, une forte ſolution d'opium, ſuffiſante pour déterminer la ſtupeur & la paralyſie ?

J'ai appris que les frictions mercurielles avoient eu, depuis peu, le plus grand ſuccès dans le tétanos & le mal de mâchoire (6) : la cure eſt

(6) Il eſt de fait que le mercure procure ſouvent une guériſon qu'on n'avoit pu obtenir par les remèdes regardés pendant long-temps comme les plus puiſſans. Pris à l'intérieur, il n'a pas moins d'effet qu'en frictions.

Nous voyons dans le Journal de Médecine, année 1773, une obſervation publiée par M. Laroche, médecin de Genève, ſur le ſuccès de ce moyen. Un tailleur, dit ce praticien, s'étant fait ſaigner, eut la mâchoire ſerrée, & une roideur ſpaſmodique s'empara de tout ſon corps ; à ces ſymptomes ſe joignirent des accès de convulſions, qui duroient quelquefois deux ou trois heures. On ne pouvoit qu'avec peine lui faire fléchir le tronc ou les

regardée

regardée comme complette dès que la salivation est établie. On plonge le

---

jointures ; il sortoit de sa bouche une salive écumeuse, & il étoit dans une sueur continuelle. Les évacuans de toute espèce avoient été employés sans succès ; on eut recours à l'opium & aux bains. L'opium fut pris à la dose d'un grain de deux en deux heures : le tout étant sans effet, on fit frotter tous les jours le malade, en continuant les bains, avec un gros de pommade mercurielle, à parties égales : bientôt il se sentit soulagé. Au bout d'une semaine il commençoit à marcher ; après quinze jours il étoit à-peu-près délivré de tout spasme, mais foible. Pour le fortifier & emporter les restes du mal, on lui ordonna le *quinquina* ; mais on fut obligé, huit jours après, de revenir aux frictions, parce qu'il y avoit toujours un peu de roideur & quelques crampes, qui se dissipèrent ensuite totalement.

Le même M. Laroche a inséré dans le Journal de janvier 1776, une autre observation sur un tétanos guéri par l'usage du mercure : en voici l'extrait. L'opium & le musc n'ayant pas été suffisans, on se détermina à essayer le mercure. On fit donc des frictions avec l'onguent mercuriel, & l'on ordonna en même temps les bains, dans l'idée qu'ils favoriseroient l'absorption du remède, & qu'agissant comme antispasmodiques, ils pourroient concourir à la guérison ; mais ils furent bientôt abandonnés, parce qu'ils fatiguoient à

malade dans un bain chaud, afin de l'accélérer; en même temps on fait

---

l'excès, occasionnoient des angoisses, & même des convulsions. On fut obligé de donner le mercure à deux reprises : il modéroit les symptomes avec promptitude toutes les fois qu'un peu de salivation ou le gonflement des gencives annonçoit qu'il avoit pénétré dans le système des lymphatiques. Quand il fallut en suspendre l'usage, la violence du mal devint plus grande : elle augmentoit aussi quand le mercure se portoit sur les intestins, & déterminoit la diarrhée. La seconde fois qu'on donna le mercure, ce fut à l'intérieur. On faisoit faire dix pilules avec vingt grains de vif-argent, & quarante grains de conserve de kinorrhodon, triturés ensemble jusqu'à ce que le minéral parût parfaitement éteint; la malade prenoit une de ces pilules toutes les trois heures, dissoute dans un peu d'eau, ou dans une potion anodine, quand les circonstances le requéroient.

M. Tissot ayant entendu parler de cette observation, fit avertir qu'il avoit guéri deux personnes de la même maladie par l'usage du calomelas.

M. Fouquet, célèbre médecin de Montpellier, rapporte dans une thèse qu'il a soutenue à l'occasion du concours ouvert pour la chaire royale vacante par la mort de M. Venel, le précis de deux observations que M. Farjon lui avoit communiquées, concernant l'usage des mercuriaux dans le tétanos.

prendre de l'opium pour faire dormir.

Un homme de trente ans, d'une conſtitution robuſte, attaqué de tétanos pour s'être refroidi en curant un puits, fut porté à l'hôpital au mois d'août 1774. Les ſaignées, les émétiques, les potions & tiſanes ſudorifiques, avoient été employés inutilement, ainſi que le muſc, l'opium donné ſeul à forte doſe, ou mêlé aux ſudorifiques; le malade fut plongé dans un bain tiède, au ſortir duquel on le frotta avec trois gros d'onguent mercuriel, fait au tiers: on lui donna de plus, de temps en temps, une doſe convenable de laudanum. En continuant l'uſage des bains, des frictions mercurielles & de l'opium pendant un mois, la guériſon devint complette. La même méthode curative, continue M. Fouquet, a réuſſi dans un tétanos récent, dont un garçon de quatorze ou quinze ans étoit attaqué, & qui avoit réſiſté aux ſaignées, aux cathartico-émétiques, aux bains froids, aux antiſpaſmodiques les plus accrédités, aux ſudorifiques, &c.

L'obſervation ſuivante, de M. Duboueix; docteur en médecine à Cliſſon en Bretagne, dépoſe encore en faveur du ſuccès qu'on peut obtenir avec le mercure dans le tétanos: elle eſt inſérée dans le Journal de Médecine du mois de ſeptembre 1774. La voici telle qu'il l'a donnée.

Au mois de janvier dernier on me pria de voir à l'hôpital de cette ville un garçon âgé d'environ dix-huit ans, qu'on venoit d'y apporter. Il avoit le tronc & tous les mem-

Le docteur Donald-Monroo a der-

bres roides & tendus, de maniere qu'on les eût plutôt rompus que fléchis ; la mâchoire étoit ſerrée, la reſpiration haute & laborieuſe, la tête un peu tournée du côté gauche ; enfin, tous les muſcles antagoniſtes ſe trouvoient tellement contractés, qu'il lui étoit abſolument impoſſible de faire le moindre mouvement, ſi ce n'étoit du bras gauche, auquel il reſtoit encore un très-léger degré de mobilité. Il ne me fut pas difficile de reconnoître un vrai tétanos. Comme ce garçon prononçoit encore, quoiqu'avec beaucoup de peine, je lui fis pluſieurs queſtions ſur ce qui avoit pu occaſionner ſon mal. Le réſultat fut qu'il ne ſe rappelloit rien autre choſe, ſinon qu'il étoit par fois ſujet à une douleur aux reins, aſſez violente pour lui donner de la difficulté à ſe plier en avant. Il avoit la peau moite, malgré l'extrême rigidité des fibres, qui ſembloit devoir s'oppoſer à la tranſpiration. J'ordonnai ſur le champ les bains tièdes, répétés deux fois le jour, des minoratifs de temps en temps, aiguiſés d'abord avec le tartre ſtibié, les boiſſons relâchantes, le petit lait, les linimens huileux ſur l'abdomen & ſur les lombes, enfin tout ce qui me paroiſſoit le plus propre à procurer une détente ſalutaire. N'appercevant, au bout de quelques jours, nul changement dans ſon état, je me rappellai l'hiſtoire d'une ſemblable maladie rapportée par M. Laroche, page 213, tome XL du Journal de Médecine, dont le traitement avoit été

niérement fait imprimer un détail très-

---

fait avec succès par la méthode angloise, qui consiste dans l'usage des frictions mercurielles. Je proposai donc au Chirurgien de l'hôpital de les essayer sur ce garçon. On lui donna en conséquence quinze ou seize frictions, une chaque jour, d'un gros de pommade faite à parties égales, lesquelles furent préludées par la saignée, & accompagnées des bains tièdes, au nombre de deux toutes les vingt-quatre heures. Un mieux notable se fit appercevoir après quelque temps; la transpiration devint encore plus abondante; après chaque bain le malade mouilloit plusieurs chemises dans son lit. La détente vint peu à-peu; les membres recouvrèrent insensiblement leur flexibilité naturelle; & enfin, après environ un mois, il fut parfaitement guéri. Il est à remarquer que les frictions, quoique continuées presque sans interruption, ne donnèrent pas le plus léger indice de salivation; accident qui fut peut-être aussi prévenu par les minoratifs, les lavemens émolliens qu'on lui donnoit de temps en temps, & surtout par la transpiration continuelle, qui se soutint dans toutes les périodes de la maladie.

Les réflexions que fait M. Duboueix à la suite de l'observation que nous venons de rapporter, tendantes à expliquer l'action du mercure dans la maladie qui nous occupe, méritent également de trouver place ici. Ce remède héroïque, dit ce praticien, auroit-il quelque affinité avec le principe de nos mou-

circonſtancié de ce procédé curatif (7).

---

vemens ? La mobilité, l'extrême diviſibilité des molécules de ce minéral, le rendroient-elles capable de parcourir avec rapidité les filières les plus ſubtiles de nos organes, d'en corriger l'altération, de lever l'embarras des tuyaux nerveux, de rétablir l'équilibre dans la marche & la circulation du fluide animal qu'on y croit contenu, de réſoudre, pour ainſi dire, ce fluide épaiſſi, comme il fond & diſſout la lymphe dans pluſieurs maladies, & de rétablir dans les nerfs & dans les fibres muſculaires, auxquelles il donne le mouvement, un relâchement ſalutaire, & la ſouplesſe qu'exige le libre exercice de leur action ? N'eſt-ce point en ce ſens qu'on doit prendre la vertu anti-ſpaſmodique qu'on lui a aſſignée ? On ſait quel uſage les Chinois en font dans les maladies convulſives, & l'heureuſe application qu'on en a faite récemment dans nos climats pour le traitement de l'hydrophobie. (T)

(7) Voyez *Phyſical, and litterary Eſſais, and Obſervations*, vol. 3, art. 30, 31 (T)

SECTION CINQUIÈME.

Le Barbiers.

C'EST une eſpèce de paralyſie très-commune dans l'Inde (1). Les Européens de la dernière claſſe, qui, dans leur ivreſſe, s'endorment ſouvent en plein air ſur des lieux expoſés aux vents de terre, y ſont particuliérement ſujets. L'invaſion de cette maladie eſt ordinairement bruſque ; elle prive totalement les membres de leurs mouvemens. Quelquefois toutes les extrémités ſont priſes ; quelquefois il n'y en a qu'une ſeule.

Voici comment les habitans du pays traitent les malades. Ils les mettent dans un trou fait en terre, & les y couvrent de ſable juſqu'au cou (2).

(1) Le docteur Lind donneroit peut-être une idée plus vraie de cette maladie, en diſant que c'eſt une affection rhumatiſmale très-douloureuſe, qui attaque les extrémités, & dans bien des cas les rend paralytiques. (T)

(2) Ce bain, connu ſous le nom de *balneum arenæ*, ſe preſcrit quelquefois en Europe contre l'œdème général & particulier, l'ana-

Leur habitude eſt de choiſir, pour cette opération, le milieu du jour, & de laiſſer dans ce bain tant qu'on peut en ſupporter la chaleur, qui alors eſt conſidérable. Le camphre & la décoction du bois de gayac ont produit de bons effets dans certaines circonſtances, ainſi que l'huile amère, tirée par expreſſion du morgooſe (3), plante indienne. Mais nonobſtant l'uſage des remèdes les plus énergiques

---

ſarque, le ſciatique, &c. Mais il faut être très-robuſte pour réſiſter à un remède auſſi violent. Il excite une ſueur exceſſive, deſſèche & reſſerre puiſſamment. Il eſt bon de favoriſer l'effet ſudorifique de ces bains par des boiſſons apéritives & diaphorétiques. (T)

(3) S'agiroit-il ici du margouſier des Indes, eſpèce d'azedarach, *melia azadirachta*. Linn., nommé *aria bepon* dans l'Hortus Malabaricus, tom. 4, pag. 107. Voici l'hiſtoire de ſes propriétés, telle que nous la trouvons dans le dernier de ces ouvrages. *E fructibus oleum exprimitur, è quo pictores colores conficiunt pannis goſſypinis pingendis; è foliis in aquâ coctis balneum paratur, variolis expellendis & articulorum doloribus mitigandis utile. Ex iiſdem foliis ſiccatis, pulveriſatis & cum oleo è fructibus expreſſo mixtis unguentum conficitur quod partibus dolentibus convulſivis & ſpaſmo affectis utiliter inungitur.* (T)

& les plus fortifians, communément on reſte paralytique pendant pluſieurs mois (4), à moins qu'on ne change d'air.

La paralyſie dont nous parlons attaque très-violemment & fréquemment ſur la côte de Malabar ; elle n'y épargne pas plus les indigenes que les étrangers, ſur-tout en décembre, janvier, février & mars (5). C'eſt alors que les vents de terre ſoufflent tous les matins des montagnes voiſines, vers le lever du ſoleil, & occaſionnent un froid très-vif. Ceux qui,

(4) L'électricité ſagement adminiſtrée n'abrégeroit-elle pas ce terme ? De très-fortes raiſons nous engagent à croire que la paralyſie ne lui ſeroit pas plus réfractaire dans l'Inde qu'elle ne l'eſt en France, en Allemagne, en Angleterre, &c., &c. On ſait qu'avec le bain & les étincelles électriques M. Mauduit, Médecin de la Faculté de Paris, l'un des membres de la Société royale de Médecine, a guéri des paralyſies très-complettes, & ſoulagé d'une manière très-ſenſible dans les cas où il étoit impoſſible de guérir. (T)

(5) La température varie tellement pendant ces mois, qu'il n'eſt pas rare que le mercure monte à dix-huit degrés, & s'abaiſſe d'autant dans le même jour au thermomètre de Farenheits. (T)

séduits par la sérénité du temps, se livrent au sommeil dans des lieux accessibles à ces vents, éprouvent souvent, sur le champ, une sensation très-douloureuse dans le périoste des bras & des jambes. Chez les personnes d'un bon tempérament, cette douleur diminue à mesure que le jour avance, & que l'air devient plus chaud; mais chez d'autres elle continue pendant très-long temps, avec foiblesse des genoux, beaucoup de gêne dans les gras des jambes & la plante des pieds, principalement lorsqu'ils essaient à marcher (6).

(6) En 1778, le vaisseau sur lequel étoit embarqué M. Nicolas Fontana, de qui nous tenons des observations sur les maladies des Européens dans les pays chauds, publiées en 1781, se trouvant, vers le mois de décembre, sur la côte de Malabar, presque tous ceux qui le montoient se virent attaqués du barbiers. Cet accident s'annonçoit par une fièvre aiguë, douleur dans les articulations des genoux, des mains, du cubitus & de l'humerus, sans altération ni changement de couleur aux parties affectées. Les personnes qui en souffroient le moins, ou celles qui recevoient de prompts secours, se guérissoient ordinairement dans l'espace de quatre ou cinq jours, lorsqu'elles buvoient beaucoup de thé ou des

Avant le changement de mouſon, les meilleurs remèdes deviennent impuiſſans, à moins qu'on ne puiſſe faire changer d'air, envoyer les malades à la côte de Coromandel, ou aux endroits ſitués à l'orient des montagnes du Balagatte. Dans l'un & l'autre cas, le rétabliſſement de la ſanté eſt aſſez prompt.

---

délayans à grandes doſes, & pouvoient ſuer conſidérablement. Il y en eut qui perdirent totalement l'uſage de leurs membres, quoiqu'on employât les moyens les plus puiſſans pour les rétablir. Le changement d'air fit le plus grand bien. Dès qu'on eut quitté cette côte pour aller à l'iſle de Bombay, tout le monde ſe ſentit ſoulagé, & peu de temps après guéri. On s'apperçut que l'air de mer, pendant la traverſée, devint plus efficace que toutes les eſpèces de topiques dont on s'étoit ſervi juſqu'alors.

Cette maladie régna juſqu'à la fin de février. Ce qui ſurprit le plus, fut que ceux qui n'avoient point eu de douleurs articulaires, éprouvèrent d'autres accidents. L'on obſerva que les hommes qui avoient été exempts de ces douleurs, furent tourmentés par des vomiſſemens cruels, qui ſe renouvelloient chaque fois qu'ils prenoient des alimens. Cette dernière incommodité céda pareillement au changement d'air. Les calmans furent auſſi adminiſtrés avec ſuccès. (T)

CHAPITRE II.

Instructions pour les Européens qui reviennent des pays chauds, & dont les voyages ont altéré la santé.

SECTION PREMIÈRE.

De ceux qui se trouvent dans un état de relâchement, & chez lesquels la bile fait des ravages.

TOUS les malades qui se proposent de revenir en Angleterre après un long séjour dans les pays chauds, doivent prendre leurs mesures pour arriver au commencement de l'été, parce qu'ils trouveroient l'hiver de la Grande-Bretagne trop froid & trop rude, dans le cas où ils y aborderoient dans cette saison.

S'ils ont le tempérament ruiné, les yeux ou le visage jaune, l'estomac très-affoibli, les digestions mauvaises;

s'ils ſont exténués & dans un état de relâchement, tourmentés de fréquens accès de colique ; enfin, s'il leur reſte des embarras dans le foie, la rate ou toute autre partie du bas-ventre, ils ne doivent point différer à ſe rendre aux eaux de Bath ; elles répareront leurs forces, & remédieront à leurs maux : ces eaux pourront auſſi combattre avec ſuccès la contraction des membres qui ſubſiſte après le mal de ventre ſec.

Les perſonnes attaquées de coliques bilieuſes & d'obſtructions, qui occaſionnent la dureté du bas-ventre, une conſtipation habituelle, & de temps en temps des vomiſſemens de bile pure, doivent prendre une petite cuillerée d'élixir d'aloës (1) matin & ſoir, & vingt ou trente gouttes d'élixir de vitriol (2) deux ou trois

(1) Voici comment il ſe prépare.

℞. teinture de mirrhe, ℔ ij
d'aloës ſuccotrin,
de ſafran, aâ ʒ iij

Mêlez ; tenez le mêlange en digeſtion un temps convenable ; enſuite filtrez. (T)

(2) L'élixir vitriolique de la pharmacopée

fois le jour, après la digestion. Quand il y a douleur, dureté & tumeur

---

de Londres, est doux ou acide. Le premier se fait de la manière suivante.

℞. De teinture aromatique, ℔ j
d'esprit de vitriol dulcifié, ʒ viij
Mêlez.

L'élixir acide de vitriol se prépare ainsi.

℞. De teinture aromatique, ℔ j
d'huile de vitriol, ʒ iv
Mêlez, laissez déposer ; ensuite filtrez au papier gris.

Cette dernière préparation, tirée originairement de Mynsicht, portoit le nom de ce Médecin ; mais elle est faite ici d'une manière un peu différente de celle qu'il avoit prescrite : car il vouloit qu'on mêlât l'huile de vitriol & l'esprit-de-vin ; qu'ensuite on mît ce mêlange en digestion avec des aromatiques.

L'élixir vitriolique, doux & acide, sont de bons remèdes contre la foiblesse d'estomac. On les emploie fréquemment quand il y a des symptomes de fièvre lente, ou lorsque la santé s'est dérangée à l'occasion d'une fièvre intermittente trop vîte arrêtée. Souvent on y a eu recours avec succès, après avoir administré inutilement les amers & les aromatiques séparément & seuls.

Fuller rapporte dans son ouvrage, qui a pour titre, *Medicina gymnastica*, qu'il s'est guéri avec l'élixir de vitriol d'une excessive foiblesse de tempérament, & d'une envie

au foie ; on doit faire des frictions mercurielles ſur la partie malade : il faut auſſi preſcrire des pilules mercurielles (3), mais en ſi petites doſes, qu'elles ne puiſſent point affecter la bouche, ou affoiblir en devenant purgatives.

Il y a cependant trois cas qui excluent les eaux de Bath, & exigent des moyens de guériſon tout différens : la conſomption, l'hydropiſie, & la diarrhée habituelle.

---

continuelle de vomir. On preſcrit de ces élixirs depuis dix gouttes juſqu'à trente, quarante, & même davantage. Cette doſe ſe répète deux ou trois fois par jour dans le temps où l'eſtomac eſt vuide.

Les Médecins ordonnent de préférence l'élixir doux de vitriol à ceux dont l'eſtomac eſt trop foible pour ſupporter l'acidité de l'autre : le goût en eſt aſſez agréable. (T)

(3) ℞. Argenti vivi,
pulveris rhabarbari,
Saponis albi Hiſpanici, ā ā partes æquales.

Tere argentum vivum cum mucilagine gummi arabici donec globuli mercuriales non amplius appareant ; dein adde ſaponem atque Rhabarbarum, & cum mucilagine gummi arabici in maſſam pilularem redige, è ſingulis drachmis fiant pilulæ duodecim quarum capiat æger duas vel très mane & veſperi. (L)

SECTION SECONDE.

De ceux qui sont attaqués de consomption & d'hydropisie.

LA consomption est ordinairement accompagnée d'une toux obstinée (1).

(1) Il paroît que M. Lind, ainsi que la plupart des Auteurs anglois, a confondu la consomption avec la phtisie proprement dite : il y a cependant une différence très-essentielle entre ces deux maladies. La première est un dépérissement général de tout le corps, accompagné d'un pouls vif & fébrile, mais sans toux ni crachat ; au lieu que la seconde, ordinairement causée par un ulcère au poumon, a pour symptome une toux considérable & l'expectoration.

Un des remèdes qui me réussit le mieux contre la toux des phtisiques, est l'élixir paregorique de la pharmacopée de Londres ; il diminue l'irritation, dégage la poitrine, & retablit la respiration. Voici comment on le compose.

℞. De fleurs de benjoin,
d'opium purifié, aa ʒ j
de camphre, ϑ ij
d'huile essentielle d'anis, ʒ ß
d'esprit-de-vin rectifié, ℔ ij

Mêlez, tenez le mêlange en digestion pendant un temps suffisant ; ensuite filtrez.

Je conseillerois à ceux qui sont dans cet état, d'aller passer l'hiver à Lisbonne, à Naples, ou dans les parties méridionales de la France, avant de revenir en Angleterre (2).

J'ai ci-devant indiqué les remèdes propres à combattre cette maladie, à l'article *Phtysis*, dans les formules de médicamens que j'ai données à la suite de mon Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer. J'ajouterai que quelquefois l'eau chaude de Bristol, prise à sa source (3),

---

Cet élixir est tiré de le Mort; mais on a retranché de la composition originale trois ingrédiens inutiles, savoir, le miel, la réglisse & le sel alkali. On le prescrivoit autrefois sous le nom d'élixir asthmatique, qu'il méritoit assez bien. (T)

(2) Il est certain que les personnes qui sont devenues phtisiques dans les pays chauds, précipiteroient leur fin en passant tout de suite dans une température très-éloignée de celle qu'ils ont quittée; la transpiration, nécessairement interceptée par ce contraste de climat, donneroit lieu à un afflux d'humeurs plus considérable sur les poumons, & par conséquent empireroit le mal. (T)

(3) En France nous ordonnons, avec un égal succès, les eaux du Mont-d'Or, celles de Bonnes, celles de Cauteretz, de Barrèges,

les voyages sur mer pendant l'été (4),

---

de Bagnols, de Seltz, de Selter, &c. Les trois premières sur-tout ont fort bien réussi en pareil cas. (T)

(4) Ces voyages ont guéri seuls dans un nombre infini de circonstances. Ebenezer-Gilchrist, médecin anglois, a parlé de leur utilité. L'Ouvrage qu'il a publié sur cet objet, & dont nous devons la traduction à M. Bourru, contient, entr'autres choses, treize observations très-frappantes sur les avantages qu'ils ont procuré. L'expérience m'a convaincu moi-même des bons effets de la navigation & de l'air de mer dans les différentes espèces de consomption & phtisie, & leurs différens degrés. On s'en trouve bien lorsqu'il n'y a que de simples obstructions, de simples tubercules cruds, & même quand il y a purulence ou ulcération. Nous observerons que les phtisies un peu avancées ne peuvent point se guérir sans de longs voyages. Beaucoup de praticiens ont su apprécier l'utilité des voyages sur mer contre la pulmonie. Mead les a recommandés; Boerrhave en a parlé.

Les voyages par terre, quand les premiers ne sont pas praticables, contribuent aussi quelquefois d'une manière évidente à la guérison. On sait combien l'équitation a fait de bien dans certains cas. Toute espèce d'exercice lève les embarras, en divisant & détruisant la viscosité des humeurs, augmentant la force & le ressort systaltique des vaisseaux pulmonaires. (T)

& les cautères (5) ſur le côté malade, ont eu d'heureux effets.

Je tiens du Chevalier Jean Elliot, qu'il a réuſſi fréquemment à rétablir des malades épuiſés par un long ſéjour dans les pays chauds, & les attaques réitérées des maladies de ces climats, même lorſqu'ils débarquoient en Angleterre dans la mauvaiſe ſaiſon de l'année, avec les accidens les plus fâcheux, tels que dureté du bas-ventre, dévoiement & fièvres étiques, qui les minoient & conſumoient leurs forces, en abandonnant l'uſage des narcotiques, des aſtringens, & de tous les remèdes auxquels on donne

(5) Pringle conſeille auſſi le ſeton du côté de la poitrine qui paroît le plus affecté. Les ventouſes, les veſſicatoires, le cautère actuel, n'ont pas été moins préconiſés en pareille circonſtance. Il eſt ici fort eſſentiel de faire une dérivation ; car quand il y a ulcère aux poumons, les humeurs y affluent en plus grande abondance, par l'irritation de la matière, & la moindre réſiſtance qu'elles trouvent à s'y porter. Au reſte, il m'a paru que tous ces moyens étoient principalement déciſifs quand les malades étoient alternativement attaqués de toux & de fluxions à la tête, aux dents, aux oreilles, &c. (T)

communément le nom de fortifians, pour les mettre à celui du lait & des fruits (6), leur donnant en même temps le sel polichreste seul, comme altérant ; ou l'associant à la gomme arabique, s'il produisoit trop d'irritation sur l'estomac & les intestins.

Pendant l'emploi de ces moyens curatifs, il faisoit frotter le bas-ventre, matin & soir, avec une forte décoction de ciguë dans l'huile, tant qu'il y avoit de la dureté.

Je tiens également de lui, que dans tous les cas de consomption où la fièvre est considérable, l'équitation, comme toute autre espèce d'exercice, deviennent nuisibles, qu'il en résulte plus de violence dans les symptomes, & une fin plus prompte.

Il m'a de plus assuré que, d'après des autorités très-respectables, s'étant déterminé à faire prendre le quinquina pour les affections écrouelleuses, il n'en avoit point vu de bons effets dans le cas d'inflammation, mais qu'au contraire il produisoit

(6) J'ai guéri par ce moyen simple trois phtisies assez avancées. (T)

alors la phtisie confirmée, en augmentant la fièvre, & faisant suppurer les tubercules (7); qu'il s'étoit affer-

(7) En général on est très-peu d'accord sur l'usage du quinquina dans le traitement de la phtisie; les uns en sont enthousiastes, les autres des détracteurs outrés. Il m'a paru convenir dans le premier degré de la maladie, sur-tout lorqu'elle étoit catharreuse; il est alors utile, en fortifiant les fibres du poumon, facilitant la transpiration, & relevant l'appétit. Il ne me paroît pas moins indiqué dans la dégénération purulente des humeurs, ou lorsque la phtisie est la suite d'une fièvre intermittente invétérée. Il ne vaut absolument rien, comme le dit notre Auteur d'après M. Elliot, lorsqu'il y a inflammation. On doit pareillement s'en abstenir lorsque la difficulté de respirer est considérable, & que son usage occasionne suffocation, lorsque les obstructions du poumon sont confirmées, & qu'il ne se fait point d'évacuation.

Quand je donne le quinquina dans la phtisie, souvent je l'incorpore dans un électuaire avec le soufre, de manière que ce dernier remède soit un peu laxatif. Souvent aussi je fais joindre à cette composition quelques balsamiques, des moins échauffans; ainsi combinés, ils paroissent avantageux, au lieu que donnés seuls ils font peu d'effet.

Il me reste à faire observer qu'il y a des circonstances où le quinquina marié au lait réussit dans la phtisie la plus confirmée. De

mi dans cette opinion par le succès qu'il avoit obtenu d'une pratique opposée, & enfin par les observations nombreuses du Chevalier Guillaume Duncan. Ce Médecin consommé, qui, pendant plus de trente années, a exercé sa profession à Londres, & a suivi un grand nombre de malades dans tous les degrés de la consomption & d'obstructions des glandes, soit héréditaires, soit accidentelles, n'a jamais vu l'écorce du Pérou administrée avec succès, lorsque ces maux étoient accompagnés de fièvres inflammatoires ; mais s'est apperçu, la plupart du temps, qu'elle augmentoit la maladie, & la rendoit incurable (8).

Haen l'atteste d'après sa propre expérience. Ce praticien conseille de seconder l'effet de ces remèdes en donnant la décoction de la quatrième partie d'une vipère, & les chairs qui ont servi à la décoction réduites en conserve. (T)

(8) Dans cet article sur la phtisie, notre Auteur n'a point parlé de plusieurs moyens curatifs vantés assez généralement ; les bornes qu'il s'étoit prescrites l'en ont empêché. Par exemple, il n'a rien dit de l'eau de chaux,

Les perſonnes attaquées d'hydropiſies peuvent venir directement des

---

ſi propre à déterger les ulcères putrides & invétérés du poumon ; des bains de terre, recommandés par Solano, enſuite par Bordeu, Fouquet, &c. ; de l'eau de goudron, préconiſée par Berkley ; de la térébenthine, du ſucre roſat, de la conſerve de roſes, du ſalep & du ſagou ; du ſéjour dans les étables à vaches, des pilules de morton, des ſudorifiques dans le premier degré, des acides, des errhines, des fumigations, dont Benedictus, Nicolas le Pois, Thomas Bartholin, Willis, Mead, & derniérement M. Billard, ont ſu tirer un parti ſi avantageux. Il en exiſte encore un qui a paru depuis quelque temps faire le plus grand bien, & qu'il a également paſſé ſous ſilence. Nous voulons parler de la racine de polygal a amer. M. Collin, médecin de Vienne, l'a preſcrit avec le plus grand ſuccès contre la ſuppuration du poumon. Ce praticien ordonne la décoction ſuivante.

℞. Rad. polygal. conſciſſ. ʒ iij
coq. cum aq. ℔ iij ad
remanent. ℔ j ß
cui adde
ſyr. hyſſopii,
diacodii ää ʒ j
M. ſ. intra biduum partitis doſibus aſſumat.

M. Collin conſeille en même temps une once de ſyrop diacode pour le ſoir.

Si le cas le requiert, il fait faire une po-

pays chauds en Angleterre ; un air froid peut singuliérement influer sur leur guérison.

---

tion avec autant de syrop de diacode que d'oximel scillitique, dont on prend une petite cuillerée de temps en temps.

Supposé que le malade soit très-affoibli & maigri, il donne le lait coupé avec l'eau d'orge en même temps que la décoction de polygala.

Si l'expectoration diminue, & que la respiration en devienne plus difficile, il veut qu'outre les remèdes indiqués ci-dessus, on prenne quatre fois le jour un gros de cette poudre :

℞. Sacchari crystall. ʒ j
kermes miner. gr. xv
antimonii diaphoretici non abluti, ʒ j
Misce, f. pulvis.

Dans l'usage du polygala, la poitrine peut se dessécher, se resserrer, la toux devenir plus violente, plus fréquente, alors il tâche de remédier à ces accidens par la boisson suivante.

℞. Rad. salep. ʒ j ß
coq. cum aq. pur. q. s. per ½ hor.
colat. ℔ j adde
syr. de diacodio, ʒ j ß
Misce sumat æger omni trihorio, ʒ iij vel ʒ ij

Le polygala a réussi entre les mains de M. Collin, même dans les cas où il y avoit des sueurs nocturnes depuis long-temps, où les efforts de la toux faisoient vomir, où la mai-

Le

Le docteur Monro & le Baron Van-Swieten (9), sont ceux qui ont donné les meilleurs traitemens des hydropisies. J'ajouterai que les malades ayant encore assez de force, j'en ai souvent guéri, quoique attaqués

---

greur étoit extrême, ou la fièvre lente étoit invétérée.

Le régime consistoit à manger des crêmes d'orge, du riz, de légers farineux, des herbes bouillies dans le bouillon.

Ce médicament a eu tant de succès dans certains cas, qu'il a dissipé des symptomes de phtisie en quinze jours, au rapport de M. Collin.

La racine de polygala amer est un remède balsamique, détersif, consolidant, corroborant en même temps qu'adoucissant. Il y a lieu de croire que c'est un des meilleurs qu'on ait encore trouvé contre la phtisie.

Les solides étant trop tendus, irrités, les émolliens, les paregoriques doivent en précéder l'usage. On doit aussi y avoir recours lorsque les ulcères se trouvant cicatrisés, en total ou en partie, par l'usage du polygala, la toux se réveille, qu'il y a un sentiment de contraction dans la poitrine. (T)

(9) *Voyez* Essais sur l'hydropisie du docteur Monro, & les Commentaires de Van-Swieten sur les aphorismes de Boerhaave, tom. iv. (L)

depuis long-temps, en excitant une douce salivation (10) au moyen d'un scrupule de pilules mercurielles que je faisois prendre, vers le soir, tous les deux jours, & en prescrivant pour les jours intermédiaires une mixture faite avec la scille & le sel diurétique (11). En 1765 cette méthode a

(10) On s'est apperçu depuis long-temps que la salivation pouvoit être utile dans l'hydropisie. Un homme de vingt cinq à trente ans, attaqué d'une ascite & d'une anasarque, n'ayant trouvé aucun soulagement dans les remèdes qu'on lui avoit fait prendre, fut guéri par la ponction, & ensuite par la salivation. On eut recours à ce dernier moyen, parce que, ni la paracentèse, ni aucun des remèdes qu'on lui avoit administrés, ne débarrassoient les parties extérieures, Voyez *Duverney*, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *année 1703* : Un hydropique dut sa guérison à une salivation accidentelle, excitée par du mercure qui étoit mêlé avec des pilules purgatives dont il usa pendant quatorze jours. Voyez *Mis. Cur. déc. 2*, *ann. 4*, *Obs. 36*. (T)

(11) ℞. Aq. pulegii simpl. ℥ v
aq. raph. compos. ℥ j
salis diuretici, ℥ j
oximellis scillitici. ℥ ß
M. capiat ℥ ß quater in die. (L)
L'eau de pouliot simple qui entre dans

sauvé plus de quarante hydropiques, chez lesquels la maladie s'étoit décla-

---

cette formule, se fait ainsi.

Prenez de feuilles de pouliot séchées, ℔ j ß

d'eau commune ce qu'il en faut pour empêcher les feuilles de brûler.

Retirez par la distillation huit livres de liqueur.

L'eau de raifort composée se prépare de la manière suivante.

Prenez de feuilles de cochléaria nouvellement cueillies, ℔ iv

de racine de raifort fraîche

d'écorce d'orange nouvelle, aa ℔ ij

de muscade, ʒ ix

d'eau-de-vie, ℔ xvj

d'eau commune ce qu'il en faut pour prévenir l'odeur empyreumatique.

Retirez par la distillation seize livres de liqueur.

Quant au sel diurétique, c'est la terre foliée de tartre, connue de tous les praticiens. Ce sel neutre est un de ceux dont l'usage est des plus utiles. Lorsqu'on réfléchit sur sa nature, vraiment savonneuse, & sur l'extrême facilité avec laquelle il se dissout dans tous les menstrues aqueux & spiritueux; qu'en même temps on a eu occasion d'observer ces effets, on ne trouve point outré l'éloge que l'illustre Boerhaave en a fait dans ses Elémens de chimie. Miscible avec les liqueurs

rée à la suite de fièvres intermittentes invétérées (12).

---

du corps humain, sa volatilité le rend encore plus susceptible de pénétrer avec elles dans les canaux les plus déliés. M. Baron se plaint, avec raison, dans ses notes sur le cours de chymie de Lémery, pag. 748, de ce qu'on n'emploie pas ce sel plus souvent en France. C'est l'utilité qu'on en a retirée dans les maladies qui attaquent les glandes rénales & leurs dépendances, qui a fait donner à ce sel, par les Médecins de Londres, le nom de *sel diurétique :* dénomination qui dénote trop vaguement ses usages, & qui peut d'ailleurs ne pas lui convenir toujours.

Ce sel, suivant la dose à laquelle on le donne, & suivant la disposition du sujet, agit ou par les selles, ou par les urines, mais plus souvent par cette dernière voie. (T)

(12) Les hydropisies en général, & surtout l'anasarque, sont fréquemment les suites des fièvres intermittentes dans toutes les parties du monde.

Le mercure doux y a été très-utile comme diurétique : il réussit particulièrement dans l'anasarque. Dans une circonstance de cette espèce, où tout étoit comme désespéré, les remèdes suivans ont eu tout le succès imaginable.

℞. Elect. è scordio, ℈ j
calom. optime lævigati, gr. v

Fiat bolus sumendus duabus vicibus hora

somni, & mane proximo. Post secundum bolum assumptum sumat æger hausum sequentem.

℞. Inf. sennæ, ℥ ij
tinct. rhei spirit. ℥ j
Misce.

Les pilules suivantes ont également été très-utiles.

℞. Saponis, ℥ j ß
gummi ammoniaci, ℥ j
salis martis, ℥ ß
specier aromat.
rad. scillæ siccat, ā gr. xxiv
balsam. Peruv. q. s.
fiant pilulæ, xxxxviij
quarum sumat iv bis in die, diebus à catharsi liberis, super bibendo hausum cinerum geniste.

On nous permettra d'observer ici qu'outre les remèdes indiqués par notre Auteur, ainsi que par MM. Van-Swieten & Monro, auxquels il nous renvoie, il y en a un dont on se sert avec le plus grand fruit dans les cas d'hydropisie : nous voulons parler des pilules de M. Bacher. Leur avantage sur tous les autres médicamens adoptés jusqu'à ce jour, consiste, quand elles sont accompagnées de boissons appropriées, en ce qu'elles rempliss-sent seules toutes les indications. D'une part, elles divisent ; de l'autre, elles évacuent les matières amollies & rendues fluides ; enfin, elles augmentent l'énergie du sang par l'action des solides, qu'elles raniment & soutiennent.

Les observations qui ont été faites dans les hôpitaux militaires par ordre de la Cour, prouvent évidemment leur efficacité. Au reste, comme leur impression est vive, & particulièrement dirigée vers les solides, il faut redoubler d'attention quand on les administre dans les pays chauds : il est même bon alors d'en diminuer la dose, afin d'éviter l'action trop forte qu'elles produiroient sur les intestins, & les évacuations excessives qui en seroient les suites.

Voici la formule de ce remède, telle qu'elle a été composée en 1731, & donnée en 1772 à M. le Marquis de Monteynard, alors ministre de la guerre, par M. Bacher père, médecin de Thann en Alsace.

Prenez d'extrait d'ellébore noir ;
de mirrhe, ana ʒ j
de poudre de chardon-bénit, ʒ iij ℈ j

Mêlez, & faites, selon l'art, une masse de pilules, que l'on fera dessécher à l'air libre jusqu'à ce qu'elle ait pris la consistance nécessaire pour en former des pilules chacune du poids d'un grain.

Le point essentiel de cette composition, dit M. Richard dans ses Observations de médecine des hôpitaux militaires, consiste dans la préparation exacte de l'extrait d'ellébore noir. Il est très-important de bien choisir l'ellébore qu'on y emploie : celui qui mérite la préférence se trouve dans la Suisse. Il ne faut pas le confondre avec les différens ellébores

du pays, ni avec celui qu'on nomme *pied de griffon*, qui se vendent indifféremment chez les droguistes. Il faut être également attentif sur le temps où se fait la récolte de cette racine. Quand on la retire de la terre en septembre & en octobre, elle contient beaucoup plus de résine & de gomme, & ses fibres sont plus compactes & plus cassantes.

Pour en tirer l'extrait, on commence par pulvériser grossiérement la racine d'ellébore; on verse dessus une quantité suffisante d'eau-de-vie alkalisée, pour qu'elle soit parfaitement humectée; on répète cette irroration douze heures après. Il faut un dixième d'alkali de nitre, fixé par le charbon, sur neuf parties d'eau-de-vie, qui doit être excellente.

Cette liqueur pénètre les parties constitutives de la racine d'ellébore, les divise & les dissout de manière, que celles qui sont caustiques & déletères, puissent en être aisément séparées, & être enlevées par des évaporations répétées. Elle fait perdre en outre, presque sur le champ, à l'ellébore son odeur âcre & nauséabonde; celle qui la remplace paroît être savonneuse, & n'est point désagréable. Douze heures après avoir fait la seconde irroration d'eau-de-vie, on commence les infusions au vin; par ce nouveau moyen on achève d'extraire la partie résineuse qui avoit déjà été pénétrée par l'eau-de-vie alkalisée, & on se procure la partie gommeuse qui avoit échappé à ce premier

dissolvant : on emploie à cet effet le meilleur vin du Rhin, ou à son défaut, du vin de Grave, de la première qualité. On jette sur la matière, qui doit être placée dans des terrines de grais, une suffisante quantité de l'un ou de l'autre de ces vins pendant l'espace de quarante huit heures ; on a soin de remplacer le vin qui s'évapore, ou qui pénètre la racine, & s'incorpore avec elle, de sorte qu'il surnage toujours de six travers de doigt ; on met le tout dans une grande bassine d'argent, & on le fait bouillir pendant l'espace d'une demi-heure ; on passe ensuite à travers un linge la liqueur toute chaude, avec forte expression. On rejette dans la terrine le résidu de cette opération, & l'on verse dessus une nouvelle quantité de vin du Rhin ou de Grave, jusqu'à ce qu'il le surnage de six travers de doigt ; on remplace le vin comme dans la première opération, à mesure qu'il pénètre la matière, & après une infusion de quarante-huit heures, on procède à la décoction & à l'expression comme ci-devant ; on mêle ensemble les deux liqueurs extraites, & l'on rejette, comme inutile, le marc, qui n'a plus guère de saveur ni d'odeur.

L'évaporation de cette liqueur se fait de la manière & dans les proportions suivantes. On fait bouillir dans la bassine d'argent deux parties d'eau très-pure, & quand elle est bouillante, on y mêle une partie de la décoction d'ellébore, qu'on aura troublée, avec la spatule, pour que la résine, qui gagne aisé-

ment le fond, ſoit exactement mêlée avec les autres parties extractives. Il faut être attentif à ce que la baſſine ne ſoit pas pleine, & qu'il y ait un eſpace ſuffiſant pour que la liqueur ne s'extravaſe pas pendant l'opération. On modérera auſſi le feu, afin d'éviter la trop grande raréfaction de la liqueur ; on pouſſera l'évaporation juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance de ſyrop.

On répétera ce travail en ſoumettant, pour la ſeconde fois, cette liqueur extractive à une nouvelle ébullitionavec de l'eau, & à une évaporation ſuffiſante pour qu'elle reprenne la conſiſtance de ſyrop : on prendra les mêmes précautions qui ont été indiquées dans le premier travail, ſoit pour la quantité d'eau qu'on y emploiera, qui doit être bouillante avant d'y mêler l'extrait ; ſoit pour éviter la raréfaction, dont il eſt très-ſuſceptible : on verſera enſuite dans une terrine.

Quand toute la liqueur aura ſubi ces deux opérations, on procédera par une évaporation lente, à la réduire à la conſiſtance d'extrait, & on l'agitera continuellement avec une ſpatule de bois ; enſuite on retirera la baſſine du feu, & on y verſera peu-à-peu un neuvième d'excellente eau-de-vie, qu'on mêlera exactement avec l'extrait ; on fera ſur le champ évaporer cette eau-de-vie à un degré de chaleur fort médiocre, & par cette méthode on obtiendra le double extrait d'ellébore noir, imprégné & mêlé de la manière la plus intime avec la partie extractive du vin.

On prépare la myrrhe de la manière suivante. On la pulvérise grossiérement, & on la passe à travers un tamis de crin ; on la jette ensuite dans une bassine, où il y a une suffisante quantité d'eau ; elle s'y dissout à un feu médiocre : alors on la passe toute chaude à travers un linge, & on l'exprime fortement : on expose à un feu léger la myrrhe ainsi dissoute, & on l'agite sans cesse jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'extrait.

La préparation du chardon-bénit consiste à réduire en poudre les feuilles de cette plante, qu'on aura cueillies avant sa fécondation, & ensuite séchées au grand air : on passera cette poudre à travers un tamis de soie.

Il est essentiel de suivre scrupuleusement les précautions détaillées dans la formule des pilules toniques ; il n'en est aucune d'inutile. Le choix des substances qui entrent dans cette composition, n'est pas moins important. Il faut sur-tout n'employer que d'excellente eau-de-vie, & du vin de la première qualité. Ce n'est pas sans raison que M. Bacher a donné la préférence au vin du Rhin & au vin de Grave. Il seroit peut-être dangereux de rien innover à ce sujet, du moins sans de bonnes raisons.

La dose à laquelle on donne ces pilules, doit varier en raison de l'âge, de la force, du tempérament, du climat, de la saison, &c. Communément pour un adulte elle est de dix pilules : ils en prennent dans la matinée trois pareilles, en observant de mettre

l'intervalle de deux heures de l'une à l'autre. Les perſonnes d'un tempérament robuſte en prennent quinze & même vingt à la fois. Il eſt rare qu'on ſoit obligé de diminuer la doſe au-deſſous de huit : il eſt plus rare encore qu'on ſoit obligé de paſſer celle de vingt. Sur chaque doſe on prend du bouillon, du petit-lait ou de la tiſane chauffée chaque fois. Lorſque l'eſtomac eſt agacé, on ne prend qu'une ou deux doſes de pilules par jour ; on interrompt leur uſage chaque quatrième jour. Si cependant elles ne produiſoient point d'évacuations, on continueroit à en prendre plus long-temps, en en augmentant ſucceſſivement la doſe juſqu'à ce qu'on en ait obtenu des effets ſenſibles.

Nous avons dit au commencement de cette note que les pilules toniques n'excluoient point l'uſage des boiſſons ; nous devons ajouter qu'au contraire l'action de ce remède n'eſt jamais plus aſſurée que quand le fibre eſt dans le relâchement.

En récapitulant les principaux ſymptomes qui accompagnent l'hydropiſie, & revendiquant la boiſſon comme ſoulagement & comme remède, on verra que la ſoif ardente, la ſéchereſſe de la bouche, la viſcoſité de la ſalive qui la ſuppoſe, la criſpation & l'imperméabilité des couloirs, qui en ſont les ſuites, néceſſitent ſon emploi. L'indication eſt d'autant plus urgente à cet égard, que les ſolides ſont plus tendus, plus deſſéchés, les humeurs plus âcres, plus incendiées, plus

épaiſſies. Elle le ſeroit encore davantage s'il étoit poſſible, quand à quelques-uns de ces défauts ſe joint, comme il n'eſt que trop commun, l'obſtruction de quelques viſcères. Les délayans ne ſont pas ſeulement utiles pendant l'uſage des pilules toniques, ils ſont même indiſpenſables pour s'y préparer ; ſans eux on auroit, dans bien des cas, un remède trop actif, & la nature ne pourroit pas, ſans s'exténuer, fournir la quantité de liquide néceſſaire pour délayer les matières tenaces, dures ou épaiſſes, qui ſont preſque toujours la cauſe des hydropiſies.

Lorſque les eaux ont été évacuées, ſoit par l'uſage des pilules toniques, ou autres médicamens, les malades ſe croient guéris, mais bien à tort; la guériſon n'eſt qu'à moitié : il reſte à réparer les déſordres que le mal ou la cauſe, comme dit Boerhaave, ont faits. C'eſt principalement dans le régime qu'il faut chercher les remèdes qui conviennent à cette époque de la maladie.

L'exercice doit être ſoutenu : les frictions, l'équitation font ſouvent des merveilles. Quant au repos, il doit être réglé ſur le degré d'épuiſement & la conſtitution. Celui qui eſt d'un tempérament lâche & humide, doit néceſſairement dormir beaucoup moins, & agir davantage que celui qui ſe trouve d'une nature oppoſée.

L'air pur, ſec ou tempéré, eſt celui qu'il faut conſeiller : le grand froid & l'humidité ſont dangereux ; ils peuvent favoriſer

les rechûtes : c'eſt par cette raiſon qu'il eſt eſſentiel de faire éviter avec ſoin la fraîcheur du ſoir & du matin, les brouillards, & l'impreſſion de tous les météores, ſur-tout les aqueux.

Le vêtement doit être chaud ; il faut qu'il entretienne une chaleur modérée, propre à ſoûtenir la tranſpiration.

Il ne faut permettre que des alimens légers, ſubſtantiels, faciles à digérer, & des boiſſons toniques, telles que l'infuſion de baies de génièvre, d'écorce d'orange amère, de méliſſe, d'hyſope, de ſauge, le bon vin bien dépouillé de ſon marc, &c. On peut faire infuſer de l'abſinthe, de la germandrée, de la petite centaurée, &c., dans du vin, & en donner deux ou trois fois par jour.

Les précautions indiquées juſqu'ici, & autres ſemblables, ſuffiſent ordinairement pour terminer l'hydropiſie chez les jeunes gens vigoureux, & tous les ſujets naturellement bien conſtitués, & dont les viſcères n'ont pas été délabrés par la longueur ou par la nature de la maladie. Pour les ſujets naturellement foibles, ou qui ont été extraordinairement appauvris, il eſt eſſentiel, pour prévenir la rechûte, qui ſeroit plus redoutable que la première maladie, de ne pas négliger les remèdes & précautions que les Médecins ont coutume de preſcrire en pareil cas : ce ſont les frictions, les onctions, les fomentations, les fumigations avec des aromates, le benjoin, l'oliban, le ſuccin, le maſtic, le

ſtirax, &c. On fait prendre auſſi intérieurement les aromatiques, qui ont une huile eſſentielle, pénétrante, comme la cannelle, le gingembre, la muſcade, l'écorce de Winter, la ſemence de carvi, de cumin, la coriandre, &c. Les aromatiques ſimples, les amers & les végétaux qui ont un ſel alkali, ſoit volatil, ſoit fixe, font le même effet : tels ſont l'abſinthe, le genet, le raifort ſauvage, le creſſon, la moutarde, le cochléaria, l'ail, le quinquina, la gentiane, la camomille, la petite menthe, l'hyſope, l'anis. Tous ces remèdes augmentant le ton & les oſcillations des ſolides, diviſent les liquides, volatiliſent en quelque ſorte le ſuc nerveux, tandis qu'ils augmentent l'énergie & la vibratilité du ſyſtême nerveux lui-même. On les adminiſtre ſous différentes formes, en ſubſtance, en infuſion, en extraits, en opiats, &c.

Le fer eſt un corroborant qui ne convient pas moins à la ſuite des hydropiſies ; il ſtimule les fibres, & a une vertu ſtyptique légérement aſtringente, qui n'ajoute pas peu à ſon mérite dans les cas dont nous parlons.

Néanmoins le vin anti-ſcorbutique mérite ſouvent la préférence ſur le vin chalibé. On ne ſauroit aſſez le recommander dans les conſtitutions lâches, lorſque le ſang a peu de cohérence, ou quelque diſpoſition à la diſſolution ſcorbutique. Il eſt également propre pour prévenir l'hydropiſie lorſqu'on l'emploie à propos, & pour empêcher la rechûte lorſque les eaux ſont évacuées. Si les vi-

cères n'ont pas été gravement léſés, ſa principale action eſt de réveiller les fonctions digeſtives, de ranimer la circulation, & de pouſſer par les urines.

Lorſqu'après l'évacuation de l'épanchement hydropique, les fonctions principales paroiſſent aſſez régulières, & qu'il n'y a que celles qui ſervent à la ſécrétion des ſéroſités qui languiſſent, la décoction de quinquina avec le ſaſſafras, dit M. Daignan, dans le mémoire duquel nous avons puiſé tout ce que nous avons expoſé ſur les moyens de prévenir les rechûtes de l'hydropiſie, eſt le remède le plus efficace; il produit, de la manière la plus ſenſible, l'effet des toniques aſtringens, des diurétiques & des diaphorétiques. (T)

SECTION TROISIÈME.

De ceux qui ont un flux de ventre habituel.

LA maladie à laquelle sont le plus sujets ceux qui en ont essuyé beaucoup dans les pays étrangers, est un flux habituel.

Souvent la rhubarbe ou l'ipécacuanha, en petites doses, font du bien. Quand ils échouent, & que le malade paroît en être plus dérangé, même lorsqu'ils ont été associés aux narcotiques, j'ai observé que dix grains de pierre calaminaire (1) bien porphirisée, & incorporés avec une égale quantité du *philonium Londinense*, avoient du succès; j'en faisois prendre matin & soir. Fréquemment aussi l'on en obtient avec la décoction de

(1) La pierre calaminaire est le minéral que les Chymistes considèrent comme la mine propre du zinc; elle est ferrugineuse. On s'en sert communément pour convertir, par une espèce de cementation, le cuivre rouge en cuivre jaune. (T)

ſimarouba (2) ; mais il faut que l'eſtomac puiſſe le ſupporter.

Parmi le grand nombre de ces malades que j'ai eu occaſion de traiter, j'ai toujours vu que ſi le mal étoit très-obſtiné, il n'étoit guère poſſible de

---

(2) ℞. Corticis ſimaroubæ, ℥ j
aq. font. ℔ j ß
coque ad ℔ j
Tum colandus eſt liquor, quem totum partitis hauſtibus ægrotus ebibaat quotidie ante meridiem.

La première fois que j'ai fait uſage de ce remède, a été d'après la recommandation du docteur Wind. (L)

En rapportant ce que dit notre Auteur ſur l'utilité du ſimarouba dans les flux habituels, il convient que nous parlions des limites qu'il ne faut pas méconnoître dans ſon uſage. Autant cette écorce eſt efficace quand il s'agit de fortifier, autant elle eſt nuiſible dans les cas d'abcès purulens aux inteſtins, & ceux où il réſide des matières corrompues dans le corps. On remarque qu'elle produit d'aſſez bons effets dans les dyſſenteries lentes, lorſque les excrémens ſont ſanguins. On la marie avantageuſement avec la caſcarille, quand après la ceſſation du flux de ſang, les ſelles ſont encore fluides & glaireuſes. On eſt aſſuré qu'elle aura du ſuccès quand elle augmente le flux des urines, & qu'elles ſont pâles. (T)

soulager sans l'aide de l'opium ; c'étoit nécessité de l'unir à tous les autres remèdes, tant purgatifs qu'astringens. Les narcotiques, sur-tout les échauffans (3), ne sont pas moins spécifiques, dans ces circonstances, que le quinquina dans les fièvres intermittentes ; & si le malade paroît plus relâché pendant leur usage, ou si le flux, qu'ils auront suspendu pour un peu de temps, reprend ensuite avec plus de force, il ne faut point en conclure que ces médicamens ont été nuisibles, mais s'en prendre à l'intensité de la maladie, qui leur est supérieure.

Le flux habituel épuise souvent par sa durée ; mais il n'est pas rare de

---

(3) ℞. Philonii Londinensis, ʒ ß
pulv. rhabar. gr. x
syr. pap. albi, q. s.
Fiat bolus mane & hora decubitus sumendus.

℞. Olei cinnamomi, gutt. j.
opii puri, gr. j.
confect. cardiacæ, } ãa ʒ j
boli gallicæ, }
syr. cujuslibet, q. s.
Fiant pilulæ. (L)

le voir s'arrêter avant la mort. J'ai été témoin dans cent occasions qu'après que les fluides du corps s'étoient pour ainsi dire tous échappés par un flux qui duroit depuis très long-temps, les évacuations cessoient à la fin, & le malade vivoit assez tranquillement pendant quelques semaines, quoique réduit à une maigreur extrême. A l'ouverture du cadavre, les intestins n'indiquoient aucun signe d'ulcération, & paroissoient en bon état (4).

---

(4) Comme notre Auteur n'a fait mention que d'un petit nombre des moyens curatifs qu'on pouvoit employer contre les flux habituels, nous allons dire un mot de ceux qu'on peut encore administrer. Au reste, nous devons observer que les mêmes remèdes ne réussissent pas à tous les sujets, & que par conséquent on est obligé de les varier.

Quand le flux de ventre est obstiné, & ne cède pas aux moyens connus, le calomel peut être d'une grande ressource. Voici comment on peut l'administrer.

℞. Mercur. dulc. gr. iij
rad. rhabarb. pulv. gr. v
conserv. cynosbat. q. s.
M. fiat bolus sumendus horâ somni.

Ce remède a opéré dans des cas où l'on n'avoit rien avancé par tous les procédés

connus. On le répète à différentes repriſes, deux fois la ſemaine, par exemple. Une cuillerée à bouche de la mixture de fracaſtor après chaque ſelle, & une potion anodine le ſoir, ſuffiſent pour guérir bien des perſonnes. Il y en a qui ſe trouvent mieux du *philonium Londinenſe*, pris par intervalles, ou de potions compoſées d'eſprit de minderer & de mithridat, ou de confections cordiales, ou de bols anodins de thériaque.

La mixture de bois de campêche, ſoit ſeule, ſoit mêlée avec la teinture d'opium, arrête quelquefois les évacuations. L'extrait de quinquina & la teinture de cannelle peuvent augmenter ſon efficacité.

Il a été utile, dans beaucoup de flux invétérés, de prendre deux ou trois fois le jour partie égale d'électuaire diaſcordium, & d'électuaire de quinquina.

La poudre de Dower, depuis un ſcrupule juſqu'à deux, a ſoulagé certains malades.

Les lavemens concourent ſinguliérement à la guériſon : on les varie ſuivant les circonſtances. Les douleurs d'entrailles étant fortes, les épreintes & le téneſme très-violens, on emploie les émolliens, dans leſquels on fait entrer un gros de diaſcordium, & un ſcrupule de teinture d'opium. Les lavemens d'amidon, & ceux qui ſont purement anodins, ont réuſſi dans des cas où d'autres remèdes avoient eu peu d'effet.

La tunique veloutée des inteſtins ayant beaucoup ſouffert, on s'eſt bien trouvé de

faire prendre, trois fois le jour, des potions cordiales, auxquelles on ajoutoit demi-gros de baume de Copahu, un ſcrupule d'extrait de quinquina, & cinq gouttes de teinture d'opium. Les mucilagineux valoient mieux lorſque la tunique inteſtinale étoit enflammée, très-ſenſible & irritable.

On a vu des perſonnes ſe rétablir en buvant habituellement une décoction d'amidon & de gomme arabique. Quelques-unes ont été redevables de leur guériſon à l'eau de chaux, coupée avec le lait, à de doux vomitifs, qui s'adminiſtroient toutes les fois que l'eſtomac ſe dérangeoit, ou que le canal inteſtinal ſe relâchoit; & au lait uni aux préparations de froment, d'orge, de ſagou, de ſalep, &c.

Dans l'état purulent des inteſtins, Huxame a d'abord conſeillé l'eau tiède, comme déterſive; enſuite l'eau froide avec un peu d'opium. L'eau minérale, dite *ſalvarola*, qui ſe trouve en Italie, eſt auſſi très-bienfaiſante: il en eſt de même de la teinture de rhubarbe.

Degner oſa ſe promettre de guérir des dyſſenteries purulentes en purgeant avec la manne, jointe à l'extrait de rhubarbe, donnant tous les jours une infuſion de plantes vulnéraires, & dans les intervalles, l'extrait de quinquina & de caſcarille. Le même praticien avoit ſouvent recours à la caſcarille & au cachou dans les flux habituels.

L'extrait de bois de campêche donné dans l'eau de menthe, a fort bien réuſſi, ainſi que

le baume de mastic de Cothenius, & l'écorce de Conessy.

Tous les Auteurs s'accordent à dire que les vomitifs & purgatifs sont souvent nécessaires dans la maladie qui nous occupe ; que dès qu'il y a des tranchées, & que les excrémens sortent en petites portions dures, ces derniers remèdes sont indiqués ; enfin, qu'on manque fréquemment son but, parce qu'on n'y a pas assez recours.

La teinture aqueuse de rhubarbe est, dans beaucoup de cas, le meilleur de tous les astringens.

Le lait, le riz, le sagou, le salep, les purées fort légères, donnent la meilleure nourriture. Le salep seul guérit souvent. On en fait une bouillie, qui se prépare en jettant deux pincées de cette racine bulbeuse, pulvérisée, dans quatre livres de lait, environ ; ce mêlange est tenu sur le feu jusqu'à ce qu'il ait formé une espèce de crême, & qu'il ait été réduit à trois fortes tasses. On en prend une à midi, le matin & le soir. Dans l'intervalle, on se contente, pour boisson, d'eau de riz, ou d'eau seule, & l'on ne mange d'ailleurs que du biscuit. Afin de rendre la bouillie indiquée plus efficace, on y ajoute un peu de cochenille, & deux heures après la troisième prise, on prend une cuillerée d'élixir amer stomachique : communément en vingt ou vingt-quatre jours de traitement, la cure est complette.

L'eau d'orge, de riz ; l'eau panée, le lait

d'amandes, la décoction de gomme arabique, la décoction blanche, ſont les meilleures boiſſons dont on puiſſe uſer. Mais quand les flux d'ancienne date ſont venus à la ſuite d'une fièvre bilieuſe, le vin rouge un peu vieux, mêlé avec l'eau, convient eſſentiellement.

Rien n'eſt plus utile à ceux qui ont des flux invétérés, que d'être chaudement vêtus. L'uſage des camiſoles de flanelle a guéri ſeul des diarrhées très-anciennes. L'exercice du cheval eſt très-ſalutaire dans les flux habituels ; il fortifie les inteſtins. Monro vit guérir par l'équitation, les bouillons, la viande blanche, & un peu de bon vin, des flux dyſſentériques invétérés, réfractaires aux autres remèdes. J'ai, bien des fois, fait la même obſervation.

Les eſpèces aromatiques priſes à la doſe de dix à douze grains toutes les huit heures, dans une boiſſon aqueuſe de cannelle, d'écorce d'orange, & autres aromates unis au vin, ſont très-indiqués quand il s'agit de réchauffer les inteſtins, de rendre du mouvement au ſang, & de fortifier les ſolides. On peut en dire autant de la cochenille donnée à la doſe de demi-gros deux fois le jour dans un bouillon : priſe de cette manière elle réuſſit complettement à Alexandrie. La ſalicaire n'eſt pas moins efficace : on ſait combien M. de Haen en a fait l'éloge.

J'ajouterai à ce que j'ai dit juſqu'ici, qu'il y a des cours-de-ventre très-opiniâtres, qui, après avoir été traités ſans ſuccès par tous

les procédés ordinaires, cèdent à des bains tempérés, pris de dix en dix jours, & à des lavemens faits avec l'infusion de racine de fraisier : j'en ai dompté plusieurs par cette méthode simple. (T)

Fin de la troisième Partie.

APPENDICE

APPENDICE

Sur les fièvres intermittentes.

AYANT traité des maladies particulières à différentes portions du globe, je ne puis me résoudre à quitter la plume sans faire part de quelques idées sur les fièvres intermittentes qui règnent dans les endroits marécageux de l'Angleterre ; on en pourra conclure que mes précédens avis pour préserver des maladies dans les pays étrangers, sont les plus propres à écarter ces fièvres, communes dans les lieux bas de notre isle, & que les moyens qui réussissent le mieux à les combattre, sont aussi les meilleurs qu'on puisse employer contre les maladies endémiques des autres contrées.

Une fièvre intermittente, ou ce qu'on appelle communément fièvre d'accès, peut se montrer dans les cantons les plus salubres de l'Angleterre ; mais on la voit sur-tout dans les lieux bas, couverts de bois &

d'eaux ſtagnantes. Les perſonnes de tout âge & de tout ſexe y ſont fréquemment expoſées : les enfans même à la mammelle n'en ſont pas exempts.

Il s'en faut bien qu'elle ſoit mortelle pour les habitans du pays ; ſa longue durée peut néanmoins déranger leur conſtitution, & occaſionner des maladies chroniques, difficiles à détruire (1) : mais les étrangers, & ceux qui ſont accoutumés à un air pur, en ſont frappés plus vivement ; quelquefois même ils en ſont la victime.

On éprouve beaucoup plus de difficulté à prévenir les fièvres intermittentes, qu'à les guérir. Nous connoiſſons des remèdes qui manquent rarement de les dompter ; au lieu que nous n'avons pas encore pu découvrir des moyens auſſi ſûrs pour empêcher leur retour, ou mettre à l'abri de leur invaſion dans un mauvais air.

(1) La conſomption, l'atrophie, la cachexie, le ſcorbut, l'hydropiſie, l'ictère, les obſtructions des différens viſcères, &c., ſont ſouvent la ſuite des fièvres intermittentes de longue durée. (T)

La cauſe immédiate des fièvres intermittentes dans les endroits malſains, tient au ſol & à l'air ; mais les plus éloignées, ou celles qui peuvent y diſpoſer, varient. On peut ranger dans cette claſſe tout ce qui porte une impreſſion de froid, & eſt regardé généralement comme propre à occaſionner des rhumes. Ainſi l'on s'y expoſe en couchant dans un lieu humide, dans des draps qui ne ſont pas aſſez ſecs, en voyageant pendant la nuit dans un pays froid, en négligeant de changer d'habits après avoir été mouillé par la pluie, &c.

On attribue vulgairement, tant dans les pays chauds que dans les pays froids, la plupart des fièvres, les intermittentes & autres indiſpoſitions, à de ſemblables cauſes, ou bien aux irrégularités du régime : cependant, quoiqu'on les regarde comme ſeules capables d'y donner lieu, il eſt certain qu'elles ne ſont que diſpoſer à recevoir les funeſtes impreſſions du mauvais air.

La première choſe que nous conſeillerons pour ſe ſouſtraire aux fièvres intermittentes dans les endroits mal-

ſains, eſt de faire éloigner des lieux bas & humides, pendant la ſaiſon où elles ont coutume de régner, les perſonnes qui y ſont ſujettes; elles doivent habiter alors les grandes villes. Les mauvais effets de l'air humide y ſont, pour ainſi dire, réduits à rien, par le nombre des feux & la fumée. On a toujours remarqué que les fièvres intermittentes étoient non-ſeulement plus fréquentes, mais même plus violentes à la campagne & aux métairies, que dans les villages conſidérables, ou les grandes villes. En s'y retirant, ou allant vivre ſur un lieu plus ſec & plus élevé, quoiqu'à une petite diſtance de celui que l'on quitte, on a ſouvent le meilleur de tous les préſervatifs.

Pendant l'automne de 1759, deux régimens qui campèrent ſur les communes du ſud, près Portſmouth, eurent beaucoup à ſouffrir des fièvres intermittentes & des flux; mais dès qu'ils les eurent quittées, & porté leur camp à environ cinq milles de là, ſur la montagne de Port-Down, pas un ſeul homme n'en fut atteint.

En ſecond lieu, ſi l'on eſt obligé

de reſter dans des endroits mal-ſains, pour éviter les impreſſions de l'air humide, il faut coucher, pendant la ſaiſon des maladies, dans les appartemens les plus élevés des maiſons, & ceux qui ſont expoſés au levant & au midi; condamner les portes & fenêtres percées du côté des lieux bas & marécageux; ſe couvrir chaudement, manger plus de viande qu'à l'ordinaire, & uſer de vin & d'épices. L'uſage de la pipe eſt également avantageux.

Troiſiémement, dans les temps & les endroits où les fièvres intermittentes ſont communes, on doit éviter avec ſoin tout paſſage ſubit du grand froid à un grand chaud, & *vice versâ*; prendre garde ſur-tout de s'expoſer au vent d'eſt, à la pluie ou aux brouillards de la nuit. Jamais on ne ſortira le matin à jeun, car on ſeroit alors plus ſuſceptible de recevoir les impreſſions de l'air épais & humide: mais avant d'aller travailler ou ſe promener dans les champs, on fera un déjeûner de pain & de vin, ou bien l'on boira un peu de thé de camomille, ou une infuſion de quinquina.

Les payſans peuvent être obligés à s'occuper de leurs travaux avant que le ſoleil n'ait diſſipé les vapeurs mal-faiſantes qui s'élèvent des prairies enfoncées ou des marais ; en pareil cas, les maîtres qui les emploient ne doivent point les laiſſer partir, ſur-tout lorſqu'ils les deſtinent à creuſer des foſſés, à ſaigner des marais, ou à toute autre eſpèce d'occupation dangereuſe, ſans leur faire prendre un gros d'eau-de-vie pure, ou mêlée avec un peu d'eau, dans laquelle ils auront fait infuſer de l'ail, du quinquina, de la rhubarbe. Il eſt bon que ces travailleurs tiennent auſſi de l'ail ou de la rhubarbe dans leur bouche, ſe placent de petits morceaux de tabac dans le nez, & s'abſtiennent d'avaler leur ſalive.

Quatriémement, les étrangers & ceux qui ſont ſujets aux fièvres intermittentes, doivent prendre, dans les endroits où elles ſont endémiques, deux ou trois petites cuillerées de teinture ſacrée (2) de deux ſoirs l'un,

(2) *Compoſition de la teinture ſacrée.*

Prenez d'aloës ſuccotrin, ℥ viij

ou quelques grains de pilules de Rufus (3), afin de ſe purger légérement. Elles peuvent encore, pour plus de ſûreté, boire tous les matins, avant de déjeuner, un verre d'infuſion aqueuſe de quinquina & d'écorce d'orange (4); ou, ce qui peut encore

---

de cannelle blanche, ʒ ij
de vin blanc, ℔ x

Pulvériſez ſéparément l'aloës & la cannelle blanche; mêlez-les, verſez le vin deſſus; laiſſez macérer à froid pendant une ſemaine & plus, en ſecouant de temps en temps le vaiſſeau; après quoi paſſez.

Il eſt à propos de mêler avec ces poudres un peu de ſable blanc bien lavé, pour empêcher les molécules de l'aloës de faire corps en ſe réuniſſant, ce qui lui arrive ſouvent lorſqu'il eſt humecté. (T)

(3) *Recette des pilules de Rufus.*

Prenez d'aloës ſuccotrin, ʒ ij
de mirrhe,
de ſafran, ana ʒ j

Formez du tout une maſſe avec le ſyrop de ſafran. (T)

(4) ℞. Cort. Peruv. contuſ. ʒ j
cort. aurant. Hiſpaniens, ʒ ß
aq. font. bullient. ℔ ß
ſimul infundantur.

Subſidentiâ depuretur liquor, & tempore uſus cautè effundatur. (L)

être plus salutaire, une cuillerée ordinaire de forte teinture de quinquina, faite dans l'esprit-de-vin (5), & qu'on étend de temps en temps avec de l'eau. Ceux qui préféreront les remèdes externes, quoique moins sûrs, pourront porter sur eux de l'ail ou du camphre cousus dans un linge, & suspendus au creux de l'estomac ou sur l'aine. L'effet reconnu des médicamens qui s'appliquent à l'extérieur, & l'extrême subtilité de leurs émanations, rend ces préservatifs moins mépriſables qu'on ne se l'imagine communément. On peut avoir recours au bain froid, si le temps le permet; en fortifiant le corps, il le rend plus propre à résister à l'impression du mauvais air.

Les fièvres intermittentes exigent de bonne heure les secours de la médecine. Dans les premiers temps de l'invasion, c'est avec peine qu'on les distingue des autres fièvres (6), &

(5) ℞. Cort. Peruv. triti, ℥ j
spir. vini gallici, ℥ viij
Digere per quatriduum & cola. (L)

(6) Les fièvres intermittentes, automnales sur-tout, ne s'annoncent pas toujours

elles acquièrent d'autant plus de forces, qu'elles ont duré plus long-temps.

Dès qu'une perſonne éprouve le froid d'une fièvre intermittente, elle doit ſe mettre au lit, & prendre une potion compoſée de deux onces de vinaigre, & de deux gros de craie bien pulvériſée, ou d'yeux d'écreviſſes. Ce mêlange doit être adminiſtré tandis qu'il eſt en efferveſcence

---

d'une manière très-diſtincte ; elles imitent quelquefois la marche des continues, par la longueur & le redoublement des accès. On en a vu qui ſe maſquoient par des ſaignemens de nez périodiques, par des douleurs au côté, qui revenoient de deux jours l'un avec les mêmes ſymptomes qui accompagnent la préſence de la pierre, par des toux ſèches très-fatigantes, &c. De quelle importance n'eſt-il pas de ſavoir les reconnoître, malgré leur déguiſement ? La ſaignée & les autres remèdes, dont l'effet eſt de diminuer les forces, ſont ici des écueils. L'intenſité & la durée du friſſon, propres à ces ſortes de fièvres, peuvent ſervir de bouſſole en pareil cas. Les bons praticiens ne s'y trompent guère. D'un autre côté, ces fièvres ſecrettes ſe reconnoiſſent ſouvent par leurs retours, dont les périodes paroiſſent aſſez fixes. Le malade a des bâillemens fréquens, des ſueurs aigres, & dans les intervalles ſon urine eſt briquetée. (T)

ou fermentation. Si cette préparation excite des naufées, ou ſi le friſſon dure malgré ſon uſage, il faut donner un verre de petit-lait fait avec le vin, ou une taſſe de thé de menthe, avec une petite cuillerée d'eſprit de corne de cerf, & faire reprendre la même boiſſon de demi-heure en demi-heure, juſqu'à ce qu'il y ait des ſueurs : en même temps le malade doit être tenu chaudement dans ſon lit ; & ſi la ſueur ne ſe manifeſte pas promptement, on lui appliquera des bouteilles pleines d'eau chaude à la plante des pieds, ou des briques échauffées ; ces moyens raccourciſſent ordinairement la durée du friſſon (7), & produi-

(7) Quand le froid des fièvres intermittentes eſt très-violent, je me trouve bien de faire donner un peu de vin chaud, ſucré & tempéré avec de l'eau, ſuppoſé qu'il ſoit vieux & de bonne qualité. Dans le cas où le friſſon eſt ſupportable, je me contente de faire boire toutes les heures un verre d'infuſion chaude de fleurs de ſureau dans l'eau d'orge ou d'avoine, à laquelle on ajoute ſ. q. de miel & de nitre. Pour diminuer les douleurs ſpaſmodiques cauſées par le froid des fièvres quartes, on peut donner, une heure avant l'accès, une potion faite avec trois onces

ſent des ſueurs abondantes (8). On ſe trouve également bien de leur répétition dans les paroxiſmes ſuivans, comme je l'ai ſouvent éprouvé. Il faut obſerver que dans le premier accès, le doute où l'on eſt ſur la nature de la maladie qui ſe déclare, néceſſite à ſe conduire avec prudence. Son vrai caractère ſe mettant plus à découvert par la ſuite, rend plus hardi.

Si le premier accès de la chaleur n'eſt pas violent, il faut le laiſſer paſſer ſans

---

d'eau de chardon-béni, huit gouttes d'eſprit volatil de ſel ammoniac, quatre gouttes de laudanum liquide, & un grain de camphre trituré avec un peu de ſucre, mêlé dans demi-once de ſyrop de pavot rouge. Les douleurs ſe manifeſtant particuliérement au dos & aux reins, on a éprouvé de bons effets de l'application d'un emplâtre diaphorétique le long de l'épine vertébrale, juſqu'à parfaite guériſon, ou de l'onction faite ſur la même partie avec l'huile de térébenthine. (T)

(8) Ces ſueurs doivent être ſoutenues par des boiſſons qui rendent au ſang le véhicule qu'elles leur enlèvent : c'eſt pour cela que les tiſanes vineuſes, ou les bouillons de viandes aſſaiſonnés avec les ſucs de citron ou d'orange, ſont alors ſi utiles. Ces nourritures liquides & légères ſont bientôt diſtribuées

presque aucune espèce de remède (9); mais quand il est extraordinairement prolongé, ou accompagné de symptomes alarmans, on doit faire appliquer un vesicatoire entre les deux épaules, donner le tartre émétique à petite dose, & un narcotique après son opération (10). Dans les paroxismes suivans, on peut abréger le temps de la chaleur en donnant une suffisante quantité d'opium demi-heure après qu'elle a commencé (11), sans

---

également dans toutes les parties du corps pendant le sommeil, qui succède communément à la sueur. (T)

(9) Il suffit souvent de conseiller l'usage des tisanes aqueuses & chaudes, qui, en délayant & atténuant les humeurs, préviennent ou détruisent l'excès de leur cohésion, causé par la chaleur & la vîtesse de la circulation : on y ajoute les acides légers ; ils s'opposent à la pourriture, & calment la soif. (T)

(10) *Voyez* Partie III, chap. I, sur la fièvre continue. (L)

(11) Jusqu'ici l'on n'avoit conseillé les narcotiques dans les fièvres intermittentes, que pour calmer l'agitation occasionnée par les vomitifs & purgatifs, ou que pour prévenir le frisson ; dans ce dernier cas sur-tout,

aucun remède antimonial ; la fièvre en eſt promptement abattue, & la ſueur ſe déclare, comme on le verra

ils avoient obtenu les éloges d'un grand nombre de praticiens. En effet, ce ſymptome indiquant un état violent de ſpaſme, principalement à la ſurface du corps ; la pâleur, l'état du pouls, la limpidité des urines, la reſpiration convulſive, la voix entrecoupée, le claquement des dents, le tremblement univerſel, les anxiétés, la céphalalgie, les maux de reins, &c., &c. ; prouvant inconteſtablement qu'il eſt réellement l'effet d'une conſtriction ſpaſmodique dans toutes les fibriles irritables, on avoit cru pouvoir guérir la maladie en prévenant le froid par un remède tiré de l'opium. Le ſuccès avoit répondu à cette attente : le laudanum liquide de Sydenham avoit même ſurpaſſé, dans un nombre infini de circonſtances, les eſpérances qu'on en avoit conçues. Voici comment on l'adminiſtre. Deux heures avant le friſſon, on fait mettre le malade dans un lit bien chaud ; on le couvre ſuffiſamment, & on l'y laiſſe ſans lui faire prendre aucune eſpèce de boiſſon. Une heure avant le paroxiſme, on lui donne depuis quinze juſqu'à trente gouttes de laudanum dans un demi-verre d'infuſion chaude de camomille, de centaurée, de petite abſinthe ou de petite ſauge ; on lui preſcrit le plus grand repos, & d'attendre, pour boire, que la ſueur ſe ſoit annoncée : une fois arrivée, on lui fait prendre, chau-

plus amplement par la suite. C'est la prolongation de la chaleur qui fait courir les plus grands risques.

---

dement & abondamment, une infusion légère de fleurs de sureau. Communément, à la première dose de ce remède, l'accès est modéré, à l'exception des sueurs, qui sont abondantes. On se conduit dans les accès subséquens comme on l'a fait dans le premier. Cette méthode prévient assez bien, dit-on, les engorgemens & embarras des viscères, si communs à la suite des fièvres intermittentes.

Pour bien administrer le laudanum de la manière dont il est ici question, il est clair que le praticien doit être sûr de l'époque à laquelle l'accès se déclare. Une heure ou trois quarts d'heure avant le frisson, il y a toujours du mal-aise, des inquiétudes, des baillemens, mal de tête, courbature, &c; c'est le moment de placer le remède.

Les partisans de cette méthode observent qu'il faut des doses entières de laudanum pour assurer la réussite; qu'on peut commencer par vingt-quatre gouttes pour un adulte, & en augmenter le nombre par la suite; que ce moyen ne dispense pas de la saignée, des vomitifs, des purgations, en cas de turgescence, des boissons appropriées aux tempéramens & aux circonstances; qu'on peut donner le laudanum avant comme après les remèdes généraux, sans nulle espèce d'inconvénient, & que la saignée est peut-être le seul préalable qu'il faille employer.

Dans les pays bas & marécageux, les fièvres intermittentes se déclarent

---

Nous voyons, en parcourant les Ouvrages de Galien, de Trallianus, d'Avicenne, d'Ettmuller, de Blancard, de Wedel, de Freind, &c. que ces praticiens ont attribué, dans leur temps, à l'opium & à ses différentes préparations, la vertu de guérir les fièvres intermittentes. Ils donnoient ces remèdes avant l'accès, à-peu-près comme nous l'avons indiqué. M. Berryat est un de ceux qui, depuis, a le plus préconisé cette méthode. M. Duchanoy, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a cherché en 1778 à la faire revivre ; il nous assure dans le mémoire qu'il a publié sur cet objet, qu'elle est absolument exempte de tout danger : mais M. Eller, dont l'autorité est respectable, dit qu'il lui a vu causer des accidens terribles chez un sexagénaire travaillé de la fièvre quarte. Après avoir pris le laudanum immédiatement avant l'accès, ce malade tomba dans un sommeil profond, & mourut phrénétique le sixième jour ; ce qui sembleroit annoncer que ce remède n'est pas toujours sans inconvénient. Quoi qu'il en soit, je dois publier ici, pour l'intérêt de la justice & de l'humanité, que j'ai toujours eu à me louer de la nouvelle pratique indiquée par M. Lind. J'ai eu occasion, sur-tout en Espagne, devant Gibraltar, d'en faire des essais multipliés, & j'affirme qu'elle m'a toujours réussi au-delà de mes espérances. Dans le très-grand nombre de ma-

ſouvent pendant l'automne ſous la forme de continues ou rémittentes, d'où elles prennent communément le nom de fièvres phrénétiques. A moins qu'elles ne ſoient ſuivies d'une prompte rémiſſion, elles ſont alors très-dangereuſes; & ſi, confondant cette maladie avec la véritable fièvre inflammatoire, on fait tirer à différentes fois beaucoup de ſang aux perſonnes qui en ſont atteintes, on augmente beaucoup leur opiniâtreté & le danger dont elles menacent. De fortes ſaignées ſont plus particuliérement nuiſibles lorſque les ſymptomes indiquent qu'il y aura bientôt une rémiſſion, ou que la fièvre ſe terminera en intermittente régulière, maladie qui a coutume de régner dans le même temps.

Quand la fièvre a une intermiſſion complette, ſoit qu'elle ait été procurée par le moyen des remèdes, ou

---

lades que j'ai traités par ſon moyen, tous ont été rétablis parfaitement, & ſans aucune ſuite fâcheuſe. C'eſt depuis ce temps que je regarde l'opium donné pendant la chaleur comme l'un des meilleurs remèdes des fièvres intermittentes. (T)

qu'elle ait eu lieu par le cours naturel des choſes, le quinquina doit être adminiſtré (12). On peut dire que la

(12) Tout le monde ſait qu'il eſt regardé comme le ſpécifique de ces fièvres. Morton, Sydenham, Richa, Torti, Mead, Huxham, Pringle, Werlof, Boerrhaave, Wanſwieten, &c., &c., l'ont employé avec le plus grand ſuccès. Juſqu'à notre Auteur on avoit dit que ſi les intermittentes étoient régulières, les urines bien chargées, le pouls égal & mol, on devoit, ſans héſiter, en faire uſage; mais qu'autrement, il pouvoit y avoir du danger à le preſcrire. D'ailleurs, on recommandoit toujours de lui aſſocier un déſobſtructif, tel que le ſel ammoniac, ou le ſel de tartre, ou le tartre vitriolé, &c., dans les poudres, les bols, &c., & dans les potions, la terre foliée, ou l'eſprit de Mindererus.

Les fièvres quartes, automnales entr'autres, qui annoncent beaucoup de viſcoſité & glutinoſité dans les humeurs, paroiſſent à un très-grand nombre de Médecins exiger, avant l'adminiſtration du quinquina, un long uſage des apéritifs & des ſalins. M. Renaudin, ancien premier Médecin de l'hôpital militaire de Straſbourg, a publié dans un Mémoire qu'il les guériſſoit fréquemment avec un mélange de trois gros d'eſprit volatil de ſel ammoniac, de deux gros de teinture âcre d'antimoine, & d'autant d'élixir de propriété, fait avec l'alkali. Les malades en prenoient depuis

cure des fièvres intermittentes dépend abſolument du ſage emploi de ce remède, puiſque les autres ne deviennent néceſſaires que pour préparer le corps à le recevoir, diminuer des ſymptomes particuliers, & ſoulager dans les cas où celui-ci ne peut pas être adminiſtré.

L'uſage du quinquina exige très-peu de préparation (13); il ſuffit d'évacuer l'eſtomac & le canal alimentaire

---

trente juſqu'à quarante gouttes deux fois le jour, dans une infuſion froide de millepertuis. (T)

(13) Cette opinion eſt particulière à M. Lind, & tous les Médecins ne penſent pas ainſi; beaucoup diſent qu'il eſt néceſſaire, ſur-tout dans les intermittentes automnales, d'inſiſter pendant quelque temps ſur les vomitifs, les purgatifs, les apozèmes apéritifs, les potions ſalines, la liqueur de terre foliée de tartre, les ſucs d'herbes aiguiſés avec le même ſel, avant d'avoir recours au fébrifuge. En pareils cas, après avoir purgé & fait vomir, le célèbre de Haen conſeilloit fréquemment, avec ſuccès, la décoction apéritive ſuivante.

℞. Rad. gram.
taraxaci, aa ℔ j ß
minutiſſime conſciſſa & diu tuſa, coque aquâ

avec un vomitif & un purgatif (14). Quand il y a nauſée ou envie de vo-

---

purâ bihorio ; colaturæ prælo fortiter expreſſæ ℔ iij adde

oximellis ſimpl.	℔ ß
ſalis polychreſt,	ʒ vj

unciam ſumat quovis bihorio. (T)

(14) « Quand les premières voies ſont » embarraſſées d'humeurs, dit M. Liſons, » médecin anglois, ſouvent je donne un vo- » mitif, plus ſouvent un purgatif mercuriel : » cette dernière méthode m'a paru ſi effi- » cace & ſi ſupérieure à celle de donner un » émétique, que depuis pluſieurs années je » n'ai guère donné le quinquina ſans cette » préparation.

» Les fièvres intermittentes étant accompa- » gnées, continue-t-il, de diarrhée, on a » ſouvent dompté cet accident en donnant » cinq gr. de calomelas, & un grain d'o- » pium à l'heure du ſommeil ; le lendemain » on faiſoit prendre un ſcrupule de rhubarbe. » Un homme ayant, depuis ſix mois, une » fièvre intermittente régulière, prit avant » l'accès un ſcrupule d'ipécacuanha, & l'accès » paſſé, un bol compoſé de dix grains de » rhubarbe, & de cinq grains de calomelas : » après l'opération de cette médecine, il prit » le quinquina & guérit.

» Quand on donne le mercure doux le ſoir » dans les fièvres intermittentes, on purge » le lendemain ». (T)

mir, j'ordonne communément six grains d'ipécacuanha, comme émétique ; sinon, je préfère un purgatif stomachique, tel qu'une once ou deux de teinture sacrée, ou quelques grains de pilules de Rufus. Ces remèdes sont prescrits dans le temps de l'intermission, dès que le malade est sans fièvre, de manière qu'ils aient achevé d'opérer avant le retour de l'accès (15).

---

(15) Tout le monde n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle il faut donner les vomitifs & purgatifs. Les uns conseillent les vomitifs quelque temps avant l'invasion, comme notre Auteur : les autres, tels que Sydenham & Boerhaave, les donnent aussitôt que l'accès est fini, à la fin du premier ou du second. Enfin, il y en a qui, faisant attention aux nausées & aux vomissemens spontanés qui s'annoncent pendant le froid, imaginent que la matière morbifique est alors plus mobile qu'en tout autre temps, & que c'est-là la circonstance la plus favorable pour l'expulser, en aidant les mouvemens de la nature : Amatus-Lusitanus & Forestus ont été de cet avis. Alexandre Thompson a suivi cette pratique pendant vingt ans : *voy. tom. 4, act. Edimb.* Morgagni l'a annoncée comme excellente. Celse, Asclepiade en ont parlé avec éloge : Grainger en a dit du bien. Au reste, quel que soit le temps auquel on admi-

Auſſi-tôt que l'émétique ou le purgatif ont ceſſé d'agir, on peut donner le quinquina ſans la moindre inquiétude. La fièvre étant modérée, il eſt bon de le ſuſpendre juſqu'à ce qu'un ſecond

---

niſtre les vomitifs, il eſt certain qu'ils ſont ſouvent très-déciſifs. Un ſeul donné à propos, a ſouvent triomphé de la maladie, en entraînant au-dehors beaucoup de bile porracée & érugineuſe : j'y reviens toutes les fois que les malades ont des nauſées, des renvois, la langue chargée, du dégoût, un vertige ténébreux, &c. La ſoif, qui ſe joint quelquefois à ces ſymptomes, ne me paroît pas même toujours devoir être un motif d'excluſion à leur égard ; elle peut venir de ce que les premières voies ſont infectées d'un levain putride bilieux, qui remué, & rendu plus actif, eſt plus que ſuffiſant pour l'exciter. Je me détermine également à faire réitérer les vomitifs, lorſque l'abattement, la bouffiſſure du viſage, l'enflure des extrémités inférieures, la peſanteur de la tête, & l'engourdiſſement de toute la machine, annoncent un épaiſſiſſement plus marqué dans les humeurs, & une atonie plus conſidérable dans les vaiſſeaux.

Quant aux purgatifs, quelques-uns, à l'imitation de Sydenham, les ordonnent peu de temps avant l'arrivée du paroxiſme, afin d'en troubler le cours. Le plus grand nombre les réſerve pour le temps de l'apyrexie. (T)

accès ait découvert le vrai caractère de la maladie ; mais quand elle se présente avec des symptomes dangereux, il n'est pas rare qu'on soit forcé de faire prendre le quinquina dès la première intermission, & même sans presque aucune préparation : car il est quelques endroits mal-sains de l'Angleterre, où les fièvres intermittentes se sont montrées si malignes après des étés chauds, que le retour de l'accès étoit souvent mortel (16).

---

(16) Il est certain qu'il y a des fièvres intermittentes où il ne faut guère différer l'administration du quinquina : telles sont celles qui sont suivies de vomissemens considérables, de cours de ventre, de selles sanguinolentes, de douleurs au cardia, de fortes sueurs qui ne calment pas les chaleurs, de sueurs froides ; celles qui paroissent sans cause manifeste avec syncope & suffocation ; celles qui jettent dans un profond sommeil, de manière que le malade paroît être frappé d'apoplexie ; enfin celles qui se terminent en continues malignes. Si on ne brusque toutes ces fièvres par de fortes doses de quinquina, les malades peuvent périr avant le troisième accès, comme nous l'avons observé pendant notre séjour en Corse. Ces intermittentes, de mauvais

On penſe aſſez généralement qu'il faut un certain temps avant qu'une fièvre intermittente ſoit tout-à-fait formée, & que juſques-là il eſt extrêmement dangereux d'employer aucun remède. L'expérience journalière prouve néanmoins la fauſſeté de cette idée. On ne peut arrêter trop vîte une fièvre intermittente (17), & la néceſſité de

---

caractère, ſe voient particuliérement dans les pays chauds. Quelquefois cependant on en a remarqué en Suède, dans l'Electorat d'Hanovre, &c. (T)

(17) Cette règle a cependant ſes exceptions. On ſait que des fièvres intermittentes abandonnées à elles-mêmes, ont laiſſé les malades plus vigoureux qu'ils ne l'étoient auparavant; qu'il y en a beaucoup à l'aide deſquelles on s'eſt débarraſſé d'anciennes obſtructions; enfin qu'elles ont ſouvent délivré de maux invétérés, contre leſquels toutes les reſſources de l'art avoient été impuiſſantes: l'hiſtoire de la Médecine eſt remplie d'obſervations qui le confirment. Vanſwieten dit avoir obſervé qu'un mal de tête qui revenoit périodiquement, & qui avoit déjà duré de la ſorte pendant pluſieurs années, ceſſa pendant tout le temps que le malade fut attaqué d'une fièvre quarte; que la même eſpèce de fièvre enleva une douleur à l'épaule droite, qui ſubſiſtoit depuis très long-temps, ainſi

la combattre par des remèdes, eſt d'autant plus urgente, qu'elle eſt plus forte, puiſque moins on met de temps à la guérir, moins le tempérament en eſt altéré. Quelques-uns ſe retranchent à interdire le quinquina juſqu'à une certaine époque, attribuant à ce médicament tous les ſymptomes fâcheux qui ſont les ſuites naturelles de la durée ou malignité de la maladie ; mais la plupart des préjugés qu'on a contre lui, n'ont pour fondement que des obſervations impar-

---

que la palpitation de cœur dont le célèbre mathématicien Lahire étoit attaqué. C'eſt au Médecin à ſavoir ſi l'on doit combattre les fièvres intermittentes, ou les abandonner au temps & à la nature. On connoît que ce dernier cas eſt très-rare, & qu'en général ce que dit notre Auteur ſur l'empreſſement qu'on doit avoir à les attaquer, eſt vrai. L'alternative du froid & de la chaleur fébrile, affoiblit ſouvent à un tel point, même après un petit nombre d'accès, que les malades en ſont épuiſés ; & ſont expoſés aux affections chroniques les plus dangereuſes. Il eſt encore plus eſſentiel de travailler promptement à leur guériſon chez les enfans que chez les adultes ; car, comme le dit M. Roſen, elles les conduiſent au rachitis & à la mort, ſurtout ſi leur tempérament eſt foible. (T)

faites ;

faites, & viennent seulement de ce qu'on ne sait pas distinguer l'effet du remède d'avec celui du mal.

On peut juger de l'avantage du quinquina très-promptement administré, par les heureux effets que j'obtins de cette pratique en 1765, 1766 & 1767, années où une épidémie extraordinaire de fièvres rémittentes & intermittentes, s'étendit sur la plus grande partie de l'Angleterre, & me fournit l'occasion de traiter un grand nombre de personnes en proie aux différens symptomes de ces maladies.

Quand la fièvre cédoit au quinquina, immédiatement après le premier ou second accès, comme je l'éprouvai sur moi-même & deux cens de mes malades, elle n'étoit point suivie de jauniſſe ni d'hydropisie. Lorsqu'au contraire ce remède n'avoit pas été employé, soit par négligence, soit parce que la rémission avoit été imparfaite, l'hydropisie, la jauniſſe, ou une douleur de tête habituelle, en étoient toujours les suites, & la violence de cette fièvre étoit en raison des paroxismes qui avoient précédé, ou de sa durée. Chaque nouvel accès

faiſoit viſiblement augmenter les enflures, & rendoit la peau d'un jaune plus foncé.

Si la fièvre continuoit quelques jours ſans rémiſſion, le ventre & les jambes enfloient communément : ordinairement auſſi le malade étoit tourmenté par une céphalalgie cruelle & le vertige, de ſorte que pluſieurs, même après la ceſſation de cette fièvre, étoient hors d'état, pendant quinze jours ou trois ſemaines, de pouvoir ſe promener dans leurs chambres.

Quoique les retours de la fièvre fuſſent très-réguliers & légers, quatre ou cinq accès d'une ſimple tierce entraînoient quelquefois les plus funeſtes ſymptomes : on l'obſerva ſur-tout en 1765, année où ces eſpèces de maladies ſévirent avec la plus grande force ; ce qui ſuit en eſt la preuve.

Un jeune homme de quatorze ans eut une fièvre intermittente ; je lui preſcrivis une doſe de teinture ſacrée, & enſuite le quinquina ; mais, à ma grande ſurpriſe, quoique j'en euſſe ordonné pluſieurs onces, ſa maladie continua. Après le ſixième accès, je trouvai beaucoup d'eau dans la poitrine,

le ventre & les jambes ; ſon viſage étoit ſi jaune & ſi bouffi, que je regardai cet état comme déſeſpéré. J'appris alors que ce jeune homme, ayant une très-grande averſion pour les remèdes, s'étoit refuſé à prendre le quinquina ; mais que dans l'extrémité fâcheuſe où il ſe trouvoit réduit, ſon intention étoit de faire tout ce qui pourroit contribuer à ſon rétabliſſement. D'après cela, je preſcrivis un gros de quinquina toutes les deux heures, & dans les intervalles, une mixture faite avec le ſyrop ſcillitique & le ſel diurétique ; par ces moyens je réuſſis à prévenir un autre accès, auquel probablement il auroit ſuccombé.

Si, comme on le voyoit fréquemment, la fièvre intermittente revenoit à un hydropique, il falloit abſolument en arrêter le cours ſur le champ, à l'aide du quinquina. Sur plus de ſoixante-dix malades qui ont été dans ce cas, je n'ai jamais vu que de très-bons effets de cette méthode.

Ordinairement je n'ai fait prendre le quinquina qu'après la tranquillité rétablie, & tous les ſymptomes de

la fièvre dissipés ; alors je l'ai ordonné à très-grandes doses, sans m'embarrasser de la toux, ou de toute autre indisposition chronique. Dans presque tous les cas de fièvres intermittentes, je l'ai donné pendant les rémissions, & non pendant l'accès.

Après avoir fait connoître ce qui devoit précéder l'usage du quinquina, & la nécessité d'y recourir très-promptement, je passe à la manière de l'administrer.

Souvent il échoue dans les fièvres intermittentes, parce qu'on ne l'emploie pas assez long-temps, parce qu'on en administre de trop petites doses, ou qu'on le donne sous une forme peu convenable.

Communément on se persuade qu'une once ou une once & demie de quinquina prise dans le cours d'une intermission, suffit pour prévenir un autre accès ; c'est une erreur. Si cette quantité remplit quelquefois le but qu'on se propose, souvent aussi elle se trouve sans effet, & le retour d'un nouveau paroxisme ne se fait pas avec moins de violence : dans ce cas, au lieu de révoquer en doute l'efficacité

du fébrifuge, on doit y revenir pendant les rémiſſions ſuivantes, & ſes doſes doivent être progreſſivement augmentées, juſqu'à ce qu'on en ait employé cinq ou ſix onces au moins. Il ne faut pas y renoncer dès qu'un accès a manqué ; au contraire, on doit en continuer l'uſage en plus petites doſes pendant dix à quinze jours & plus. On fera bien, afin de prévenir les rechûtes, d'en reprendre encore un peu de temps en temps, même pendant pluſieurs mois après la ceſſation totale de la maladie, quand on s'appercevra que l'air eſt humide, ou que le vent eſt à l'eſt.

Souvent le quinquina ſe donne en trop petites doſes (18). Quand les intermiſſions ſont courtes, comme dans les quotidiennes & doubles tierces, il eſt néceſſaire d'en faire prendre

(18) C'eſt par cette raiſon qu'on échoue fréquemment dans le traitement des fièvres intermittentes. Mon habitude eſt d'en donner une once & même une once & demie dans l'intervalle d'un accès à l'autre. Communément je le marie avec un alkali fixe, ou le ſel ammoniac, & alors je fais manger une ſoupe fort légère après chaque doſe. (T)

toutes les deux ou trois heures, depuis un gros jusqu'à deux.

La forme sous laquelle on donne le quinquina, n'est pas indifférente. On a recommandé les mucilages & les syrops pour masquer son goût; mais d'après diverses expériences, il m'a paru que rien n'étoit plus propre à remplir ce but, que la petite bière & le lait, employés comme véhicules : ce dernier vaut encore mieux que le premier. Un gros de quinquina mêlé avec deux onces de lait, pris sur le champ, ne rebute point les personnes les plus difficiles; en se rinçant ensuite la bouche avec du lait, il ne reste pas le moindre goût de ce remède. Si cette mixture ne se boit pas à l'instant même de sa préparation, l'écorce du Pérou communique bientôt au lait une saveur amère.

Ordinairement on prescrit le quinquina en électuaire ou en bol : cependant il est beaucoup moins efficace de cette manière qu'en julep ou en verrée, auxquels on ajoute une dose convenable de vin ou d'eau-de-vie. J'ai observé que six gros de quinquina pulvérisé, donnés dans un julep, dont

le quart ou le tiers étoit d'eau-de-vie, avoient autant d'effet qu'une once de ce remède en électuaire, & que l'estomac s'en accommodoit mieux. Les malades qui ne sont pas accoutumés au vin ou à l'eau-de-vie, peuvent prendre chaque verrée avec l'esprit de sel ammoniac, ou la teinture de myrrhe (19); l'un & l'autre augmentent l'énergie du quinquina.

---

(19) On peut donner un gros de quinquina en poudre dans deux onces d'eau : cette quantité de véhicule exige demi-scrupule d'esprit de sel ammoniac, ou un gros de teinture de myrrhe. (L)

L'esprit de sel ammoniac dulcifié, dont il s'agit ici, se fait de cette manière.

℞.	d'un sel alkali fixe,	℔ ß
	de sel ammoniac,	ʒ iv
	d'eau commune,	℔ iij

Mêlez, distillez à une chaleur douce; retirez une livre & demie de liqueur.

Quant à la teinture de myrrhe, c'est ainsi qu'on la prépare :

℞.	de myrrhe,	ʒ iij
	d'eau-de-vie,	℔ ij

Mêlez, laissez en digestion un temps convenable; ensuite passez.

Ceux qui ont écrit sur la pharmacie, sont en général dans l'opinion qu'on ne sauroit

Plusieurs ont imaginé que la racine de serpentaire de Virginie (20), & le sel d'absinthe lui donnoient plus de vertu. Quelques-uns ont attribué cette propriété à l'élixir de vitriol, & à la teinture de roses; & enfin d'autres l'ont également donné au camphre (21),

---

tirer une bonne teinture de la myrrhe avec l'eau-de-vie seule, & que ce menstrue a besoin d'être aidé dans son action par les sels alkalis fixes. Cependant des expériences faites à dessein, démontrent que ces sels ne font que rendre plus foncée la couleur de cette teinture, sans que l'eau-de-vie dissolve plus de myrrhe que si elle étoit seule. (T)

(20) Lysons, médecin anglois, est un de ceux qui ont marié le plus souvent le quinquina avec la serpentaire de Virginie, & ont parlé des avantages de cette combinaison avec le plus d'enthousiasme. Il faisoit joindre demi-once de cette racine pulvérisée à une once d'écorce du Pérou, aussi pulvérisée, & donnoit un gros de ce mêlange de quatre en quatre heures, dans un peu d'eau. Pour les malades qui préféroient la forme d'électuaire, il délayoit une once de sa poudre fébrifuge dans trois onces de syrop d'écorce d'oranges, & en administroit deux gros aux mêmes intervalles. (T)

(21) Il m'est bien rarement arrivé d'associer le camphre au quinquina pour augmenter

au cinnabre, aux ſtomachiques chauds, & à l'acier : mais convaincu, comme je le ſuis, que l'effet du quinquina eſt conſidérablement augmenté par l'addition du vin & de l'eau-de-vie, il m'arrive peu maintenant de le preſcrire avec d'autres ingrédiens, qui peuvent le rendre plus nauſéabonde & déſagréable (22).

ſa vertu ; mais je l'ai ſouvent preſcrit avec ſuccès entre les paroxiſmes des fièvres intermittentes : je le donnois en bol deux ou trois fois le jour avec quelques grains de nitre. (T)

(22) On ne ſuit pas généralement cette pratique. Un opiat fait avec une once de quinquina, un gros de rhubarbe, autant de coquilles d'huîtres calcinées, & ſ. q. de ſyrop de chicorée compoſé, m'a ſouvent réuſſi. Je faiſois diviſer cette maſſe en neuf doſes, & ordonnois qu'on les prît toutes dans l'eſpace de trois jours, ayant toujours l'attention de faire manger une ſoupe par-deſſus chaque.

Au moyen de la formule qui ſe trouve dans de Haen (voy. *Ratio medendi*, pag. 62, tom. VI), j'ai mille fois guéri des fièvres intermittentes très-obſtinées.

℞. de quinquina, ℥ ß
d'yeux d'écreviſſes, ʒ iij
d'antimoine diaphorétique,
de coquilles d'huîtres calcinées, aa ʒ ij.

Lorſque l'eſtomac, à raiſon de ſa foibleſſe, ou de l'averſion inſurmon-

---

de racine de gentiane blanche, ʒ j

Pulvériſez le tout, & partagez en douze paquets égaux.

On en donne un dès que l'accès eſt fini; on continue de quatre en quatre heures juſqu'à ce qu'il n'y en ait plus. L'annonce & même l'arrivée du paroxiſme, ne doit point écarter de cette marche.

Il faut purger quinze jours après que la fièvre eſt paſſée.

Il a été prouvé que dans les fièvres quartes on pouvoit aſſocier avec ſuccès le quinquina à la magnéſie du nitre ou du ſel d'epſom. Voici comment on fait cette combinaiſon.

Prenez de quinquina choiſi, mis en poudre très-fine,

de magnéſie blanche, aa ʒ ij. ʒ ij

Mêlez le tout exactement, & diviſez-le en dix-huit priſes égales.

Après avoir préparé convenablement le malade, on lui donne huit priſes de cette poudre le premier jour de l'intermiſſion; on lui en donne huit autres priſes le lendemain, & deux priſes le jour de l'accès de la fièvre, & avant qu'il ſoit déclaré: on met un intervalle de deux heures entre chaque priſe de la poudre qu'on peut donner ſous la forme d'opiat, ou délayée dans quelque véhicule approprié.

Après avoir adminiſtré les premières doſes

table des malades, ne peut ſupporter le quinquina, il faut renoncer

---

de ce remède, ſi la fièvre reparoît, ou parce que le malade a trop mangé, ou parce qu'il a commis quelque faute dans le régime, il faut de ſuite y revenir, & en faire prendre cinq à ſix priſes les deux premiers jours d'intermiſſion, & deux le jour de l'accès. Ce remède guérit auſſi la fièvre tierce. Une once de quinquina, & une once de magnéſie, ſuffiſent pour la terminer; au lieu qu'il faut en employer deux onces pour la fièvre quarte.

Il eſt bon d'obſerver qu'il ne faut pas quitter bruſquement l'uſage de ce remède, mais qu'on doit le continuer encore quelque temps après que la fièvre quarte a diſparu. On en fait prendre alors deux doſes par jour pendant trois ſemaines; ce qui, joint à un régime exact, à l'uſage des ſucs des plantes diurétiques, ſavonneuſes, ſuivant les circonſtances, des martiaux, &c., rend le ton aux viſcères, déſobſtrue les couloirs hépatiques, & fait couler la bile.

L'eſpèce de ſpécifique contre les fièvres quartes dont il eſt queſtion, purge beaucoup pendant les deux premiers jours, mais très-doucement. On a avancé que la connoiſſance en étoit due à M. Sallicetti, premier Médecin du Pape : c'eſt une erreur; on la doit à un autre Médecin de Rome, nommé *Vinciguerra*.

Le remède ſuivant vaut preſque autant que celui-ci pour les fièvres quartes : il eſt de

à le faire prendre en boiſſon, & le preſcrire en lavemens (23) : j'ai

M. Eller, ancien premier Médecin du Roi de Pruſſe.

℞. de quinquina choiſi & pulvériſé, ℥ iv
d'écorce de caſcarille pulvériſée, ℥ j
de petite centaurée, ℥ vj
de feuilles de chardon-bénit, ℥ vj

Faites digérer toutes ces drogues pendant trois heures dans ſeize onces d'eau commune ; mêlez avec pareille doſe de vin rouge de Bourgogne : enſuite faites-les bouillir doucement pendant une heure dans un matras ; alors paſſez par un linge avec expreſſion : faites évaporer la colature juſqu'à conſiſtance légère de ſyrop. On y ajoute enfin une demi-once de ſyrop de canelle.

Cette mixture ſe donnera aux perſonnes attaquées de la fièvre quarte, les jours d'intermiſſion, de trois heures en trois heures, à la doſe de deux ou trois gros délayés dans de l'eau. Lorſqu'on a pris tout ce remède, l'accès ſuivant eſt très-foible, & ſouvent même il ne revient plus. Une pareille doſe priſe dans les temps preſcrits, ſuffit pour détruire les quartes invétérées ; il eſt très-rare qu'on ſoit obligé d'en prendre une troiſième, & il n'y a point à craindre de récidive, ni aucune maladie chronique, ſur-tout ſi, dès le commencement de la maladie, on a employé les réſolutifs pendant quelques ſemaines, pour détruire la cauſe morbifique. (T)

(23) Ce fébrifuge agit quelquefois plus

remarqué qu'il réuſſiſſoit auſſi-bien de cette manière. Dans ce cas, après avoir fait prendre un lavement purgatif (24), & avoir attendu ſon effet, on le fera ſuivre d'un autre, compoſé d'une ſolution d'extrait de quinquina, à laquelle on aura fait ajouter une aſſez grande quantité de teinture thébaïque, pour qu'il ſoit gardé plus

---

efficacement en lavemens qu'en boiſſon. On le donne ainſi ſur-tout quand les forces ſont très-affoiblies, & dans les autres circonſtances dont parle notre Auteur. Van-Swieten convient qu'il a ſouvent vu réuſſir cette méthode chez les enfans. Helvétius, Médecin du Roi, qui ſe vantoit d'en être le premier inventeur, a rapporté une longue liſte de malades guéris de cette manière. Voy. *Méthod. omnes feb. ita curandi, ut nihil ore aſſumatur*, pag. 4, & *ſeq.* Ce praticien employoit ordinairement la poudre de quinquina délayée dans quelques onces d'eau, ſans y ajouter autre choſe. (T)

(24) On relâche le ventre avec un ou deux lavemens compoſés avec le miel, le ſel-gemme, ou quelque autre ſel ſemblable, de peur que les matières fécales contenues dans les inteſtins, ne forment un obſtacle au paſſage des lavemens fébrifuges, & afin que ceux-ci, trouvant les inteſtins vuides, puiſſent y ſéjourner plus long-temps. (T)

long-temps (25). Nous voyons communément qu'un peu d'opium associé au quinquina, empêche que cette écorce ne devienne purgative, sous quelque forme qu'on la présente. Une fièvre intermittente obstinée, qui n'avoit pas cédé à deux onces de quinquina pris en boisson entre chaque accès, fut très-bien guérie au moyen de deux onces d'extrait donné en lavemens. On a fait prendre ainsi jusqu'à six onces de cet extrait à des personnes chez qui il avoit été impossible de faire passer demi-once de quinquina de toute autre manière; & plusieurs, après avoir pris sans succès de grandes doses de quinquina par la bouche, ont dû leur guérison aux lavemens fébrifuges. Cela se conçoit

---

(25) ℞. Extracti cort. Peruv. ʒ ß
solvatur coquendo in
aq. font. ʒ iv
adde olei oliv. ʒ ß
tinct. thebaicæ, gutt. v ad x
Fiat enema quartâ quâque horâ injiciendum. (L)

Il est bien que la dose de ces lavemens n'excède pas cinq ou six onces, pour prévenir l'irritation, qui les expulseroit trop vite. (T)

très-aiſément quand on réfléchit qu'on peut adminiſtrer beaucoup plus de quinquina par cette voie que par toute autre.

Souvent il eſt preſque impoſſible de faire avaler aux enfans aucun remède qui ait un goût ou une odeur déſagréable. Quand ils ſont attaqués de fièvres intermittentes, je leur fais frotter l'épine du dos, à l'approche du paroxiſme, avec parties égales de teinture thébaïque & de liniment ſavonneux : cette onction prévient ordinairement l'accès. Suppoſé que cela ne produiſe pas l'effet qu'on en attend, je leur fais donner deux ou trois petites cuillerées de ſyrop de meconium pendant la chaleur ; ce qui, communément, calme la violence des ſymptomes. Mais pour dompter complettement la maladie, je preſcris, après avoir purgé avec la magnéſie blanche (26), une dragme d'extrait de

(26) *Procédé dont ſe ſervent les Anglois pour préparer la magnéſie blanche.*

Prenez du ſel carthartique amer, appellé communément ſel d'epſom, telle quantité que vous voudrez.

Faites fondre dans un poids égal d'eau

quinquina ; que je fais mettre dans un lavement avec quelques gouttes

---

commune pure ; filtrez la dissolution ; ajoutez-y par degrés une dissolution ou lessive filtrée de cendres blanches ou potasse de Russie, avec une égale quantité d'eau : remuez doucement jusqu'à ce que les liqueurs mêlées paroissent former un coagulum parfait. Alors cessez d'ajouter de la lessive alkaline ; délayez le précipité, mêlez-le avec une petite quantité d'eau très-chaude, versez aussi-tôt le mêlange dans un grand vase d'eau bouillante ; entretenez le mêlange bouillant pendant un quart-d'heure ; ensuite retirez-le & mettez le dans un vase de terre vernissé. Aussi-tôt que la poudre est déposée, & avant que l'eau soit entiérement refroidie, enlevez-la : versez sur la poudre une nouvelle quantité d'eau bouillante ; répétez ces lotions avec de nouvelles doses d'eau bouillante, jusqu'à ce que la liqueur ait entiérement perdu son goût salin. Alors agitez le mêlange de manière que les plus fines parties de la poudre soient suspendues dans le fluide : profitez de cette suspension pour décanter la liqueur dans d'autres vaisseaux : laissez déposer ; & ayant séparé l'eau de la magnésie, en décantant, ou par inclination, versez celle-ci sur de grandes pierres de craie, jusqu'à ce qu'il y ait une partie considérable de l'humidité de la magnésie qui soit absorbée : versez-la pour lors sur des feuilles de papier blanc, & séchez-la devant le feu. Versez de l'eau chaude sur la

de teinture thébaïque, & dont on répète l'uſage toutes les trois heures. Ce traitement eſt celui d'un enfant d'environ un an. Souvent la magnéſie fait vomir quand l'eſtomac eſt rempli de phlegmes ; on doit favoriſer cette

---

poudre qui reſte, agitez le mêlange, décantez l'eau pendant qu'elle eſt trouble ou chargée, & ſéparez comme ci-devant l'eau de la magnéſie. Par ce procédé, toute la poudre, ou la plus grande partie, ſera réduite à un égal degré de fineſſe. On favoriſera & hâtera la ſéparation de la magnéſie en chauffant les leſſives ſalines avant de les mêler ; & plus la quantité d'eau dans laquelle on jettera la poudre précipitée ſera conſidérable, plus le tartre vitriolé qui eſt formé par l'alkali du ſel cathartique, ſera lavé promptement & parfaitement. Il faut employer une eau qui ne ſoit pas ſéléniteuſe, ni chargée de toute autre ſubſtance ſaline, ou d'un genre différent, & préférer l'eau diſtillée, ou du moins l'eau de pluie, l'eau de rivière épurée. En outre, avant de verſer l'eau chaude ſur la magnéſie, on fera filtrer cette eau à travers un linge épais, qui en ſépare toutes les impuretés ou corps étrangers qui peuvent s'y être mêlés pendant qu'elle chauffoit. On fera chauffer les pierres de craie, afin que la deſſication de la magnéſie ſoit plus prompte : les vaiſſeaux ſeront couverts le plus qu'il ſera poſſible pendant le travail, afin qu'il n'y tombe rien. (T)

évacuation au moyen de l'eau chaude. La pesanteur de tête habituelle, occasionnée par ces fièvres dans ces foibles individus, vient probablement d'un embarras à cette partie, & ne cède guère qu'à l'application d'un vesicatoire au dos (27).

---

(27) On réussit assez à vaincre la répugnance que les enfans témoignent à prendre le quinquina en boisson, en le leur donnant sous cette forme :

℞. de quinquina, ʒ iij
faites bouillir dans ℥ xx d'eau, & réduire à ℥ iij ʃ
filtrez, jettez sur le résidu
d'eau de fleur d'orange, ℥ ij
filtrez encore cela, & mêlez-le avec la colature précédente : ajoutez-y
de syrop d'orgeat depuis ℥ ß jusqu'à ℥ j.

La dose est de quatre onces environ, & l'on a soin d'en donner deux prises dans l'intervalle d'un accès à l'autre ; ce remède en empêche ordinairement le retour : cependant il faut encore en faire prendre à-peu-près deux onces tous les jours, jusqu'à ce que les forces & les couleurs reviennent. Pour lors on en interrompra l'usage pendant sept jours, dans le cas de fièvre tierce, & pendant treize dans le cas de quarte. Après ce temps, on en donnera de nouveau deux onces tous les jours pendant une semaine, qui sera suivie d'une autre de repos. On fait ainsi reprendre &

En 1765 j'ai traité quatre à cinq cens perſonnes atteintes de fièvres

---

quitter alternativement cette mixture juſqu'à cinq fois, ſur-tout ſi la fièvre eſt quarte. Suppoſé que l'enfant ſe laſſe de cette compoſition, le quinquina peut s'adminiſtrer d'une autre manière : par exemple, on pile de l'écorce de citron & d'orange confite dans un mortier de marbre, & on y verſe doucement un peu d'eau de cannelle & de ſyrop d'orange ; enſuite on y jette le quinquina en poudre, & on agite bien le tout, de ſorte que cela faſſe une mixture aſſez délayée. On en donne une cuillerée à bouche chaque fois, & aſſez ſouvent pour que le malade en ait pris un petit verre avant l'accès. On peut encore jetter le quinquina dans un lait d'amandes, ou dans le chocolat foible. Lorſqu'on a à traiter des enfans accoutumés au vin, la recette ſuivante ne les dégoûte point.

Prenez de quinquina en poudre, ℥ iv
d'eau de fontaine, ℔ vj
réduiſez à ℔ ij en faiſant bouillir.
Verſez ſur le réſidu
de bon vin blanc de France, ℔ ij ß
faites digérer pendant une heure ; paſſez ; exprimez, & verſez-y encore
du même vin, ℔ j ß
faites encore digérer autant de temps ; paſſez ; exprimez, mêlez les colatures ſur le feu, & jettez-y
de ſucre blanc, ℥ xv

rémittentes ou intermittentes ; je n'en ai perdu que deux : ni l'une ni l'autre n'avoient fait uſage du quinquina.

On peut juger de ma méthode par les obſervations ſuivantes.

Un jeune homme eut un accès de fièvre intermittente ; après une demi-heure il délira, puis tomba dans le

---

ajoutez

l'écorce jaune de deux oranges ; donnez un bouillon ſur le feu, & jettez-y de graine de kermes en poudre, ʒ j ß

On donne de ce vin fébrifuge plein une cuiller à bouche chaque heure, ou toutes les deux heures, pendant les intermittences.

Si l'enfant ne peut rien avaler, on peut avoir recours, ſoit aux lavemens fébrifuges recommandés par notre Auteur, ſoit à d'autres faits avec une forte décoction de quinquina. Dans les deux cas, il eſt bon de ne les faire prendre qu'à la doſe de quelques onces, afin qu'ils ſoient plus aiſément repompés par les vaiſſeaux lactés ; & d'ailleurs, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, qu'ils ne cauſent point d'irritation, ce qui les expulſeroit trop vîte. Lorſque les enfans à la mammelle ſont pris de fièvre intermittente, ſouvent il ſuffit, pour les guérir, de les évacuer avec du ſyrop de chicorée compoſé, & de donner le quinquina à la nourrice, comme ſi elle avoit elle-même la fièvre. (T)

coma, & perdit la parole. Le trouvant dans cet état, j'ordonnai qu'on lui appliquât sur le champ un vesicatoire au dos, & qu'on lui versât dans la bouche un julep cordial, auquel on ajouteroit le sel de corne de cerf. Deux heures après, comme il étoit revenu à lui, je lui fis prendre deux onces de teinture sacrée, & sans attendre que l'effet du remède fût complet, je prescrivis demi-gros de quinquina de quatre en quatre heures dès que la fièvre & la sueur seroient diminuées. Il commença l'usage du fébrifuge trois heures après le purgatif : mais avant d'en avoir pris six gros, il eut un second accès, avec les mêmes accidens qu'au premier. Je fis appliquer des sinapismes à la plante des pieds, & employai d'autres topiques irritans jusqu'à ce que la fièvre se fût terminée par une sueur abondante. Ce malade ayant été deux fois au moment de succomber dans l'accès, j'insistai pour qu'on lui fît prendre, très-exactement, un gros de quinquina toutes les heures : bientôt il en eut consommé deux onces. Ce fut avec un tel succès que la fièvre

disparut totalement, & qu'il revint en parfaite santé, sans éprouver ni hydropisie, ni jaunisse, ni mal de tête, ni foiblesse, suites trop ordinaires de la durée de la fièvre & de répétition de ses accès.

Une dame fut attaquée, dans le premier accès d'une fièvre intermittente, de violentes douleurs à l'estomac; chacun des paroxismes qui succédèrent, en augmenta la force, au point qu'elles devinrent insupportables. Il y eut un délire furieux; la respiration devint embarrassée; le hoquet survint; les traits du visage s'altérèrent, & tout annonça les symptomes d'une mort prochaine. Les fomentations émollientes, la teinture thébaïque à l'extérieur, un vesicatoire même, ne procurant aucun soulagement, j'ordonnai qu'on fît prendre deux onces de quinquina dans le temps de l'intermission; ce qui réussit parfaitement à prévenir le retour du paroxisme. Ce remède n'accrut nullement la douleur d'estomac; au contraire, il contribua singuliérement à la diminuer en écartant la fièvre, qui, par ses accès, augmentoit l'intensité du mal.

Dans toutes les fièvres intermittentes, on a preſcrit un vomitif toutes les fois que le malade ſe plaignoit de ſoulevement d'eſtomac, d'envie de vomir, ou avoit des vomiſſemens ſpontanés. Jamais je n'ai donné de quinquina que ces accidens ne fuſſent diſparus, ou que je n'euſſe fait paſſer un purgatif, afin de mieux évacuer tout le canal alimentaire.

Quand les malades étoient tourmentés par la toux, avec douleur de côté gênant la reſpiration, & que cette douleur n'avoit point cédé aux fomentations chaudes, au baume anodin de Bates (28), ou à un emplâtre

---

(28) *Compoſition du baume de Battes.*

℞. de ſavon blanc,	ʒ ij
d'opium pur,	ʒ ß
de camphre,	ʒ vj
d'huile eſſentielle de romarin,	ʒ j
d'eſprit-de-vin rectifié,	ʒ xviij

Mettez l'opium & le ſavon en digeſtion dans l'eſprit-de-vin, à une douce chaleur, au bain de ſable, & durant trois jours; enſuite paſſez la liqueur, & ajoutez à la colature le camphre & l'huile eſſentielle.

Cette compoſition eſt très-recommandée

veſſicatoire, j'ai communément ordonné une petite ſaignée, & preſcrit de faire tout le poſſible pour arrêter la fièvre très-promptement, au moyen du quinquina, par la raiſon que chaque nouvel accès rendoit toutes ces eſpèces de douleurs beaucoup plus aiguës.

Quand le mal de tête étoit violent, & fatiguoit exceſſivement les malades dans les intervalles des accès, l'application d'un veſſicatoire au dos rendoit toujours l'action du quinquina plus déciſive.

Le vertige, ſymptome qui ſubſiſte communément après les fièvres intermittentes, même les plus douces, a cédé, dans la plupart des circonſtances, à l'uſage du ſel de corne de cerf (29), & au quinquina pris dans le vin.

Si, par la durée de la fièvre, le

---

pour diminuer & diſſiper les douleurs.

Il y a un grain d'opium dans environ 90 gouttes de ce baume. (T)

(29) ℞. Aq. alexit. ſimpl. ℥ vij
ſalis cornu cervi, ʒ ß
ſyr. è cort. aurant. ℥ j
M. fiat julepus.
Capiat cochlearia duo ſubinde. (L)

malade

malade ſe trouvoit incommodé de vents ; s'il lui ſurvenoit de la tenſion au ventre & de l'enflure aux jambes, j'ordonnois qu'on lui donnât tous les ſoirs une cuillerée de teinture ſacrée, avec trente gouttes du *ſpiritus lavendulæ compoſitus.*

La continuation du quinquina, le changement d'air & le bain froid, ſont ſouvent indiſpenſables pour prévenir les rechûtes (30).

Pendant chacune des années 1765, 1766 & 1767, j'ai fait conſommer plus de 140 livres peſant de quinquina, & n'ai jamais vu d'accidens qui puſ-

(30) Il m'a paru qu'on les prévenoit encore aſſez ſûrement en prenant une ou deux fois le jour, pendant quelque temps, une doſe de vin anti-ſcorbutique, ſtomachique ou chalibé, en ſuivant d'ailleurs un bon régime, évitant de s'expoſer à l'humidité ou aux brouillards, ſe couvrant convenablement, & faiſant un exercice modéré.

Il eſt bon d'obſerver que les bains froids ne deviennent utiles qu'autant que les viſcères ſont bien ſains.

Les Médecins anglois ordonnent à ceux qui ont eu des fièvres intermittentes, l'uſage des eaux de Pyrmont, & l'équitation ; ils font très-bien. (T)

ſent raiſonnablement s'attribuer à ſon uſage, excepté dans deux circonſtances. La première fut celle d'une jeune femme, dont les règles furent ſupprimées pendant trois mois. Il s'agiſſoit, dans la ſeconde, d'une perſonne habituellement aſthmatique, qui, après en avoir pris un gros, eut un accès de ſuffocation, qui dura juſqu'à ce qu'elle eût vomi ce remède : elle ſe trouva bien dès qu'elle l'eut rendu.

J'ai obſervé que les perſonnes qui avoient eu des fièvres intermittentes, étoient également ſujettes aux rechûtes, ſoit qu'elles duſſent leur guériſon au quinquina, ſoit qu'elles en fuſſent redevables à d'autres remèdes. Rarement néanmoins j'en ai conſeillé d'autres avant d'avoir employé celui-ci. J'ai de plus remarqué, pendant l'hiver de 1765, que les fièvres quartes attaquoient ſeulement ceux dont la ſanté ſe trouvoit affoiblie par la longue durée des premières fièvres intermittentes.

On ne peut pas révoquer en doute qu'une fièvre intermittente ne puiſſe être guérie ſans quinquina (31). Plu-

(31) Beaucoup d'autres remèdes peuvent le remplacer.

ſieurs malades ont une averſion inſur-

L'huile animale de dippel a ſouvent réuſſi, même dans les fièvres quartes. Après avoir préparé le corps d'une manière convenable, on en donne depuis trente gouttes juſqu'à quarante, cinquante, & même ſoixante, dans de la bière où l'on a fait bouillir un peu de pain. Il faut recommander aux malades de prendre ce médicament une demi-heure avant l'accès. Communément il les fait tomber dans un ſommeil doux & tranquille, qui ſe termine par une ſueur forte, au moyen de laquelle la fièvre ſe paſſe.

J'ai fait un très-grand nombre d'eſſais avec la racine d'ariſtoloche longue, & ſuis parvenu, par ſon moyen, à dompter des fièvres intermittentes très-opiniâtres.

L'écorce de maronnier d'Inde a été annoncée dans le Journal de Médecine du mois d'avril 1777, comme poſſédant la même vertu. M. Sabarot, auteur de cette découverte, dit qu'il faut pulvériſer ſubtilement une once de cette écorce, & la diviſer en douze portions égales, qui ſe prennent de quatre en quatre heures dans les jours intercalaires, avec une cuillerée d'eau ſucrée pour ceux qui en craindroient l'amertume. Ce remède, continue-t-il, donne de l'appétit, & fortifie. Rarement il en faut plus d'une once pour amener la guériſon.

M. Durande, médecin à Dijon, a employé les feuilles de houx, ſéchées & réduites en poudre, à la doſe d'un gros avant l'accès;

montable pour ce remède (32), qui,

& a guéri par cette méthode beaucoup de personnes attaquées de fièvres intermittentes: elle lui a réussi dans les cas même où le quinquina avoit échoué.

L'électricité seule a souvent procuré des guérisons aussi promptes que complettes. On sait que les Anglois l'ont appliquée dans bien des circonstances au traitement des fièvres intermittentes. Il est très-rare, dit M. Cavallo, (voy. *Medical. electriciti*) qu'elles y résistent; une ou deux électrisations suffisent. La meilleure méthode, continue-t-il, est de tirer des étincelles à travers les flanelles & les habits, pendant dix à quinze minutes, dans l'accès, ou peu de temps avant.

M. Wilkinson (voy. *Tentamen philosophico-medicum de electricitate quod pro gradu doctoris eruditorum examini subjecit*), nous certifie qu'un physicien de sa connoissance guérissoit sûrement les fièvres intermittentes par l'électricité. Il commençoit par la simple électrisation, tiroit ensuite des étincelles, & finissoit par les commotions. Les malades se mettant au lit presque aussi-tôt après qu'ils avoient été électrisés, éprouvoient une sueur fort abondante, qui leur étoit extrêmement avantageuse. (T)

(32) Les personnes qui redoutoient le plus d'en faire usage, à cause de son mauvais goût, l'ont pris sans répugnance, sous la forme suivante.

℞. du meilleur quinquina pulvérisé, ℥ j

continué pendant long-temps, excite des naufées, & perd de ſon efficacité chez quelques-uns. D'ailleurs, il y a des fièvres intermittentes obſtinées où il a échoué (33) ; on en a des preu-

---

mettez macérer à froid pendant vingt-quatre heures, dans une livre d'eau de fontaine ; paſſez, & ajoutez à une once & demie de cette infuſion,

d'eau de cannelle ſpiritueuſe,
de ſyrop balſamique, aa ʒ j

Faites un potion. (T)

(33) Les fièvres d'accès éludent ſouvent l'action des fébrifuges les plus efficaces chez les perſonnes d'un tempérament vif, bilieux, & autres d'une conſtitution fort irritable : ſouvent même le quinquina irrite ces fièvres en augmentant l'érétiſme, & a des ſuites fâcheuſes. Les bains tempérés pris dans le temps des intermiſſions, produiſent les meilleurs effets dans ces fièvres rebelles ; c'eſt un des ſecours les plus aſſurés contre les fièvres intermittentes, accompagnées d'irritation qui n'ont pu céder aux remèdes ordinaires. Je l'ai bien des fois éprouvé dans ma pratique : mais il faut ſavoir qu'en général les bains ne valent rien quand il y a menace d'obſtruction, bouffiſſure à la face ou ſur les membres, & autres ſymptomes de cachexie provenans de cauſe humorale ; on ne doit pas non plus les ordonner à ceux qui ont la poitrine foible & délicate.

M. Fouquet, célèbre médecin de Mont-

ves très-nombreuſes : en pareil cas je me ſuis tourné vers pluſieurs au-

---

pellier, eſt un de ceux qui ont ſu tirer le meilleur parti des bains tièdes dans le traitement des fièvres intermittentes ; les trois obſervations ſuivantes en ſont une preuve : nous les rapporterons telles qu'il les a données.

« Un ſoldat de 24 ans, entré dans l'hôpital » militaire de Montpellier, avoit, depuis » environ un an, les fièvres quartes ; je lui » fis prendre, après l'avoir purgé convenablement, pluſieurs doſes d'un électuaire » compoſé de quinquina en poudre, de fleurs » de camomille, & de crême de tartre ; le » tout incorporé dans ſ. q. d'hiera picra : ce » remède n'opéra aucun effet. Je me tournai » pour lors du côté des apozèmes, auxquels » je fis ſuccéder des vomitifs mêlés avec des » poudres abſorbantes, en imitation de la » fameuſe poudre de James : le ſel ammoniac à » haute doſe, le camphre avec le nitre, & » autres remèdes de ce genre, furent auſſi » donnés ſucceſſivement ; tout cela fut inutile encore. Leur mauvais ſuccès, & un » état de ſéchereſſe & chaleur conſomptive » qui commençoit à ſe faire appercevoir ſur » le malade, ne me permettoient pas de » continuer l'emploi des remèdes actifs, & » me donnoient même quelques regrets d'avoir inſiſté ſur un pareil traitement ; j'ordonnai l'uſage des bains tempérés. Le malade en prit un les deux jours de l'interviſſion, & un troiſième le matin du jour

tres ; mais il n'y en a pas un seul avec lequel on puisse se flatter de

» même de l'accès, qui ne venoit pour l'ordinaire que l'après-midi. L'effet de ces premiers bains fut si marqué, que la durée du paroxisme en fut abrégée de près de moitié. Enfin, après le huitième, les fièvres disparurent sans retour : on continua, malgré cela, les bains encore dix jours.

» La nommée Margoton, de 40 ans, d'un tempérament bilieux & sec, avoit, depuis six mois, les fièvres tierces. Elle se plaignoit de l'échauffement où l'avoient jettée les remèdes qu'elle avoit faits, de la suppression de ses règles, qu'ils lui avoient causée, & d'un météorisme du bas-ventre. Je prescrivis les bains domestiques avec une tisane de veau, altérée par les bouts verds de la chicorée-endive, & les feuilles d'aigremoine, & aromatisée avec les zestes de citron, pour en prendre dans la journée quatre ou cinq verres, plus ou moins. Quinze de ces bains ont guéri ; les règles sont revenues le mois suivant.

» Un enfant de sept ans eut les fièvres tierces, il prit l'émétique. On se proposoit de passer aux purgatifs & au quinquina, mais son indocilité s'y opposa : cependant les accès continuoient & duroient vingt-quatre heures ; ils étoient marqués par des vomissemens bilieux, ou de fausses envies de vomir ; & pendant leur durée, ainsi

réuſſir conſtamment. Après l'écorce du Pérou, je n'ai rien employé qui eût plus de ſuccès que l'alun marié avec la muſcade.

Un veſſicatoire au dos, & la décoction de plantes amères, à laquelle on ajoute le ſel d'abſynthe & le ſel ammoniac (34), ont guéri quelquefois des fièvres intermittentes obſtinées.

En donnant l'extrait de gentiane depuis dix juſqu'à trente grains, deux

---

» que dans le chaud, le ventre étoit météo-
» riſé, les yeux fixes, les lèvres livides, la
» reſpiration gênée, le pouls petit, concen-
» tré, irrégulier, & le coup d'œil ſiniſtre. Cet
» enfant fut baigné; les premier & ſecond
» bains affoiblirent conſidérablement l'accès.
» Après le quatrième, il n'y eut plus de
» froid, & la chaleur ne dura plus que quatre
» heures. J'obviai à la foibleſſe dont il ſe
» plaignoit dans le bain, en lui faiſant pren-
» dre, avant & après, une cuillerée de vin,
» qu'il aimoit, & dans lequel j'avois fait in-
» fuſer du quinquina & de la racine de ſer-
» pentaire de Virginie, en poudre. (T)

(34) *Voyez* dans les formules à la ſuite de mon *Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer*, celles qui ſont à l'article des fièvres intermittentes. (L)

fois le jour, & deux onces de teinture sacrée, trois heures avant l'accès, on est également parvenu à en dompter de très-réfractaires.

Cinq grains d'extrait de ciguë pris matin & soir, ont été quelquefois utiles.

La petite bière, dans laquelle on a éteint un morceau de verre rougi au feu, a été reconnue comme très-efficace : on la fait prendre pour boisson ordinaire pendant l'administration du quinquina, dosée de manière à ne point faire l'effet d'un violent émétique ou purgatif. Quelquefois elle purge ; mais quand elle agit évacue violemment par les selles, il est facile de supprimer les évacuations, au moyen d'un opiatique.

Lorsque les remèdes les plus puissans ont été infructueux (35), j'ai vu

(35) Après l'emploi des meilleurs remèdes, les eaux minérales offrent encore des ressources. Celles de Bourbon-Lancy valent infiniment mieux que beaucoup d'autres ; elles sont apéritives & toniques, relâchent le ventre, augmentent la sécrétion des urines & la transpiration. Celles de Balaruc sont aussi très-efficaces. (T)

guérir par des procédés fort ſimples ; ſur-tout en donnant une cuillerée à thé d'eſprit de corne de cerf dans l'infuſion de méliſſe tiède, aux approches du paroxiſme ; & pendant le froid.

Le changement d'air ſeul réuſſit fréquemment (36). J'ai même l'exemple d'une fièvre intermittente très-obſtinée, diſſipée totalement par le paſſage du malade de la terre à la mer ; une fois à bord du vaiſſeau, il n'eut pas un accès.

Entr'autres remèdes, j'ai donné la caſcarille à la doſe de demi-gros, de quatre en quatre heures ; mais j'en ai vu retirer peu d'effet (37).

J'ai pareillement eſſayé de faire prendre demi-grain de vitriol bleu

(36) Je l'ai ſouvent éprouvé dans l'iſle de Corſe. Je renvoyois en France les ſoldats attaqués de ces maladies, lorſque tous les remèdes étoient infructueux, & apprenois ſouvent qu'ils étoient guéris après avoir été un mois à Draguignan ou Taraſcon. (T)

(37) Beaucoup de praticiens s'en ſont mieux trouvés. Nous pouvons aſſurer qu'après avoir employé inutilement le quinquina dans le traitement des fièvres quartes, ce remède a ſouvent eu le plus grand ſuccès. (T)

deux fois le jour. On dit que ce remède eſt employé dans les hôpitaux de Londres; mais comme il occaſionne des nauſées & des vomiſſemens continuels, même quand il eſt uni aux opiatiques, peu de malades conſentent à en uſer pendant quelque temps (38).

Ayant lu dans les Tranſactions philoſophiques (39) des obſervations ſur

(38) Le vitriol bleu eſt un ſel formé par l'acide vitriolique uni au cuivre. Sa ſaveur eſt fort âcre, déſagréable & ſtyptique. C'eſt l'iſle de Chypre & la Hongrie qui nous le fourniſſent. On le retire, ſoit en faiſant évaporer les eaux qui le contiennent; ſoit en cementant des lames de cuivre avec le ſoufre.

Quoique pluſieurs Auteurs aient recommandé l'uſage du vitriol bleu à l'intérieur, & vanté ſes ſuccès dans beaucoup de maladies, nous nous croyons fondés à ſoutenir qu'il faudroit le proſcrire de la pratique. C'eſt un vomitif dangereux, qui a tous les inconvéniens du cuivre. Un Médecin ſage & prudent craindra toujours de ſe ſervir d'un remède de cette nature, dont l'efficacité prétendue ne dépend que de ſon extrême violence. (T)

(39) *Voyez* Tranſactions philoſophiques, n°. 249, 250, 257. (L)

la fève de S. Ignace, donnée à la dose d'un scrupule, & voyant qu'elle étoit recommandée dans la pharmacopée de Madrid comme remède pour les fièvres intermittentes, sous le nom de fève fébrifuge, je l'ai prescrit à plusieurs malades. Deux grains de cette fève infusés dans deux onces d'eau bouillante, donnent un amer nauséabond, dont l'usage répété deux fois le jour a guéri quatre personnes attaquées de fièvre quarte, mais a échoué chez plus du double.

On a prescrit, avec succès, différens autres remèdes (40).

---

(40) ℞. aluminis rupei, gr. xv
nucis moschatæ,
extracti cort. Peruv. ā ā gr. x
syr. è cort. aurant. q. s.
Misce. Fiat bolus bis in die sumendus.

℞. flor. martialium,
salis ammoniaci, ā ā gr. v iij
myrrhæ, gr. iv
rubiginis ferri, gr. iij
extracti radicis gentianæ, gr. vj
syr. è cort aurant. q. s.
Misceantur; fiat bolus bis in die sumendus.

℞. pulv. corticum aurantiorum ʒ ß
sumat æger ter in die.

Nous allons parler de quelques-uns que de grands Médecins ont conſeillés.

℞. pulveris florum chamœmeli, ʒ ß
ſumat æger bis in die.

℞. ſalis abſynthii, ʒ j
elix. aloes, ℈ ij
vini albi, ʒ iij
Miſceantur; fiat hauſtus.

℞. flor chamœmeli, ʒ ij
ſeminum ſantonici, ʒ vj
ſyr. ſimpl. q. ſ.
Miſce. fiat electuarium.
Capiat molem nucis moſchatæ quoque bihorio.

℞. ſalis abſynthii, ʒ ß
ſpirit. vitriolici tenuis, gutt. xxx
aq. alexit. ſimpl. ʒ iv
Miſce. Fiat hauſtus ingruente paroxiſmo ſumendus.

℞. flor. chamœmeli,
rad. ſerpent. Virginianæ, ā ā ʒ ß
limaturæ ferri, ʒ ij
ſyr. è cort. aurant. q. ſ.
Fiat electuarium cujus capiat æger molem nucis moſchatæ quater de die.

℞. ſalis ammoniaci crudi, ʒ ij
ſalis polichreſti,
ſpirit. volatil. aromatici, ā ā ʒ j
aq. menthæ vulg. ſimpl. ʒ iij
ſacchari albi, ʒ j
Miſce. Capiat cochleare unum ſingulis horis tempore paroxiſmi.

La poudre du docteur Morton (41)

℔. salis ammoniaci crudi,
theriacæ venetæ, aa ℥ ij

Misceant. Capiat horâ unâ ante adventum paroxismi.

℔. salis absynthii, ʒ ij
vini albi, ℔ j

Misceantur. Capiat partitis vicibus tempore apyrexiæ.

Si l'on desire connoître encore d'autres remèdes du même genre, on n'a qu'à consulter l'article qui concerne les fièvres intermittentes, dans les formules de médicamens mises à la suite de mon *Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer.* (L)

L'esprit volatil aromatique dont il est question dans la neuvième de ces formules, se fait ainsi :

℔. de l'huile essentielle de muscade, } aa ʒ ij
d'essence de limons ou de citrons, }
d'huile essentielle de gérofles, ʒ ß
d'esprit de sel ammoniac dulcifié, ℔ ij

Mêlez; distillez le mêlange à un feu très-doux. (T)

(41) ℔. pulv. flor. chamœmeli, ℥ j
antimonii diaphoretici,
salis absynthii, aa ℥ ß

Misceantur; fiat pulvis quartâ quâque horâ durante apyrexiâ sumendus. (L)

a été très-vantée. Boerhaave a conſeillé de prendre vingt grains de ſel ammoniac deux heures avant l'accès. On doit le donner en poudre, enveloppé dans du pain à chanter : de cette manière il y en a très-peu de diſſous quand il arrive à l'eſtomac, & l'on peut en preſcrire depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un gros. Pluſieurs praticiens le combinent avec la thériaque. Ce dernier remède a ſouvent été pris ſeul, d'après l'autorité de Galien, & depuis peu les Médecins marient fréquemment le ſel ammoniac avec la thériaque & l'écorce du Pérou. Hoffman recommande le mercure doux, même juſqu'à ſalivation, pour la cure des fièvres quartes obſtinées (42). Huxham fait mention du

(42) Je l'ai moi-même employé avec le plus grand ſuccès dans un très-grand nombre d'occaſions. L'obſervation ſuivante, du docteur Lyſons, déjà citée dans quelques-unes de mes notes, dépoſe encore en faveur de ſon efficacité.

« Un jeune homme ayant une fièvre quarte à la ſuite d'une tierce, avec douleur violente dans les lombes, froid à la tête & aux pieds, conſtipation, difficulté d'uriner, ne put ſe

mercure alkalisé pour celle des intermittentes en général. Mead dit que dans les cas où le quinquina a été sans succès, on se trouve bien d'une poudre composée de fleurs de camomille, de myrrhe & de sel d'absynthe, avec un peu d'alun.

On a fort employé dans ces maladies la décoction de fleurs de camomille, comme vomitif; & dans beaucoup de circonstances, on a ordonné deux onces de cette décoction ou d'infusion amère, avec demi-scrupule de sel d'absinthe, à prendre de quatre en quatre heures.

On a trouvé dans les Indes orientales que l'écorce tellicherry, ou ce qu'on y appelle écorce de pala, réus-

---

rétablir pendant long-temps. A la fin il fit usage de cette poudre & guérit.

℞. corall.
salis absynthii,
mercurii dulcis, a'a ʒ j
olei caryophillor. gutt. vj
laudani, gr. iv
Misce.

Il en prenoit deux fois le jour, assez pour que le tout fût consommé en trois. La salivation en fut la suite, & la fièvre cessa. (T)

ſiſſoit à chaſſer les fièvres intermittentes obſtinées. Celle de mahogoni, qui reſſemble tant au quinquina, & que l'avidité du gain fait ſouvent mêler avec lui, a également été utile à la Jamaïque, ſi ce qu'on a publié depuis peu n'eſt pas ſans fondement.

Avant la découverte du quinquina, communément on combattoit les fièvres intermittentes avec les amers, tels que la camomille, la petite centaurée, la gentiane, l'écorce d'orange, la zédoaire (43). Mêlés avec les ſels alkali fixes, ils ont toujours la confiance de pluſieurs Médecins, qui conſervent contre le quinquina des préjugés dont il eſt à deſirer qu'ils s'affranchiſſent bientôt.

Opinionum commenta delet dies.

Il n'y a peut-être pas de maladie

(43) Beaucoup les preſcrivent encore, même de préférence au quinquina: 1°. diſent-ils, ces fébrifuges manquent rarement leur effet quand on ſait les adminiſtrer comme il faut : 2°. loin d'être aſtringens comme le quinquina, & de fixer l'humeur fébrile ſans l'évacuer, la plupart ſont apéritifs ; ce qui devient infiniment précieux. (T).

contre laquelle on conſeille tous les jours tant de remèdes. Le vulgaire en emploie un très-grand nombre : nous allons rapporter les principaux.

Dans le froid, ou préciſément avant qu'il ſe déclare, on prend — depuis un verre juſqu'à demi-ſeptier d'eau-de-vie ſeule, ou un verre d'eau-de-vie avec de la noix-muſcade rapée, ou demi-once de ſoufre (44), ou la même doſe d'écailles d'huîtres pulvériſées : — la moitié d'un demi-ſeptier de gin (45), avec une petite cuillerée de poivre : — un verre de ſcuba, avec une bonne cuillerée de ſuc de limons : — une chopine de vin pur, ou un ſeul verre avec un blanc d'œuf, une cuillerée ordinaire de ſuc de joubarbe, ou la même quantité de ſuc de plantain : — plein une cuiller d'eſprit de

(44) De Haen (*Ratio medendi*, part. 12) rapporte qu'une femme fut délivrée d'une fièvre quarte par une forte ſueur, après avoir pris du ſoufre au moment de l'accès. (T)

(45) Le gin eſt une liqueur ſpiritueuſe compoſée, dont la baſe eſt l'eſprit de baies de génièvre : les autres ingrédiens varient, & ſont des ſubſtances aromatiques. (T)

térébenthine : — quatre cuillerées de ſuc de rue : — demi-ſeptier de ſuc d'orties, — autant de ſuc de ſeneçon : — demi-ſeptier de forte décoction de quinte-feuille, — autant de forte décoction de menthe dans le lait : — une chopine de forte infuſion de raifort dans de la vieille bière : — une chopine de forte bière, dans laquelle on a jetté & fait bouillir quelques morceaux de bouteilles caſſées, ou de pierres à fuſil, préalablement rougis au feu : — un limon entier : — l'eau de mer, comme vomitif : — la mouchure de chandelle avec la noix-muſcade : — un gros de quinquina & de thériaque, avec le ſuc d'un gros limon.

Dans l'intervalle des accès, on fait uſage — des feuilles de laurier, ſéchées & pulvériſées, à la doſe d'un gros trois fois le jour : — de l'écorce intérieure de frêne, depuis demi-gros juſqu'à un gros, avec un ſcrupule de ſel d'abſinthe, quatre fois le jour : — de demi-gros de gui de chêne trois fois le jour : — de l'écorce intérieure d'orme, près de la racine, à la doſe d'un gros, trois fois le jour : — de demi-gros de racine d'épine noire,

trois fois le jour : — d'un gros de calamus aromaticus, huit matins de suite : — de demi-once de soufre dans un verre de forte bière, trois matins seulement : — de demi-once de graine de moutarde dans un demi-septier de gin, trois jours consécutifs, en se levant : — d'une araignée commune, doucement écrasée, & enveloppée dans un raisin, à l'heure du frisson, ou trois matins de suite les jours d'intermission : — de cinq grains de toile d'araignée, mêlée avec la mie de pain, deux fois le jour : — de demi-septier de sa propre urine, trois matins de suite.

Les remèdes externes employés par le peuple contre cette maladie, sont les suivans. — un œuf durci & fendu, appliqué sur les poignets : — le camphre & le safran suspendus dans un sachet au creux de l'estomac : — les frictions sur l'épine du dos avec de l'ail : — les araignées écrasées & le tabac mis sur les poignets : — l'huile de pétrole aux pieds ou aux poignets : — la millefeuille aux pieds : — la rue avec les bourgeons de chevrefeuille, la ronce & le sureau, aux poignets ou

aux pieds : il couvre auſſi les poignets ou les pieds avec la piloſelle unie au vinaigre & au ſel, la joubarbe, la verveine, & autres. C'eſt communément une heure avant l'accès qu'il a recours à ces topiques.

Les liqueurs ou le vin, auxquels on ſe livre aux approches du paroxiſme, produiſent ordinairement l'ivreſſe, & la plupart des malades ont coutume d'en boire juſqu'à ce qu'ils y ſoient plongés ; il en réſulte un mal de tête inſupportable, & quelquefois la guériſon. Cette eſpèce de traitement eſt ſuivi de grandes douleurs, & expoſe à des dangers conſidérables (46). A

(46) En mettant les fluides dans une chaleur & une agitation trop forte, ſouvent il fait dégénérer ces fièvres en maladies aiguës, extrêmement dangereuſes, comme je l'ai obſervé pluſieurs fois. Sydenham avertit qu'il a vu périr pluſieurs malades après un pareil traitement. On avoit conſeillé à une fille attaquée de fièvre tierce, dit Van-Swieten, de boire une aſſez grande quantité d'eau-de-vie & de poivre pilé avec de la bière chaude ; ce remède fit changer ſa maladie en une fièvre continue, accompagnée d'un délire furieux qui dura pendant quelques jours. Nous liſons

l'exception des ingrédiens qui rendent le vin & les liqueurs fortement émétiques, on ne ſait pas encore juſqu'à quel point les autres peuvent contribuer à la cure. Un vomitif pris une heure avant l'accès, étant ſouvent très-déciſif, il eſt facile de concevoir comment les premiers y influent. Le violent effet que produit la bière dans laquelle on a éteint des morceaux de verre ou des pierres à fuſil, ou jetté du ſoufre crud, peut faire ſuſpecter, avec raiſon, qu'il y entre quelques parties arſenicales, & alors on explique facilement comment elle guérit les fièvres intermittentes invétérées. On donne auſſi pluſieurs de ces remèdes avant l'accès, dans l'intention de procurer des ſueurs.

Quant aux applications externes, leur efficacité ne peut point être regardée comme problématique (47). Les

---

dans les Eſſais d'Edimbourg, tom. I, qu'une fièvre quarte traitée par des boiſſons de cette eſpèce, dégénéra en une pleuréſie cruelle. (T)

(47) Boile, (voy. *De utilit. philoſ. experiment. exercit.* V. cap. X, §. VII, pag. 274) dit avoir été guéri d'une fièvre quotidienne

topiques composés d'encens, de cinnabre, de camphre, de suie de bois,

---

qui avoit résisté à tous les remèdes, en appliquant sur ses poignets une bouillie faite avec du sel & du houblon très-récent, & un quarteron de raisin de Corinthe, broyés ensemble. On avu le seneçon vulgaire, réduit en bouillie, & appliqué froid sur la région du cardia aux jours intercallaires, procurer la guérison la plus inattendue. (Voy. *Med. Essais*, tom. 2, pag. 47) : la renoncule des prés, réduite en bouillie, & appliquée sur les doigts, fait le même effet : voy. *Act. Edimburgentia*, tom. 2. Martin Ruland vante beaucoup un épicarpe composé de feuilles de rue, de sauge, de tabouret, broyées avec le vinaigre. Félix Platerus en faisoit faire avec les feuilles de thlaspi, de plantain, de tabouret, & le vinaigre ; ou bien avec l'onguent populeum & les toiles d'araignées : quelquefois même il n'employoit que le pain bien trempé dans le vinaigre. Heurnius conseilloit l'ellébore, sans dire lequel. Crato se servoit des racines d'orties broyées avec le vinaigre, dont il faisoit couvrir toutes les articulations. La moutarde préparée, avec laquelle nous assaisonnons nos alimens, appliquée aux carpes, guérit aussi très-fréquemment.

Il est probable que les corpuscules, subtiles & déliés, exhalés par ces remèdes, agissent sur les nerfs ou le fluide qu'ils contiennent, & que c'est ainsi qu'ils combattent le caractère caché qui renouvelle les paroxismes. (T)

de térébenthine, & autres choſes ſemblables, appliqués aux poignets ou au creux de l'eſtomac, ont été recommandés par pluſieurs Auteurs très-célèbres. L'épithème d'encens de Fuller (48), l'a été plus que tout autre. J'ai connu une perſonne attaquée de fièvre intermittente très-obſtinée, qui parvenoit ſouvent à prévenir l'accès au moyen des blancs d'œufs battus avec le ſel, dont elle ſe faiſoit couvrir les poignets à ſon approche; elle y réuſſiſſoit ſur-tout quand cette eſpèce de cataplaſme faiſoit naître des ampoules (49). L'ail pilé a fréquemment

(48) ℞. thuris, ʒ ij
tacamahacæ; ʒ j
croci, ℈ ß
terebenthinæ venetæ, q. ſ.
Miſceantur, ut fiat emplaſtrum carpis applicandum. (L)

(49) Tous les emplâtres de cette eſpèce doivent agir comme veſſicatoires au moment de l'invaſion fébrile; ſans cela ils ne réuſſiroient point: il eſt donc néceſſaire de faire entrer quelque principe ſtimulant ou acrimonieux dans leur compoſition. On dit que le ſuivant a fréquemment guéri les fièvres intermittentes les plus obſtinées, même les quartes, en moins de vingt-quatre heures.

Prenez de tabac en feuilles de quoi remle

le même effet, mais il peut occaſionner des défaillances chez les perſonnes délicates, par la raiſon qu'il eſt fort âcre & irritant. Mon avis eſt qu'en frottant l'épine du dos avec l'huile de ſuccin, on vient à bout de prévenir l'accès d'une fièvre intermittente tout auſſi-bien qu'avec la plupart des applications externes qui ſont préconiſées (50).

---

remplir une pipe ordinaire, le double de pain aigre bien émietté ; mêlez bien en y verſant aſſez de vinaigre pour faire une eſpèce de pâte ; peu de temps avant l'accès, partagez en deux cataplaſmes, que vous appliquerez au carpe ſur le pouls, & que vous laiſſerez un jour entier. On ne doit point ouvrir les veſſies qui ſe feront levées.

J'ai vu des praticiens enthouſiaſtes de ce dernier topique.

Prenez de thériaque,		ʒ ij
de térébenthine,		ʒ j
fleur de ſoufre,		
alun,		
poivre,	à̃a gr.	xx
huile eſſentielle de rue,	gouttes	x
camphre,	gr.	x

Mêlez pour deux emplâtres, qu'on appliquera au pli intérieur de la main. (T)

(50) Il eſt certain que les onctions de

Quand les enfans ſont attaqués de fièvre intermittente, quelquefois on leur applique ſur l'eſtomac & les poignets des cataplaſmes compoſés de quinquina, de thériaque & de camphre (51), ou on leur fait porter le

---

l'épine du dos ne ſont pas indifférentes. Quarnerus dit qu'on peut en tirer un parti très-avantageux : Foreſtus eſt du même avis ; il faiſoit frotter depuis la nuque juſqu'au bas de l'épine, avec un mêlange d'huile d'anis & de camomille, & conſeilloit enſuite de couvrir ces parties avec des linges chauds. Félix Platerus étoit auſſi très-partiſan de ces onctions. Cardanus faiſoit frotter, au moment du froid, avec un onguent compoſé de ſuc de gentiane, d'huile de ſcorpion, & de graiſſe d'oie. Rivierre a ſuivi avec ſuccès le même procédé : Proſper Alpin recommandoit l'emplâtre dont voici la formule :

Prenez farine de froment criblée,
encens mâle, aa ℥ ij

faites un mêlange avec le ſuc de menthe ; appliquez-le chaud, avant l'accès, ſur l'épine du dos, & conſervez-le dans cet endroit juſqu'à ce qu'il tombe. (T)

(51) L'application du quinquina au creux de l'eſtomac, a fréquemment un grand ſuccès chez les enfans ; quelquefois même elle réuſſit chez les adultes. Le docteur Roſen ſe voyant attaqué, en 1750, d'une hémitritée,

quinquina réduit en poudre dans les plis de leurs habits, près de la peau (52), ou on les baigne dans une décoction de cette écorce (53).

Quant aux médicamens employés par les charlatans dans les fièvres intermittentes, ils ont communément pour baſe le quinquina infuſé dans le vin

---

fit bouillir dans de l'eau, pendant très-long-temps, ſix onces d'écorce du Pérou ; l'eſpèce de marc qui lui reſta après la réduction, fut mis dans un linge clair, qu'il s'appliqua au creux de l'eſtomac, le matin du troiſième jour de la maladie. On réchauffoit cet épithème dès qu'il commençoit à ſe refroidir : il fut guéri. Pour plus de ſûreté, il en continua l'uſage pendant ſept jours après la ceſſation de la fièvre. Le docteur Pie a ſouvent eu recours à ce topique : voy. *Obſerv. med. étrang.*, tom. II, pag. 245. (T)

(52) Cette pratique étoit aſſez familière au docteur Pie ; il faiſoit faire une camiſole de deux toiles très-fines, entre leſquelles on renfermoit du quinquina en poudre, à la doſe de quatre & même ſix onces pour les enfans de quatre à cinq ans. (T)

(53) Ce moyen peut auſſi s'employer pour les adultes. Le docteur Guillaume Alexander s'eſt délivré d'une fièvre intermittente par ces bains. (T)

ou les liqueurs spiritueuses, avec la serpentaire de Virginie, & le sel d'absynthe : quelquefois aussi l'arsenic entre dans leur composition ; ce qui fait qu'on ne sauroit être trop en garde contre leurs recettes. On n'ignore point que ce poison pris à petite dose, est très-efficace ; mais le remede est pire que le mal, & fréquemment il entraîne à sa suite un très-grand nombre d'accidens terribles (54).

(54) Lemery, Wepfer, Meyer, Friccius, Jacobi, ont fait tous leurs efforts pour accréditer ce fébrifuge, mais les dangers auxquels il expose, doivent le faire exclure de la pratique. Werlof traitant de ce poison, (*Obs. de febrib.* pag. 42), dit, avec raison : « valeant » maligna pharmaca & periculosæ plena aleæ, » cum & magis exploratas, & securiores » medelas, quarum præsidia quoad opus sit, » augere & continuare possis benigna largia» tur natura ». J'ai vu, il y a très longtemps, dit M. Tissot, tom. 2, part. 2 du Traité des nerfs & de leurs maladies, pag. 267, une femme & un de ses fils qu'un spécifique contre les fièvres d'accès, dans lequel il entroit de l'arsenic, avoit mis dans l'état le plus fâcheux. Après des vomissemens & une diarrhée très-forte, qui avoient duré onze jours chez la mère, & dix-sept chez l'enfant, il leur étoit resté une si grande sensibilité

Après tout, il eſt certain que le quinquina de bonne qualité (55), & judicieuſement adminiſtré, a ſouvent réuſſi quand tous les autres fébrifuges avoient échoué ; mais il y a des circonſtances où il eſt impoſſible de le donner ſans inconvénient, ſous aucune forme. L'invaſion de la fièvre peut être aſſez violente pour mettre un déſordre général dans toute la ma-

---

dans ces parties, que toutes les boiſſons & les alimens leur donnoient des douleurs cruelles, non-ſeulement à l'eſtomac, mais dans tout le corps, de l'étouffement, de vains efforts pour vomir, un ténesme habituel ; & à la mère une ſoif inextinguible, & une privation totale de ſommeil, avec des douleurs d'yeux qui l'empêchoient abſolument de les ouvrir. L'enfant avoit de fréquens mouvemens convulſifs, & un effroi habituel. (T)

(55) De quelque manière qu'on faſſe prendre le quinquina, il eſt eſſentiel de l'avoir bon : malheureuſement il eſt ſouvent ſophiſtiqué. C'eſt principalement par ſon goût & ſon odeur qu'on peut juger de ſa qualité. Au-dedans il doit être d'une couleur jaunâtre, rougeâtre, ou de fer rouillé. Quand on le caſſe, il doit être compacte & uni, friable entre les dents ; & s'il eſt vraiment d'une bonne eſpèce, le goût en ſera amer, aſtringent, & légérement aromatique. (T)

chine ; quelquefois le malade n'a que peu d'inſtans de tranquillité, ou paroît même n'en point avoir du tout ; ſans ceſſe il eſt tourmenté par un mal de tête inſupportable, des douleurs au dos, une ſenſation de chaleur extraordinaire, un mal-aiſe & une oppreſſion univerſels ; en un mot, il arrive fréquemment que la rémiſſion n'eſt point complette, ce qui ne permet point d'avoir recours au quinquina, quoiqu'on s'apperçoive qu'il n'y a guère d'autre moyen pour conſerver la vie des malades, & plus ſouvent leur conſtitution.

Long-temps on a cru que dans les fièvres intermittentes la période du friſſon étoit la plus dangereuſe, & que la plupart de ceux qui ſuccomboient, périſſoient dans le *rigor* (56) ;

(56) Beaucoup le croient encore. Cette opinion eſt fondée ſur l'extrême léſion des fonctions vitales que le premier degré entraîne après lui. Il eſt certain que le ſang eſt alors accumulé autour du ventricule droit & des poumons, qu'il n'en paſſe que fort peu dans le ventricule gauche ; que ce dernier, n'ayant plus qu'un mouvement irrégulier de palpitation, ne ſauroit pouſſer avec aſſez de

jamais je n'ai vu perſonne mourir dans le froid, mais j'en ai vu pluſieurs expirer pendant le chaud après des convulſions violentes, le délire, & autres accidens. C'eſt, ſelon moi, l'accès de la chaleur qui, communément, met en danger la vie des malades, & qui, dans la majeure partie des fièvres intermittentes, affoiblit & détruit la conſtitution par ſa durée.

---

force le ſang dans les artères, contractées par le froid, pour le faire parvenir juſqu'aux extrémités; le mouvement du ſang, du cœur dans les artères, des artères dans les veines, & ſon retour des veines au cœur, eſt donc troublé & interrompu dans cette première période.

Parmi les Médecins qui ont regardé ce temps des fièvres intermittentes comme le plus dangereux, on compte le grand Sydenham. « Si les malades, dit-il, ont à mourir » pendant le paroxiſme, ce n'eſt jamais que » dans le premier degré (c'eſt-à-dire pendant » le froid); car s'ils parviennent une fois au » temps de la chaleur, ils ne riſquent plus » rien, du moins pour cet accès ». Hollier, Hoffman, Wan-Swieten, Lieutaud, &c. ſont du même avis. Les obſervations qu'Harvée a faites ſur les cadavres des perſonnes mortes dans ce premier degré, ſembleroient confirmer ce que ces praticiens ont avancé à cet égard. (T)

J'ai été assez heureux pour trouver un remède qui manque rarement d'amener des intermissions complettes & parfaites en très-peu d'heures. L'incident que je vais rapporter m'en a fait faire la découverte.

En décembre 1766, une dame fut attaquée, après quelques jours d'indisposition, d'un violent accès de fièvre intermittente qui l'affoiblit excessivement, & causa chez elle le plus grand désordre. Trente-six heures après, l'accès revint; il en avoit déjà duré douze quand je fus appellé. Ses forces étoient alors si épuisées, qu'elle commençoit à désespérer de sa conservation. Cette dame se plaignoit d'une douleur universelle, mais surtout dans la tête & le dos: la céphalalgie étoit assez violente pour menacer du délire. Des nausées & vomissemens continuels la réduisoient à un état d'insensibilité très-inquiétant, accompagné d'une forte tendance aux convulsions. Je lui prescrivis sur le champ un opiatique, qui, en moins de cinq minutes, la soulagea complettement, & lui rendit sa tranquillité. Après une demi-heure elle put se mettre

ſur ſon ſéant, & prendre de la nourriture. La nuit d'après elle dormit un peu, & n'eut à ſe plaindre que de foibleſſe & de fatigue. Le jour ſuivant elle prit le quinquina ; ce qui prévint un autre accès, & la remit bientôt.

Environ un mois après, elle eut une rechûte ; les intermiſſions étoient courtes & difficiles à ſaiſir : l'accès duroit depuis quarante-huit heures quand je vins à ſon ſecours, & la plupart des ſymptomes alarmans qui s'étoient montrés la première fois, avoient reparu. Mais comme la chaleur & la fièvre étoient fortes, & que cette dame n'avoit point vomi, je réſiſtai d'abord à lui faire prendre un narcotique. A la fin cependant, vaincu par ſes preſſantes ſollicitations, j'y conſentis : ce remède procura de nouveau une intermiſſion complette ; & fit diſparoître ſur le champ tous les accidens. Le lendemain elle eut recours au quinquina, dont elle continua l'uſage, même après ſon rétabliſſement. Je lui conſeillai d'en prendre, pendant quelques mois, une ou deux fois le jour, lorſque le temps ſeroit humide, ou quand le vent ſeroit

à l'eſt, mais ſur-tout à la pleine lune.

L'heureux effet des narcotiques, dans un moment auſſi déſeſpéré, me détermina à de nouveaux eſſais. J'avois alors vingt-cinq malades atteints de fièvres intermittentes : je les leur fis donner immédiatement après la période de la chaleur, lorſque le malaiſe, la douleur de tête, ou autres ſymptomes ordinaires en pareille circonſtance ſubſiſtoient encore : dix-neuf ſur vingt-deux en furent ſoulagés ; les trois autres n'en firent point uſage.

Encouragé par ces ſuccès, le jour ſuivant je fis adminiſtrer ce narcotique pendant la chaleur ; onze malades ſur douze qui le prirent, n'eurent point de mal de tête, ſentirent leur fièvre diminuer, & éprouvèrent des ſueurs abondantes, bientôt ſuivies d'une parfaite intermiſſion.

Depuis ce temps j'ai preſcrit le même remède (57) à plus de trois cens

(57) Voici la potion que j'ai preſcrite.

℞.	aq. font.,	℥ ß
	aq. alexit. ſpirit.,	
	ſyrup. de meconio,	aa ℥ ij
	tinct. thebaicæ,	gutt. xv ad xx

Miſce. (L)

perſonnes attaquées de ces fièvres : voici ce que j'ai remarqué. Donné pendant l'intermiſſion il n'a ſervi de rien, ſoit pour prévenir, ſoit pour affoiblir l'accès qui devoit ſuivre. Adminiſtré pendant le froid, une ou deux fois il a paru éloigner le retour du paroxiſme ; mais pris demi-heure après le commencement de la chaleur, communément il a produit un ſoulagement immédiat.

Les effets de l'opium donné pendant le temps de la chaleur d'une fièvre intermittente, ſont ceux-ci : 1°. il diminue & abrège le paroxiſme, beaucoup plus ſûrement qu'une once de quinquina ne guérit la maladie : 2°. pour l'ordinaire il affoiblit ſenſiblement le mal de tête, éteint l'ardeur fébrile, & donne lieu à une ſueur très-abondante, accompagnée d'une douce détente, qui prend la place de cette chaleur brûlante & pénible qu'on éprouve fréquemment lorſqu'on tranſpire dans le fort de l'accès ; l'évacuation qui ſe fait par cette voie, eſt toujours plus copieuſe chez ceux qui ont pris de l'opium, que chez les autres : 3°. ſouvent il diſſipe les agita-

tions, & procure au malade un ſommeil tranquille & rafraîchiſſant, dont il ſort baigné d'une ſueur générale, & en grande partie délivré de ſes ſouffrances.

J'ai toujours remarqué que les effets de l'opium étoient plus uniformes & plus conſtans dans les fièvres intermittentes, que dans toute autre maladie, & qu'il n'y avoit pas de remède dont l'action fût alors plus prompte & plus marquée. Un narcotique donné dès le commencement de la chaleur, en diminuant la violence & la durée de la maladie, prévient ſi ſûrement l'altération du tempérament, que depuis le moment où j'en ai fait uſage, l'hydropiſie & la jauniſſe, ſuites ordinaires de ces fièvres, ont bien rarement attaqué mes malades.

Quand l'opium n'abat point ſur le champ les ſymptomes fébriles, jamais il ne leur donne plus de violence; la plupart des malades retirent, au contraire, quelque avantage d'un narcotique pris dans le temps de la chaleur, & beaucoup d'entr'eux en ſupportent alors de plus grandes doſes que dans toute autre circonſtance. Je

puis même affirmer que l'opium donné dans le temps du délire, qui ſurvient pendant la chaleur, ne l'augmente pas, quoiqu'il ne parvienne pas à le diſſiper. D'après cela, n'eſt-il pas probable que la plupart des ſymptomes qui accompagnent ces fièvres, ſont ſpaſmodiques, ſur-tout le mal de tête? Au reſte, ſi le malade délire dans l'accès, il eſt bon de ſuſpendre l'adminiſtration du narcotique juſqu'à ce que ſes facultés intellectuelles ſe ſoient rétablies; alors il peut être très-utile pour remédier à la foibleſſe & à la langueur qui ont coutume de ſuccéder à cet accident.

Il ſemble auſſi que ce remède ſoit le meilleur préparatif au quinquina; car non-ſeulement il procure une intermiſſion complette, ſans laquelle ce fébrifuge ne peut point être preſcrit avec ſûreté, mais encore il occaſionne une évacuation ſi abondante & ſi ſalutaire, par les ſueurs, qu'ordinairement on a beſoin d'en employer infiniment moins.

Communément je preſcris le narcotique dans environ deux onces de

teinture ſacrée, quand le malade qui doit prendre le quinquina immédiatement après l'accès, eſt reſſerré. J'abrège ainſi le paroxiſme, & évacue les inteſtins avant d'en venir au fébrifuge. Quoique l'opération de la teinture ſacrée ſoit un peu retardée par le narcotique, elle n'en eſt pas moins ſûre. Lorſque le malade a pris un émétique immédiatement avant l'accès, il faut attendre, pour lui adminiſtrer un narcotique, que la chaleur ait commencé.

Ces obſervations ſont le réſultat d'une pratique très-étendue; car pendant la dernière épidémie de fièvres intermittentes, qui ſévit en 1765, 1766 & 1767, il n'y a guère de jours où je n'aie vu plus de trente à quarante perſonnes chez leſquelles ces maladies ſe préſentoient ſous toutes les formes. Ici, je me ſuis borné principaement à la pratique, par la raiſon que les Médecins, tant anciens que modernes, ont déjà décrit d'une manière ſatisfaiſante leurs différentes eſpèces, ces fièvres ayant été tout auſſi communes & opiniâtres en Grèce

& à Rome, du temps d'Hippocrate & de Galien, qu'elles le sont de nos jours (58).

Nous ne pouvons rien ajouter aux descriptions données par ces Auteurs; elles sont aussi exactes qu'elles puissent l'être : mais c'est uniquement aux recherches heureuses des derniers siècles, à la découverte de nouveaux remèdes, & à l'application plus étendue de ceux anciennement connus, que l'on doit l'avantage de ne plus regarder ces maladies comme le désespoir de la Médecine.

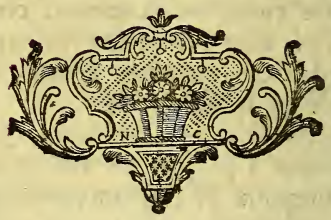
Aujourd'hui, le Médecin qui sait employer à propos les vesicatoires, le quinquina & l'opium, trouve bien

---

(58) Les fièvres intermittentes, qu'on appelle vulgairement fièvres d'accès, exercent leur empire dans presque tous les golphes du Levant, tellement que j'ai vu dans ceux du Volo, de Zeitoun, de Lepante, de Corinthe, d'Alexandrette, & plusieurs autres, des vaisseaux presque désarmés par les ravages qu'elles avoient faits sur les équipages.

(*Essai sur les maladies des gens de mer, par G. M., Maître ès Arts & en Chirurgie, publié à Marseille année 1766.*) (L)

rarement des fièvres intermittentes qui lui réſiſtent, & ne tarde point à remettre ſes malades dans le meilleur état poſſible.



MOYEN
SIMPLE ET FACILE

Pour rendre l'eau de la mer potable ; & prévenir la diſette des comeſtibles dans les navigations de long cours.

ON ne trouvera peut-être pas étrange que je joigne ici quelques inſtructions propres à préſerver les Navigateurs des calamités de la faim & de la ſoif.

Les moyens de ſe procurer de l'eau douce en mer, ont été regardés juſqu'ici comme eſſentiels à la perfection de l'art de la navigation (1). La diſette

(1) Dans ſon état naturel, l'eau de la mer ne peut pas devenir la boiſſon de l'homme. Pierre le Grand, réduit par l'idée d'habituer les enfans de ſes matelots au régime le plus dur, ordonna de ne leur laiſſer boire que de l'eau de mer ; cette étrange épreuve leur coûta la vie à tous.

Les tentatives qui ont été faites pour deſſaler l'eau de la mer, & la rendre potable, ſe réduiſent à la filtration, la précipitation, & la diſtillation.

de cette provision, toujours si nécessaire à l'homme au milieu du vaste

---

La filtration paroît être un des premiers moyens qu'on ait employé pour enlever à l'eau de mer sa salure. Pline dit (*Livre 31* de son *Histoire Naturelle*) que si l'on plonge dans la mer des boules de cire creuses, elles se rempliſſent d'eau douce. Malheureuſement la cire ne laiſſe pas ainſi filtrer l'eau, & celle qui peut paſſer au travers de ſes pores, n'eſt point différente de ce qu'elle étoit auparavant.

Le même procédé eſt indiqué dans les *Tranſactions philoſophiques*, année 1665, n°. 7.

Liſter (voy. les mêmes *Tranſactions philoſophiques*, année 1683, n°. 156.) a propoſé de mettre de l'algue, ou autres plantes marines récentes, dans un vaiſſeau rempli en grande partie d'eau de mer, & d'adapter un chapiteau d'alambic à ce vaiſſeau, pour raſſembler les vapeurs qui s'élèvent ſans feu & par la ſimple tranſpiration des plantes. J'ai retiré, dit-il, de cette manière un peu d'eau douce. Cet effet, qu'il attribuoit à une filtration de l'eau de mer au travers des pores des végétaux, n'étoit certainement autre choſe qu'une diſtillation inſenſible, puiſque les plantes étoient entièrement plongées dans l'eau, & que la chaleur ſeule de l'air environnant produiſoit l'évaporation.

Leibnitz (voy. *Actes de Leipſick*, octobre 1682; & *Collection académique, partie étrangère*, tom. 7, pag. 442.) dit que la filtration au

océan, dont les limites reculées ne laissent entrevoir aucune espèce de

travers de différens intermèdes, est un bon moyen de dessaler l'eau de mer. Nous sommes forcés de convenir que parmi ceux qu'il indique, il y en a de dangereux, & qu'on devroit proscrire, quand même ils auroient la propriété qu'on leur suppose : tels sont la litharge & autres chaux de Saturne, au milieu desquelles il recommande de faire passer l'eau à l'aide d'une machine de compression ou d'aspiration.

Quelques Physiciens, & Pline entr'autres, avoient avancé que l'eau de mer pouvoit se filtrer au travers du verre, & se dessaler, en plongeant des bouteilles vuides & bien bouchées à différentes profondeurs. M. de Cossigny (voy. *Mémoires présentés à l'Académie des Sciences*, tom. 3, part. 1 & 5.) a fait un très-grand nombre d'expériences pour constater si l'on pouvoit ajouter foi à cette assertion ; il en est résulté que des bouteilles plongées dans la mer à 130 ou 140 brasses, se cassoient par la pression du poids de l'eau lorsque le bouchon résistoit, & que celles qui ne se cassoient point, parce que le bouchon s'enfonçoit, se trouvoient remplies d'eau salée. Enfin, M. de Cossigny a plongé à de pareilles profondeurs des globes de verre presque ronds, & n'ayant aucune ouverture ; quelques-uns de ces globes ont cassé, mais ceux qui sont restés sains & entiers, ne contenoient pas une goutte d'eau.

reſſource, a de tout tems été conſi-

Le Comte de Marſigli (voy. *Hiſtoire phyſique de la mer*) a eſſayé de deſſaler l'eau en la faiſant paſſer au travers de quinze vaſes remplis de ſable & de terre de jardin : ainſi filtrée, elle ne différoit guère de ce qu'elle étoit auparavant.

L'abbé Nollet, de concert avec M. de Réaumur, tenta pareillement de débarraſſer l'eau de mer du ſel qu'elle tient en diſſolution, en la faiſant filtrer dans un tube de verre, diſpoſé en zigzag, rempli de ſable fin, & d'une longueur très-conſidérable. Cette expérience n'eut pas plus de ſuccès que la précédente ; l'eau ſortit du tube tout auſſi ſalée qu'elle y étoit entrée.

De tous les faits rapportés juſqu'ici, on ſeroit bien tenté de croire que la filtration ſeule ne peut point deſſaler l'eau de mer. Ce que Leibnitz a avancé doit néanmoins ſuſpendre notre jugement. J'ai vu, dit-il, en France une pierre du Mexique qui rendoit inſipides toutes les liqueurs, & en particulier l'eau de mer qu'on y faiſoit paſſer. Un Mémoire inſéré dans l'ouvrage, qui a pour titre : *Hiſt. ſimpl. reformat. A. Valentino*, prouve que cette pierre exiſte réellement. Il eſt bien vrai que Boyle, voyant qu'elle ne pouvoit ſervir qu'une ſeule fois, la mit au rang de celles qui n'intéreſſent que la curioſité : mais ſuppoſé qu'elle fût commune au Mexique, ne pourroit-on pas en leſter les vaiſſeaux qui reviennent de ces parages, & en accorder enſuite

dérée comme une des situations les

plus ou moins à ceux qui entreprennent des navigations de long cours ?

La précipitation est un autre moyen qu'on a tenté pour dessaler l'eau de mer : quelques savans assurent même qu'il a réussi. J'ai lu dans les *Mémoires littéraires traduits de l'Anglois par M. Eidous*, pag. 108, qu'un particulier avoit trouvé le secret de faire précipiter en forme de limon le sel qui se trouve dans l'eau de mer, de manière qu'elle devenoit douce & potable. Si cette découverte a réellement été faite, il est fâcheux que nous l'ayons perdue.

M. de Feuquieres, Ambassadeur de France en Suède, envoya, dit-on, en 1681, à M. de Croissy, Secrétaire d'Etat, de l'eau de mer, qu'il assuroit avoir été dépouillée de son sel par la voie de précipitation : cette eau fut apportée à l'Académie, où l'on conjectura que la précipitation du sel marin avoit été faite par l'addition de quelques sels nitreux. Ce n'est point ainsi que s'exprimeroient aujourd'hui les Chymistes qui font tant d'honneur à cette illustre Compagnie.

On a regardé la congelation de l'eau de mer comme un moyen d'en séparer, par une espèce de précipitation, toutes les substances salines. En lisant l'Histoire des voyages, nous voyons que ceux qui passent à la baie d'Hudson, trouvent sur les immenses glaçons flottans dans les mers du Nord, des espèces de lacs d'eau douce, qui se gèlent & se dégèlent à

plus critiques, les plus déſeſpérantes,

---

pluſieurs repriſes, ſuivant la température des jours & des nuits. Samuel Reyer, Profeſſeur en Droit, eſt un de phyſiciens qui ont ſoutenu qu'on pouvoit deſſaler l'eau de mer en la faiſant congeler. Le 6 février 1697, la glace étant d'un pied d'épaiſſeur dans le port de Kiel, il la perça, & la trouva tout-à-fait douce. L'eau qui étoit immédiatement deſſous, n'avoit même, dit-il, aucun goût ſaumâtre; au lieu que celle qu'il fit tirer par le moyen d'un chalumeau, à un pied & demi au-deſſous de la glace, étoit ſalée.

Il n'y a pas de doute que ce moyen de deſſaler l'eau de la mer en la faiſant congeler, ne pût devenir très-utile, ſi la température étoit toujours favorable à cet effet, ou ſi la manière de produire une glace artificielle, procédé dont il eſt queſtion dans les *Tranſactions philoſophiques*, n°. 15, pag. 255; *Act. erud.*, ſupplém., tom. 4, §. 8, pag. 365, étoit mieux connue.

Sans avoir beſoin de faire paſſer l'eau de mer juſqu'à l'état de congelation, le P. Gezzi, Jeſuite Italien, (voy. *Trattato dell origin. delle font.* pag. 191) ayant obſervé, en hiver, que les vapeurs qui s'exhaloient de l'eau contenue dans un vaſe d'étain, ſe réuniſſoient en groſſes gouttes à la ſurface intérieure du couvercle, a penſé qu'on pourroit adoucir l'eau de mer en la mettant dans un vaiſſeau dont le couvercle ſeroit entretenu conſtamment à un degré de froid très-ſupérieur à celui de cette eau,

en un mot, les plus affreuſes auxquelles

Après avoir fait connoître les eſſais dont on s'eſt occupé pour deſſaler l'eau de la mer par la voie de filtration & précipitation, il nous reſte à parler de la diſtillation, moyen bien ſupérieur à tous les autres.

Saint Bazile (voy. *Homel*, tom. 1, pag. 39; édition de Garnier) eſt peut-être celui qui en a préſenté l'idée. Jetté, par un naufrage, ſur une iſle privée d'eau douce, il fit bouillir de l'eau de mer, en reçut les vapeurs avec des éponges, & trouva dans cet expédient ſa conſervation & celle des compagnons de ſon malheur.

Leibnitz (voy. *Actes de Leipſick*) avoit préſumé que la diſtillation rendroit l'eau de mer potable.

Hauton (voy. *Tranſactions philoſophiques*; année 1670, ou *Collection académique*, tom. 7, pag. 60.) paroît être le premier qui ait fait une attention ſérieuſe à la diſtillation de l'eau de mer à bord. Il propoſe d'ajouter à cette eau de l'alkali fixe avant que de la diſtiller, de filtrer enſuite cette eau diſtillée, en y mêlant une certaine terre qui tomboit au fond en forme de ſédiment. Cette terre, ſuivant Hauton, devoit émouſſer & envelopper l'eſprit volatil de ſel dont il ſuppoſoit que l'eau de mer étoit chargée. Il avoit, de plus, imaginé, pour éviter l'embarras du ſerpentin, de le rafraîchir dans la mer même, en le faiſant ſortir & rentrer par des trous pratiqués dans

le navire. L'expérience a prouvé que ces moyens étoient impraticables.

Vers la fin du dernier siècle, Walcot, (*voyez* la Préface de l'*Instruction pour les Mariniers*, *de M. Halles.*) obtint du Roi Charles II, qui avoit eu la curiosité de l'aller voir travailler, & ensuite des Etats-Généraux, un privilège pour adoucir l'eau de mer par la distillation. Il y mêloit quelques drogues que le docteur Collebats soupçonne, sans raison, avoir été des préparations antimoniales. Au reste, comme l'eau qu'il distilloit ne valoit rien, la connoissance des ingrédiens qu'il employoit ne nous intéresse guère.

Après Walcot, M. Filtz-Gerard, fils du Comte Hildare, & parent de Robert Boyle, annonça qu'il étoit enfin parvenu à découvrir l'espèce d'intermède propre à dessaler complettement l'eau de mer, & à la rendre potable lorsqu'on la mêleroit avec elle dans la cucurbite. Il forma une compagnie, & obtint des lettres-patentes : on s'apperçut bientôt que l'eau distillée par son procédé, étoit mordicante, corrosive, & incommodoit ceux qui en faisoient usage. Mais avant que le public fût désabusé, on avoit déjà frappé des médailles en son honneur.

En 1717, M. Gautier, médecin de Nantes, fit de nouvelles tentatives pour dessaler l'eau de la mer par la distillation. On trouve dans le *Recueil des Machines*, approuvé par l'Académie, celle qu'il avoit imaginée à cet effet.

jamais

jamais être réduits. Il eſt peu de perſon-

Elle conſumoit très-peu de matière combuſtible, & fourniſſoit aſſez d'eau douce pour la conſommation de l'équipage d'un navire. M. le Duc d'Orléans, Régent de France, en ordonna pluſieurs épreuves à la mer, en 1718 ; mais elle fut bientôt abandonnée, d'après tous les inconvéniens qu'on y avoit découverts : 1°. l'eau de la cucurbite étoit lancée dans le chapiteau de l'alambic dès qu'il y avoit du roulis : 2°. l'on étoit forcé à l'établir dans la cale, où elle occupoit beaucoup d'eſpace, & gâtoit les vivres par l'excès de chaleur qu'elle y répandoit : 3°. elle expoſoit à mettre le feu au vaiſſeau par ſes fréquens dérangemens : 4°. elle ne fourniſſoit que de l'eau grillée, très-déſagréable.

En 1761 le docteur Lind s'occupa de nouveau de la diſtillation de l'eau de mer à bord : ſes procédés ſont conſignés dans cet Ouvrage.

Les choſes en étoient là, quand M. Poiſſonnier imagina une forme d'alambic, au moyen de laquelle on pût diſtiller en tout temps ſur les vaiſſeaux ſans qu'il en réſultât le moindre inconvénient : c'étoit en 1764. Les détails dans leſquels nous nous propoſons d'entrer, au ſujet de l'appareil de ce phyſicien, prouveront évidemment qu'il eſt le ſeul qui ait atteint, d'une manière ſûre, au but qu'on ſe propoſoit. Ceux dont ſe ſert M. Lind, ingénieux ſans doute, n'y ſont pas comparables ; on a toujours à craindre, en en faiſant uſage,

nes qui ne frémiſſent en y penſant (2).

---

que les roulis un peu conſidérables n'entraînent des flaques d'eau de la curcubite dans le chapiteau, & ne gâtent par conſéquent l'eau déjà diſtillée.

Si le Mémoire préſenté par M. Poiſſonnier à l'Académie des Sciences de Paris, en 1764, avoit été publié, vraiſemblablement M. Hoffman n'auroit pas propoſé, l'année d'après, un nouvel appareil, embarraſſant à tous égards, & ſuſceptible de ſe déranger au moindre mouvement. (T)

(2) Les Navigateurs en pleine mer manquent le plus ſouvent d'eau potable, parce que celle qu'ils avoient embarquée s'eſt corrompue : cette altération vient ordinairement des tonneaux. L'eau parfaitement pure, qu'on a puiſée dans les grandes rivières, aux fleuves, aux ſources qui coulent ſur des terreins ſablonneux, ſe conſerveroit pendant des ſiècles, ſi le vaſe dans lequel on la renferme étoit de nature à ne pouvoir lui rien communiquer.

L'eau dont on fait proviſion avant de mettre à la voile, ſe met dans des tonneaux de bois de châtaignier ou de chêne : c'eſt la ſubſtance du bois qui ſe putréfie, & ôte à cette boiſſon ſa ſalubrité. En général, les tonneaux de bois ne valent rien pour conſerver l'eau. Plus ils ſont neufs, moins il faut s'en ſervir, parce qu'ils fourniſſent alors beaucoup plus de matière extractive. On pourroit obvier,

Notre intention eſt de leur faire trouver dans l'élément qui les environne, les ſecours dont ils ont beſoin.

---

juſqu'à un certain point, à cet inconvénient, en enduiſant l'intérieur des tonneaux d'un vernis ſolide qui ne communiquât rien à l'eau, tel que l'eſt celui qu'on applique à certains vaſes faits pour ſupporter des degrés de chaleur ſupérieurs à celle de l'eau bouillante : ce vernis ne donne aucun goût aux liqueurs. On peut encore ſe ſervir de tonneaux garnis intérieurement de plomb ou d'étain laminé ; lorſque la ſurface de ces métaux s'eſt recouverte de la terre fine que dépoſe l'eau, même la plus pure, ils ne communiquent plus rien.

On a imaginé différens moyens pour corriger l'eau douce corrompue, empêcher que celle qu'on embarque dans des tonneaux de bois ne ſe gâtât, & rendre la ſalubrité à celle qui eſt trop crue. Boerhaave recommande de faire bouillir l'eau corrompue, & d'ajouter un peu d'eſprit de vitriol à celle dont on veut prévenir la putréfaction : (voy. *Chemia*, vol. 1, pag. 319.). Deſlandes conſeille de ſoufrer les tonneaux avant & pendant qu'on les remplit. Cette précaution, dit-il, & celle de jetter une ſuffiſante quantité d'eſprit de vitriol dans les tonneaux remplis, prévient la corruption (voy. *Hiſt. de l'Acad.*, année 1722, pag. 9.). Le docteur Halles parle auſſi de l'eſprit de vitriol, comme obviant à la putréfaction, & indique combien il faut en mettre : (voy.

En 1761, j'ai été assez heureux pour découvrir que l'eau de mer purement

---

l'ouvrage traduit de l'Anglois, qui a pour titre : *Instruction pour les Mariniers, contenant la manière de rendre l'eau de mer potable, & celle de conserver l'eau douce.*

Pour corriger l'eau corrompue, il y en a qui se contentent d'y jetter un peu de sel en la faisant chauffer, & d'enlever soigneusement l'écume épaisse & mal-saine qui s'y forme à mesure qu'elle devient chaude. Cette méthode est bonne, & l'on devroit toujours la mettre en usage.

Nous connoissons encore d'autres procédés pour adoucir & corriger l'eau corrompue : 1°. c'est de déboucher les tonneaux qui la contiennent, de l'exposer à l'air, de l'agiter, & de la verser d'un vaisseau dans un autre : 2°. de la faire bouillir promptement, en prenant garde que l'ébullition ne soit pas trop longue, car elle dissiperoit les particules les plus actives : 3°. de la tenir chaudement dans un grand vaisseau bien fermé. Ce vaisseau peut se mettre dans la chambre où l'on fait le feu ; l'on doit alors y entretenir un degré de chaleur suffisant pour accélérer la putréfaction ; les particules hétérogènes & putrides ainsi volatilisées, se dissipent, & l'eau redevient saine.

La pierre à filtrer, dont on se sert sur plusieurs vaisseaux, suffit pour corriger l'eau crue, chargée de particules salines & terreuses.

Nous avons dit, au commencement de

diſtillée, ſans addition d'aucune eſpèce d'intermède, étoit toute auſſi pure

---

cette note, que l'eau ſe gâtoit ordinairement à bord, parce qu'on l'enfermoit dans des tonneaux. Pour obvier à cet inconvénient, ne pourroit-on pas, en conſtruiſant un vaiſſeau, ménager à fond de cale un réſervoir proportionné à l'étendue & aux beſoins du bâtiment? On le feroit porter ſur la quille & ſur la naiſſance des membrures, de manière qu'il n'y touchât que par ſes appuis, & qu'il fût parfaitement iſolé du reſte; on y pratiqueroit ſur le haut une ouverture qui répondroit à un canal vertical aboutiſſant au tillac, & percé horizontalement, d'étage en étage dans les vaiſſeaux à pluſieurs ponts: ce ſeroit une vraie citerne, avec un puits pour en puiſer l'eau.

Qu'on la couvre en goudron maſſif, qu'on l'enveloppe dans tous les ſens d'une couche ſolide de cette ſubſtance glutineuſe, fraîche, impénétrable aux inſectes comme aux influences de l'air, n'eſt-il pas évident que l'eau s'y conſervera infiniment plus pure?

Il ſeroit facile, dans un vaiſſeau de guerre ordinaire, de pratiquer une citerne de ſoixante toiſes cubes d'eau; c'eſt plus qu'il n'en faut pour un équipage de 600 hommes pendant pluſieurs mois. L'étendue du volume, & la fraîcheur de l'enduit, contribueroient infiniment à prévenir la corruption; cette eau ſeroit toujours ſaine; elle ne pourroit jamais être altérée par le mêlange de la mer, à

& auſſi ſaine que celle des meilleures ſources. Après une ſuite d'expériences, je me ſuis aſſuré que la vapeur qui s'en élève pendant l'ébullition, étoit très-douce ; qu'il ne s'en exhaloit ni ſel, ni bitume (3) ; qu'il ſuffiſoit

---

moins que le bâtiment lui-même ne fût abſolument fracaſſé.

A chaque voyage, rien de plus aiſé que d'en nettoyer le fond du dépôt que l'eau, en ſe purifiant, y auroit probablement laiſſé.

Enfin, non-ſeulement ce poids immuablement fixé ſur la quille, tiendroit lieu du meilleur leſt ; mais dans le cas d'un carenage, dans la néceſſité de ſurmonter une barre dangereuſe, en diminuant la quantité d'eau, ou en l'épuiſant tout-à-fait, on allégeroit à volonté un navire de cent, de deux cens, de trois cens tonneaux & plus : avantage que les circonſtances peuvent rendre inappréciable ; il équivaudroit preſque à la veſſie que la nature a donnée aux poiſſons pour s'élever ou s'abaiſſer dans le fluide, où ils doivent à l'équilibre, comme les vaiſſeaux, la liberté de leurs mouvemens. (T)

(3) On a attribué pendant long-temps l'âcreté & l'amertume de l'eau de mer à des matières bitumineuſes ; les Chymiſtes modernes ſe ſont aſſurés que c'étoit à tort. L'ayant ſoumiſe à un très-grand nombre d'expériences, ils n'y ont point trouvé de bitume, du moins en quan-

de rafraîchir cettevapeur pour obtenir de l'eau potable ; enfin, que le petit

---

tité ſenſible, & capable de lui donner la ſaveur qui la caractériſe. Les Phyſiciens conviennent actuellement que l'âcreté & l'amertume de l'eau de mer ne doivent ſe rapporter qu'au ſel de glauber, qui eſt amer, & encore plus au ſel marin à baſe terreuſe, qui l'eſt bien davantage, & par-deſſus cela fort âcre. C'eſt l'idée d'un bitume contenu dans l'eau de mer, qui a fait penſer pendant long-temps qu'une ſimple diſtillation, ſans intermède, ne ſuffiſoit pas pour la rendre parfaitement douce & bonne à boire. D'après cette opinion, pluſieurs avoient imaginé, comme le rapporte le docteur Lind dans ſon Mémoire, de la diſtiller avec les différentes matières qu'ils croyoient propres à retenir cette partie bitumineuſe.

C'eſt avec peine que nous concevons aujourd'hui comment on a été ſi long-temps à découvrir que l'eau de mer purement diſtillée pouvoit ſe deſſaler complettement, & fournir une boiſſon auſſi ſaine qu'agréable. Toute l'eau douce qui tombe du ciel, qui coule à la ſurface de la terre, & qui ſert à abreuver tous les animaux, eſt-elle donc autre choſe que de l'eau de mer diſtillée & adoucie ſans intermède par une évaporation naturelle ?

Notre Auteur ſoutient que perſonne, avant lui, n'avoit ſu qu'une diſtillation ſimple pouvoit rendre l'eau de la mer parfaitement ſemblable à celle des meilleures ſources. Le fait

goût empyreumatique qui lui étoit communiqué par les vaisseaux distil-

---

suivant, rapporté par M. Macquer dans son *Dictionnaire de chymie*, dernière édition, prouve très-clairement qu'il auroit pu s'approprier, avec quelque raison, la découverte dont le docteur Lind prétend être l'auteur.

« Il y a vingt ou vingt-cinq ans, dit-il, » qu'un étranger se présenta au Ministre de » la marine, comme possesseur d'un secret » pour dessaler l'eau de la mer sur les vais- » seaux; le Ministre le renvoya à l'Académie » des Sciences : cette Compagnie nomma » pour la vérification de son procédé MM. » de Lagalissonniere, Bourdelin & moi. L'opé- » ration fut faite dans mon laboratoire avec » de l'eau de mer qu'on avoit fait venir, à » cet effet, de Dieppe, & qui avoit été » prise à quatre lieues au large. L'auteur du » secret mêla à la portion de cette eau, qu'il » s'agissoit de dessaler, une quantité assez » considérable d'une matière blanche, en pou- » dre, qu'il avoit apportée avec lui, & qui » ressembloit à de la chaux éteinte, ou à de » la craie en poudre : le tout fut soumis à » la distillation dans un alambic. Nous en » tirâmes une eau parfaitement douce, & » qui soutenoit toutes les épreuves de la » meilleure eau distillée. Comme je croyois » alors au bitume de l'eau de mer, j'étois » dans l'admiration de ce procédé, & je me » préparois à en faire un rapport avantageux

latoires, se perdoit totalement lorsqu'on l'exposoit à l'air libre. En un

» à l'Académie : cependant l'idée me vint » de profiter de la portion d'eau de mer qui » n'avoit pas été employée, pour la distiller » en mon particulier, sans aucun intermède. » Je fis à cet effet cette distillation dans le » même alambic, après l'avoir bien nettoyé. » Je conduisis, à la vérité, cette distillation » en ménageant le feu, & avec les attentions » qu'on doit avoir pour obtenir des produits » purs & non mêlangés, & j'en retirai une » bonne quantité d'eau aussi douce, aussi » bonne, & qui résistoit à toutes les mêmes » épreuves que celle qui avoit été distillée » sur l'intermède. Je mis de mon eau dessa- » lée dans des bouteilles semblables à celles » qui contenoient l'eau que nous avions obte- » nue avec l'intermède, & les ayant présen- » tées les unes & les autres à l'auteur du » secret, sans lui dire ce que j'avois fait, il » ne put, après les dégustations & les épreu- » ves les plus exactes, trouver aucune diffé- » rence entre ces deux eaux. Je lui déclarai » alors, ainsi qu'à MM. mes confrères qui » étoient présens, la manière dont j'avois » distillé mon eau. Les épreuves furent réité- » rées avec le plus grand soin. L'auteur se » retira ensuite sans dire un mot, & depuis » on n'a plus entendu parler de lui ».

La nouvelle édition du *Dictionnaire de Chymie*, de M. Macquer, a paru en 1778; c'étoit donc, au plus tard, en 1758 que ce

mot, je me ſuis convaincu que les perſonnes embarquées ſur des navires où l'eau douce vient à manquer, peuvent toujours réparer cette perte en faiſant bouillir de l'eau de mer dans les chaudières où ſe cuiſent les comeſtibles, & raſſemblant les vapeurs qui s'en élèvent. A cet effet, elles adapteront un tuyau de métal au couvercle de la marmite, & le feront enſuite paſſer dans un tonneau d'eau de mer froide, afin de condenſer. Cette manière ſimple de diſtiller, peut communément fournir aſſez d'eau pour tous les hommes qui ſont à bord. Si l'on en avoit beſoin d'une quantité plus conſidérable, on pourroit ſe la procurer en appliquant ſur la chaudière, au lieu du couvercle, le chapiteau d'un alambic ordinaire, & faiſant uſage d'un réfrigérant convenable.

La diſtillation peut être faite dans la vue ſeule d'obtenir de l'eau douce,

---

Chymiſte avoit découvert que l'eau de mer diſtillée ſans intermède, devenoit potable: cette vérité lui étoit donc connue trois ans avant que le docteur Lind s'occupât de ſa recherche. (T)

& ſans qu'il y ait autre choſe que de l'eau de mer dans le vaſe ; ou pour épargner le feu, on peut s'en occuper en même temps que l'on fait la cuiſine de l'équipage. Dans ce dernier cas, la boiſſon qu'on ſe procurera ne ſera pas moins bonne lorſque les comeſtibles ſeront mis dans l'eau ſalée, que quand on aura employé de l'eau douce. Tout ce qu'on pourra lui reprocher, ſera d'avoir un peu du goût des ſubſtances alimentaires.

Dans les vaiſſeaux de guerre, la conſtruction des marmites eſt telle, qu'il y en a toujours deux ſur le feu ; l'appareil diſtillatoire peut donc s'appliquer à l'une tandis qu'on prépare les alimens dans l'autre. De toute façon la diſtillation n'eſt point embarraſſante, & peut être conduite de manière à ne gêner en rien ce qui concerne la cuiſine.

Mon *Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer*, contient d'autres particularités relatives à cet objet ; on peut le conſulter. J'ai traité fort au long de cette découverte dans les dernières éditions que j'en ai données, & démontré l'utilité dont elle pouvoit être.

Son importance n'eut pas plutôt fixé l'attention du public, qu'elle partagea le ſort de beaucoup d'autres inventions intéreſſantes. On voulut en enlever le mérite à ſon auteur ; on avança qu'elle n'étoit pas nouvelle, & l'on fit diverſes objections contre la poſſibilité de la mettre en uſage. Examinons chacun de ces reproches en particulier.

Le docteur Poiſſonnier a publiquement réclamé le mérite de cette découverte, comme il le paroît par un article de la Gazette de France, du 19 juillet 1764 (4) : mais en 1761

(4) M. Poiſſonnier, Conſeiller d'Etat, Médecin de la Faculté de Paris, & Médecin conſultant du Roi, dont il s'agit ici, n'a jamais dit qu'il avoit été le premier à s'appercevoir que l'eau de mer purement diſtillée devenoit potable. Son Mémoire préſenté à l'Académie des Sciences de Paris, en 1764, ſur les moyens de deſſaler l'eau de mer, & qu'il a eu la complaiſance de me communiquer, prouve très-clairement que cette découverte n'eſt point du tout celle dont il a réclamé le mérite. Ce qu'il a prétendu, & qu'on ne peut lui refuſer, c'eſt d'être parvenu à réduire l'opération qui rend l'eau de la mer potable à des principes ſimples, à une manœu-

j'ai démontré par pluſieurs expériences, dans une des ſéances publiques

---

vre facile, & à une dépenſe très-modique, en corrigeant les défauts des procédés adoptés avant lui, & en y ſuppléant ce qu'ils avoient de défectueux. C'eſt ſous ce point de vue qu'il a des droits inconteſtables à notre reconnoiſſance, & c'eſt d'après cela, ſans doute, que M. de Voltaire l'a annoncé dans ſon *Siècle de Louis XIV* comme véritable auteur de la méthode qui convertit l'eau de mer en eau douce & ſaine.

Après s'être aſſuré que tous les procédés imaginés par les Phyſiciens pour deſſaler l'eau de mer, étoient inſuffiſans, & que les Navigateurs ne pouvoient encore en tirer aucun avantage ſolide, M. Poiſſonnier s'eſt étudié à trouver les moyens les plus propres de procéder à la diſtillation à bord des vaiſſeaux, ſans que les roulis puſſent déranger l'appareil de ſa machine, & rien changer à ſes produits. Cela fait, il a travaillé à porter ſes produits à la plus grande quantité poſſible, en s'attachant à économiſer les combuſtibles.

Il a pris ſes meſures pour que ſa machine diſtillatoire n'apportât pas trop d'embarras ou trop de charge ſur les vaiſſeaux, & pour que la manœuvre devînt ſi facile, que deux matelots puſſent y ſuffire. Enfin, il a donné l'attention la plus ſcrupuleuſe au choix des moyens qui pouvoient mettre l'eau de mer diſtillée dans l'état de la plus parfaite ſalubrité.

Ce Médecin eſt parvenu à remplir tous

de l'Académie royale de Portſmouth, que la ſimple diſtillation rendoit l'eau

ces objets avec une machine diſtillatoire de cuivre étamé à la manière des Orientaux, d'une forme plus ou moins grande, & d'une contenance arbitraire : ſuppoſons-la de trois pieds & demi de longueur, ſur deux pieds trois pouces de largeur, & d'un pied & demi de profondeur.

Elle eſt traverſée vers ſon fond intérieur par un cylindre horizontal, applati, dont le petit diamètre eſt de ſix pouces, & le grand de dix-huit. A ſon extrémité antérieure eſt ajuſté un cylindre vertical, d'un pied de diamètre, ſur un pied de profondeur, qui s'enchaſſe dans une eſpèce de chauderon, & s'y joint par ſa partie inférieure, de manière qu'il reſte un vuide d'environ trois pouces dans toute ſa circonférence. Ce vuide eſt rempli d'eau, qui communique avec celle qui eſt contenue dans toute la capacité de l'alambic. La partie inférieure du cylindre vertical, qui doit ſervir de foyer, eſt terminée par une grille de fer. C'eſt par l'ouverture de ce cylindre horizontal qu'on introduit les matières combuſtibles, & l'on applique à ſon autre extrémité un tuyau de poële pour l'évacuation de la fumée.

Cet alambic eſt ſurmonté d'un collet, d'environ treize pouces de diamètre, & d'un demi-pouce d'épaiſſeur, ſur deux pouces & demi d'élévation, qui ſe rapporte très-exactement avec un petit collet attaché à la *cap-de-more*.

de mer parfaitement pure & saine. Ces expériences ont été faites en pré-

---

Cette cap-de-more a la forme d'un hémisphère applati, au bas duquel, intérieurement, est pratiquée une rigole, aboutissante à un tuyau d'environ un pouce de diamètre, destiné à recueillir les vapeurs, & à les porter dans le serpentin.

Sous le collet de la cap-de-more, on voit un petit plancher circulaire, sur lequel est soutenu un plateau d'étain percé de plusieurs trous, auxquels correspondent autant de tuyaux de même métal, qui sont rassemblés en un faisceau de sept à huit pouces de hauteur: c'est ce plateau, ingénieusement imaginé, qui rend la distillation praticable à bord des vaisseaux, même dans le temps des plus grands roulis. Les autres pièces n'ont rien de remarquable, & rentrent dans le méchanisme de celles qui servent aux distillations ordinaires.

Plusieurs raisons fort essentielles ont déterminé M. Poissonnier à donner à sa machine une forme quarrée, de préférence. 1°. Elle la rend en général plus facile à joindre aux cuisines du vaisseau, où elle ne cause aucun embarras; & par cet arrangement, les feux de l'une & de l'autre sont sous la même garde. 2°. Elle est plus susceptible d'être amarrée avec assez de solidité pour ne craindre aucune dislocation dans les plus forts roulis du bâtiment. 3°. Comme les produits de la distillation ne doivent point s'estimer par la quantité du liquide que contient l'alambic,

rence de M. Hughes, commissaire de Marine, résidant dans ce port, & de

mais principalement en raison des surfaces qu'il présente à l'exhalation des vapeurs, cette forme fait obtenir des produits infiniment plus considérables que de pareilles machines qui seroient d'une forme ronde ou elliptique.

Pour reconnoître ce dernier avantage, il suffira, dit M. Poissonnier, de comparer les résultats du calcul des surfaces des unes & des autres : ils prouvent que n'occupant pas plus d'espace, un alambic de forme quarrée qui contient trois cens cinquante-une pintes d'eau, dont la superficie est de 1234 pouces, produit, au degré de la plus forte ébullition, cinquante pintes d'eau par heure ; qu'un autre de même capacité & de forme elliptique, ne donne que trente-neuf pintes & un tiers, parce qu'il perd un peu plus du cinquième de la première surface, & que celui d'une même contenance aussi, mais d'une forme ronde, en perdant la moitié de la première surface, ne fourniroit par conséquent que la moitié du premier produit.

Si, comme il est aisé de le voir, 23 pouces quarrés doivent donner constamment une pinte d'eau par heure de distillation, il est facile, d'après cette théorie, de calculer combien telles ou telles machines pourront rendre d'eau distillée, par l'extension proportionnelle de leurs surfaces, & de procurer toujours, par leurs établissemens sur les vaisseaux du premier rang, ainsi que sur les plus petites

M. Robertſon, dernier préſident de ladite Académie.

---

barques, une quantité d'eau douce proportionnée au nombre des équipages.

Après avoir eſſayé des fourneaux de toutes les eſpèces, & s'être aſſuré que les plus économiques exigeoient encore, pour échauffer les machines diſtillatoires, une trop grande quantité de matières combuſtibles, indépendamment de l'embarras qu'ils cauſoient, & de leurs poids énormes, ne pouvant être conſtruits que de fer ou de briques, M. Poiſſonnier a imaginé d'appliquer aux machines les cylindres décrits ci-deſſus. Les ſurfaces de ces deux cylindres réunis, forment quinze pieds quarrés & $\frac{8}{100}$, & celle du fond des machines diſtillatoires, n'eſt que de ſept pieds quarrés & $\frac{87}{100}$ Il en réſulte qu'en doublant auſſi les ſurfaces, il a plus que doublé les moyens d'échauffer : la conſommation des matières combuſtibles a donc été réduite à la moitié ; & un tonneau de charbon de terre, qui ne donnoit, dans les premières expériences, que trois tonneaux d'eau, en a enfin donné ſept.

Ce n'eſt pas le ſeul avantage que M. Poiſſonnier ait retiré de l'application de ces cylindres. Comme ils baignent toujours dans l'eau, les ſoudures ſont conſervées ; au lieu qu'expoſées à un feu nud, elles étoient ſujettes à une très-prompte deſtruction. D'ailleurs, les machines renfermant leurs fourneaux en elles-mêmes, s'il eſt permis de s'exprimer

En mai 1762, j'ai lu devant toute l'aſſemblée de la Société royale de

---

ainſi, peuvent être, au beſoin, établies indifféremment dans une place ou dans une autre, & ſur tout, dans le cas d'un combat, ſe tranſporter facilement à fond de cale.

Quoique l'uſage des cylindres placés verticalement pour échauffer l'eau avec économie, fût déjà connu, nous devons obſerver qu'il n'y a pas moins une découverte réelle à leur avoir donné une poſition horizontale. M. Poiſſonnier a empêché par-là que l'eau, à meſure qu'elle eſt évaporée par l'ébullition, ne dépoſât ſur le cylindre même ſon ſel, qui, à l'aide de la grande chaleur, l'auroit corrodé inévitablement. D'ailleurs, la partie du cylindre vertical qui n'auroit point été plongée dans l'eau, ſe ſeroit néceſſairement détruite & calcinée en très-peu de temps.

Avant que M. Poiſſonnier fît connoître ſon appareil, les agitations continuelles du vaiſſeau troubloient néceſſairement la diſtillation, en enlevant juſqu'au haut de l'alambic des portions d'eau ſalée, qui, mêlées avec l'eau diſtillée, lui enlevoient ſa pureté, & rendoient par conſéquent le travail inutile. L'uſage du plateau garni de tuyaux, remédie à cet inconvénient ſans interrompre le cours des liqueurs, & ſert à briſer les petites lames d'eau ſalée; & s'il arrivoit qu'il en pénétrât quelques-unes dans les tuyaux eux-mêmes, elles ne pourroient jamais en parcourir toute la hauteur.

Londres, un Mémoire sur cette découverte ; il est probable que quel-

---

Quant à la manœuvre de cette machine, deux matelots y suffisent, comme nous l'avons dit : l'un est chargé d'entretenir le feu ; l'autre de pomper l'eau nécessaire au réfrigérant.

Nous ne devons pas laisser ignorer qu'outre la machine dont nous venons de parler, M. Poissonnier en a proposé une autre dès l'année 1765 ; M. de Grandclos-Meslé, armateur de Saint-Malo, est un de ceux qui s'en sont le plus servi. Celle-ci est composée de deux cucurbites, placées l'une à côté de l'autre dans le même fourneau, & dans l'emplacement de la cuisine, dont elle fait partie. L'une des deux cucurbites sert alternativement de vaisseau pour distiller l'eau de mer, & de marmite pour faire le bouillon de l'équipage. Dans cette construction, le feu est placé sous les alambics, comme à l'ordinaire : il n'y a pas de cylindre. La description de cette seconde machine est très-bien détaillée dans la chymie expérimentale de M. Baumé, d'après les dessins fournis par l'inventeur. Ce Chymiste l'a fait graver, ainsi que la première, afin d'en donner une idée plus exacte.

Il nous reste à parler de l'intermède que M. Poissonnier a mis quelquefois en usage pour dépouiller si exactement l'eau de mer distillée, de toutes les substances accidentelles dont elle est imprégnée, qu'elle devienne aussi pure & agréable que celle des meilleures

qu'un des membres de cette illuſtre Compagnie, en a fait part alors à ſes correſpondans en France.

ſources. Quoiqu'il n'ignorât pas qu'on pouvoit s'en paſſer à la rigueur, pour plus de ſûreté, il a cru devoir en employer un qui décompoſât tout le ſel marin à baſe terreuſe, & formât en place autant de ſel marin qui ne peut point ſe décompoſer par l'action du feu. Lorſqu'on diſtille à feu lent, cet intermède eſt inutile, comme il l'a obſervé d'après le réſultat des expériences qu'il avoit faites, à cet égard, avec M. Macquer; mais quand le feu eſt très-actif, continuel & peu ménagé, tel qu'il ſe conduit à bord des vaiſſeaux par des matelots, il devient néceſſaire, relativement à l'acide marin qui ſe ſépare avec facilité du ſel marin à baſe terreuſe.

M. Poiſſonnier a déterminé le choix & la quantité de la matière qu'il emploie comme intermède, ſur les réſultats de l'analyſe de l'eau de mer, faite avec une attention ſcrupuleuſe. Cette eau, puiſée à cinq ou ſix lieues des côtes de Bretagne, contient par livre environ trois gros de ſel marin pur, neuf grains de ſélénite, trois grains de ſel de glauber, & vingt ſept grains de ſel marin à baſe terreuſe; ce qui fait par barrique de deux cens quarante pintes, à peu près onze livres quatre onces de ſel marin, trois onces quatre gros de ſélénite, deux onces quatre gros de ſel de glauber, & une livre dix onces quatre gros de ſel marin à baſe terreuſe.

En mars 1762, la seconde édition de mon *Essai sur les moyens de conser-*

Comme les sels fixes, tels que le sel marin proprement dit, la sélénite, & le sel de glauber, spécifiquement plus pesans que l'eau réduite en vapeurs, ne se décomposent point, ou presque point, par l'ébullition, & que le sel marin à base terreuse est le seul qui laisse échapper alors une légère partie de l'acide légérement engagé dans cette base, il étoit question de le neutraliser en lui présentant un alkali fixe très-pur, avec lequel il pût se combiner parfaitement, & produire un sel aussi fixe que le sont les autres dont l'eau de mer est chargée. Pour y parvenir, quoique le choix de l'alkali parût à peu près indifférent, M. Poissonnier a mêlé ensemble les deux espèces connues sous le nom d'alkalis végétaux & minéraux. Ce dernier, qui ne perd point à l'air sa siccité, sert à garantir l'autre de sa déliquescence, qui le rend moins facile à être transporté dans les longs voyages, & à être dosé convenablement : le mêlange de ces deux alkalis fixes forme donc l'intermède.

C'est à raison de l'acide qui a paru s'élever dans la distillation, que M. Poissonnier a estimé la quantité d'intermède qu'on doit ajouter à l'eau de mer que l'on veut distiller. Des expériences répétées lui ont fait voir que six onces de cet intermède par barrique, suffisoient pour fixer entiérement cet acide : néanmoins, comme l'eau de mer est chargée, dans les

ver la ſanté des gens de mer, ouvrage qui en contient tous les détails, parut

parties méridionales que les Navigateurs fréquentent, d'une quantité de matières ſalines, qui excède, plus ou moins, celle qui ſe trouve dans l'eau de mer des côtes de Bretagne, il a cru devoir porter à huit onces par barrique la doſe de ſon mêlange d'alkalis fixes.

L'utilité de la méthode propoſée par M. Poiſſonnier pour rendre l'eau de la mer potable, a été conſtatée ſur plus de quatre-vingts vaiſſeaux, tant du Roi que du Commerce & de la Compagnie des Indes. Tous ceux qui ont fait uſage de l'eau diſtillée par ſon moyen, n'en ont reſſenti aucune eſpèce d'incommodité. M. de Bougainville, dans la relation de ſon voyage autour du monde, dit même d'une manière formelle, qu'il a été redevable à l'emploi de ce procédé, du ſalut de ſon équipage.

En mai 1771, le ſieur Loſſandieres, chirurgien embarqué ſur un navire de la Compagnie des Indes, *le Penthièvre*, a fait paſſer à M. Poiſſonnier un état dont il réſulte que la diſtillation de l'eau de mer faite à bord de ce vaiſſeau, avec ſon appareil, avoit produit trente-deux tonneaux d'eau douce, dont on avoit tiré le plus grand avantage pendant cinq mois de traverſée, & qu'il n'avoit fallu, pour cette opération, qu'environ ſept tonneaux de charbon de terre.

Si, ſelon le vœu de M. Poiſſonnier, les cheminées angloiſes étoient ſubſtituées ſur

à Londres, revêtu du privilège des Lords-Commissaires de l'Amirauté, honneur qu'ils voulurent bien m'ac-

---

nos vaisseaux à celles que nous avons adoptées, l'appareil qu'il a proposé pour la dessalation de l'eau de mer, deviendroit d'une ressource beaucoup plus étendue, & la consommation des combustibles diminueroit encore davantage.

L'appareil distillatoire décrit dans cette note, se trouve en général à bord de tous nos vaisseaux de ligne qui mettent à la voile. Il seroit bien à desirer que toutes nos frégates & navires marchands qui entreprennent des voyages de long cours, en fussent également pourvus ; ce seroit le moyen de prévenir bien des malheurs. Les bâtimens Négriers sont ceux qui en auroient le plus grand besoin. Quand ils reviennent de la côte de Guinée, il n'est pas rare qu'on s'y trouve réduit à trois verres d'eau par jour, communément gâtée ; ce qui fait naître des maladies de la plus mauvaise espèce, & sur-tout le scorbut, entraîne la ruine des Négocians, & prive nos colonies de cultivateurs. En distillant de l'eau de mer sur ces vaisseaux, on cesseroit d'avoir à craindre tous ces dangers, & notre commerce y gagneroit infiniment. Pour éviter les embarras d'une machine distillatoire complette, on pourroit disposer les marmites de l'équipage de manière à y adapter aisément la cap-de-more. (T)

corder à raiſon de ſon importance.

Je puis donc perſiſter à m'en approprier le mérite, tant que le docteur Poiſſonnier ne prouvera pas qu'il en a fait part à quelque perſonne avant les époques que je viens de donner.

En 1771, M. Irvine fit un changement dans l'appareil de la diſtillation; au conduit ordinaire qui paſſoit au travers d'un tonneau d'eau froide, & ſervoit à condenſer les vapeurs, ce chirurgien ſubſtitua un large tuyau ouvert, entouré de torchons continuellement imbibés. Comme il faiſoit adapter ce tuyau à des chaudières plus volumineuſes que celles dont on s'étoit ſervi juſqu'alors, on ne doit point être ſurpris qu'il ait obtenu une plus grande quantité d'eau douce qu'on n'en avoit eu avant lui: néanmoins, relativement à cette prétendue correction M. Irvine reçut une récompenſe du Parlement (5), ce qui fit croire à quelques

(5) Il obtint une penſion de 5000 liv. Ce Chirurgien anglois étant venu à Paris, & ayant pris connoiſſance de la machine diſtillatoire imaginée par M. Poiſſonnier, qui ſe faiſoit perſonnes

perſonnes qu'il avoit été l'inventeur du moyen de deſſaler l'eau de mer par la ſimple diſtillation. Il n'eſt pas néceſſaire que je m'arrête à réfuter cette opinion ; ce que j'ai dit précédemment en prouve aſſez la fauſſeté :

---

un vrai plaiſir de la faire voir, tant aux étrangers qu'aux nationaux, en fit conſtruire une ſur le même modèle, à quelques nuances près, dès qu'il fut de retour à Londres, & l'offrit au Parlement comme de ſon invention : ce fait eſt poſitif. Un Phyſicien françois, qui a été en Angleterre, a vu caſſer la cap-de-more préſentée par M. Irvine, & s'eſt aſſuré qu'elle ne différoit preſque en rien de celle que M. Poiſſonnier avoit communiquée à l'Académie des Sciences de Paris en 1764. Les expériences de M. Irvine, alors chirurgien de *l'Arrogant*, ſe firent à Portſmouth par ordre de l'Amiral Buckle ; le docteur Lind fut prié d'y aſſiſter.

M. Louis Dutens, jaloux de conſerver aux Phyſiciens de tous les pays les honneurs des découvertes qui leur appartiennent, n'a pas craint de publier, dans une lettre datée du 7 août 1772, & imprimée à Londres dans un pamphlet, que le Parlement d'Angleterre avoit été trompé par M. Irvine, puiſque l'appareil diſtillatoire dont il s'étoit dit l'auteur, appartenoit entiérement à M. Poiſſonnier, & que les vaiſſeaux françois en avoient fait uſage neuf ans avant que M. Irvine ſe l'appropriât. (T)

& d'ailleurs, cet Appendice avoit été mis au jour pluſieurs années avant que M. Irvine eût commencé ſes expériences.

J'ai diſcuté dans la dernière édition de mon *Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer* (6), le mérite ſuppoſé du changement & de la correction dont je viens de parler.

On a dit, en ſecond lieu, que cette méthode ſimple, de deſſaler l'eau de mer, avoit été annoncée avant moi par le Lord Verulam, & miſe en pratique par le Chevalier Richard Hawkins.

Le paſſage du Lord Verulam (7), relatif à cet objet, eſt celui-ci.

« Les anciens ont obſervé que l'eau » ſalée bouillie, ou bouillie & refroi- » die, étoit plus potable que dans » ſon état naturel. Le goût de ſel ne » monte pas dans la diſtillation ; la » ſaveur de l'eau de mer qu'on fait » diſtiller, peut être douce, par la

(6) Troiſième édition, chap. 1, ſection 14. (L)

(7) Voyez *Hiſtoire Naturelle*, de Bacon, centurie 9, expérience 881. (L)

» raiſon qu'une partie du ſel dont » l'eau eſt imprégnée, s'élève en forme » me d'écume, & que l'autre ſe précipite au fond du vaſe ſous la forme » d'un ſédiment, & ſe ſépare ainſi » plutôt qu'elle ne s'évapore ; la ſalure eſt trop groſſière pour monter » en vapeurs : il en eſt comme de » l'amertume. Les eaux ſimples diſtillées, d'abſynthe & autres, ne ſont » point amères ».

Ce grand philoſophe ne pouvoit ignorer que l'amertume & le goût du ſel marin ne s'élèvent point dans la diſtillation, d'après la coutume généralement adoptée, de conſerver, au moyen du ſel, les herbes que l'on deſtine à être diſtillées. Quoiqu'on les mette dans l'alambic avec le ſel, l'eau qui s'attache au chapiteau n'en eſt pas moins douce. Mais ce n'eſt pas le ſel ni l'amertume qu'on a ſuppoſé s'élever dans la diſtillation de l'eau de mer, c'eſt une ſubſtance bitumineuſe, ou un eſprit de ſel marin : telle a été juſqu'à préſent l'opinion de tous les Chymiſtes.

Une expreſſion ambiguë qui ſe trouve dans l'*Hiſtoire du voyage du*

Chevalier Richard Hawkins, a fait dire qu'il étoit inſtruit que la ſimple diſtillation deſſaloit l'eau de mer. On y lit qu'avec quatre bûches il a fait diſtiller un muid d'eau ſaine & nourriſſante : mais l'a-t-il obtenu avec ou ſans intermède ? c'eſt ce dont il n'eſt pas parlé. Juſqu'à l'époque où j'ai publié qu'ils étoient inutiles, on a pu croire qu'il en avoit fait uſage (8). Le paſſage cité indique même ceux qu'il a employés : nous voulons dire les cendres de bois. Ses quatre bûches ne peuvent pas avoir ſervi pour le feu, mais ont néceſſairement été converties en cendres, & mêlées ſous cette

(8) *Voyez* une lettre du capitaine Chapman au docteur Fothergill, publiée en août 1759 dans le Magaſin de Londres ; il y rend compte du procédé dont il s'eſt ſervi pour avoir de l'eau douce en diſtillant de l'eau de mer. D'abord il fit uſage de ſavon ; enſuite, d'après ce qu'avoit dit Richard Hawkins, il employa les cendres de bois. En conſtruiſant un alambic avec ce qu'il put raſſembler à bord de ſon vaiſſeau, ce Capitaine prouva combien il étoit induſtrieux. Un coup de vent terrible lui avoit fait perdre, à ſon retour de la Ruſſie, la plus grande partie de l'eau douce qu'il avoit embarquée. (L)

forme à l'eau de mer, de laquelle il a retiré, par la diſtillation, un muid d'eau douce, puiſque une auſſi petite quantité de bois étoit inſuffiſante pour échauffer ce volume d'eau, encore moins pour la convertir en vapeurs.

L'approbation donnée aux tentatives ſuivantes, prouve très-clairement que le Lord Verulam & le Chevalier Richard Hawkins avoient ignoré l'art de deſſaler l'eau de la mer par la ſimple diſtillation ſans intermèdes pour précipiter le bitume & l'eſprit de ſel qu'on y ſuppoſoit.

Peu d'années après la mort de ces Lords, on fit à Spithead pluſieurs expériences à bord des vaiſſeaux; elles étoient conduites par le Chevalier Théophile Oglethorpe, & quelques autres qui avoient obtenu un privilège pour convertir l'eau de mer en eau douce, au moyen d'ingrédiens dont ils ſe réſervoient la connoiſſance.

En 1739, le ſavant docteur Halles propoſa de deſſaler l'eau de mer, & de la rendre ſaine & potable en la faiſant diſtiller après qu'on l'auroit

laiſſée préalablement ſe putréfier (9).

(9) L'illuſtre M. Halles avoit reconnu que les alkalis fixes très-purs, la chaux, & divers abſorbans, ajoutés à l'eau de mer diſtillée, étoient très-propres à enlever les qualités nuiſibles de cette eau dans une ſeconde diſtillation : mais les embarras attachés à cette nouvelle opération lui paroiſſant conſidérables, il avoit cru devoir chercher un moyen plus ſimple pour arriver à ſon but. A cet effet, ce phyſicien joignoit à la diſtillation la putréfaction, qu'on peut regarder comme une précipitation naturelle. Il étoit fort probable que la putréfaction de l'eau de mer laiſſeroit échapper les parties les plus mobiles de l'acide marin. Afin de rendre l'eau de la mer potable, il la gardoit donc premiérement dans des vaiſſeaux où elle pût ſe corrompre, hâtoit même ſa putréfaction, & attendoit, pour la diſtiller, qu'elle fût revenue dans ſon état naturel. Il a aſſuré qu'on obtenoit ainſi une eau auſſi pure & auſſi ſaine que celle des meilleures ſources. On conçoit aiſément combien l'appareil de ces opérations multipliées ſeroit embarraſſant ſur un vaiſſeau. Le même M. Halles avoit imaginé de ventiler l'eau de mer au moyen d'un double ſoufflet, à meſure qu'elle ſe diſtilloit; cette manœuvre augmentoit réellement les produits de la diſtillation, mais n'étoit pas auſſi ſans inconvénient. L'air du ſoufflet porté dans le fond de l'alambic, diminuoit néceſſairement l'action du feu ſur l'eau, & d'ailleurs pouvoit élever quelques particules de ſel marin. (T)

En 1753, on crut le secret de rendre l'eau de la mer potable définitivement trouvé par M. Appleby, qui se présenta comme ayant découvert un moyen sûr pour fixer le bitume & l'esprit de sel. La gazette de Londres, du 22 janvier 1754, contient cet article.

« M. Josué Appleby, chymiste de » Durham, ayant trouvé une méthode » simple & expéditive pour rendre » l'eau de la mer potable à bord des » vaisseaux ; sa découverte ayant » reçu l'approbation du Collège des » Médecins & des Commissaires des » vivres, chargés par l'Amirauté d'en » prendre connoissance, & de l'exa- » miner scrupuleusement, les Lords- » Commissaires faisant l'office du » grand Lord-Amiral de la Grande- » Bretagne & de l'Irlande, ont or- » donné que le procédé dudit Josué » Appleby seroit publié dans la ga- » zette de Londres, afin qu'une in- » vention aussi utile fût universelle- » ment connue. Le voici. Prenez vingt » galons d'eau de mer, mettez-les » dans un alambic avec six onces de » pierre infernale, & six onces d'os » calcinés à blancheur, finement pul-

» vériſés : de ces vingt galons vous en
» retirerez quinze d'eau douce & ſaine
» en deux heures & demie, en n'em-
» ployant guère plus d'un boiſſeau de
» charbon. La doſe d'ingrédiens déſi-
» gnée peut ſuffire dans les mers du
» Nord ; mais dans pluſieurs endroits
» des mers méditerranées & indien-
» nes, où l'eau eſt plus ſalée & bitu-
» mineuſe (10), il faut porter la quan-

---

(10) Ceux, dit-on, qui naviguent ſous la ligne, s'apperçoivent que la mer eſt plus ſalée dans les climats où la chaleur du ſoleil eſt plus forte. Il paroît par les obſervations de Swedemborg, citées par Wallerius dans ſon *Hydrologie*, pag. 81, que la ſalure de la mer dans les pays du Nord & vers les poles de la terre, diminue toujours très-ſenſiblement. On ne peut guère douter que les mers du Nord ne gèlent, que parce qu'elles ſont moins ſalées ; car on a obſervé que le ſel marin & le ſel ammoniac ſont de tous les ſels ceux dont les diſſolutions ſe changent en glace le plus difficilement.

La quantité de ſel commun que contient l'eau de mer, va, à peu près, depuis trois juſqu'à quatre livres, ſur cent livres d'eau ; elle eſt bien éloignée par conſéquent d'être ſaturée de ce ſel, car l'eau peut tenir en diſſolution à peu près le quart de ſon poids de ſel commun, & même un peu plus. (T)

» tité de chacun à neuf onces. Les » marmites des vaiſſeaux ne doivent » point ſervir à cet uſage, par la » raiſon que les réſidus ſont très-nui- » ſibles (11) ».

Cette annonce fixa l'attention de toute l'Europe ; la découverte de M. Appleby fut regardée comme la plus heureuſe qu'on eût encore faite dans ce ſiècle.

On a propoſé différentes choſes pour remplacer les ingrédiens dangereux employés par ce Chymiſte. Le docteur Butler a recommandé la lie de

(11) D'après ce que M. Halles avoit dit ſur la poſſibilité d'enlever les qualités nuiſibles de l'eau de mer diſtillée, en y ajoutant des alkalis fixes très-purs, & la ſoumettant enſuite à une ſeconde diſtillation, il eſt évident que M. Appleby, cherchant à deſſaler l'eau de la mer par le moyen de la pierre infernale, n'employoit pas un procédé nouveau : néanmoins il fut libéralement récompenſé par le Gouvernement. On a renoncé à ſon moyen, non-ſeulement parce que les ingrédiens dont il ſe ſervoit étoient dangereux, mais encore parce que l'eau douce qu'il procuroit avoit un goût infiniment déſagréable. (T)

ſavon ; le docteur Alſton , la chaux vive ; le docteur Hallès , la craie pulvériſée.

C'eſt en faiſant des expériences avec les différentes ſubſtances regardées comme propres à précipiter le bitume & l'eſprit de ſel ſuppoſés dans l'eau de mer , & comparant leur réſultat , afin de pouvoir reconnoître quelle étoit la meilleure de toutes , que j'ai été aſſez heureux pour découvrir qu'aucune d'entre elles n'étoit vraiment utile , & que la ſimple diſtillation ſuffiſoit pour rendre l'eau de mer parfaitement douce & ſaine. Mes premiers eſſais me paroiſſant peu ſatisfaiſans , je me propoſai de les prendre de plus loin ; à cet effet , je commençai par diſtiller de l'eau de pluie & de l'eau de mer ſéparément , pour m'en faire des objets de comparaiſon , au moyen deſquels je puſſe aſſeoir mon jugement par la ſuite. Mais ce ne fut pas ſans plaiſir que je trouvai ces deux eſpèces d'eau , qui , dans mon opinion , devoient faire les deux extrêmes , ſe reſſemblant au contraire en tout , & , autant que j'en pus

juger, abſolument égales en pureté.

Cette découverte me fut confirmée par des expériences ſubſéquentes. Le goût de brûlé, ou empyreumatique, de l'eau de mer diſtillée, qu'on avoit attribué à une ſubſtance bitumineuſe, pour laquelle on faiſoit entrer différens ingrédiens dans l'alambic, s'eſt trouvé le même, & au pareil degré, dans l'eau de pluie miſe en diſtillation. Cette ſaveur dépend uniquement de l'action du feu, & ſe perd totalement quand l'eau s'expoſe pendant un certain temps à l'air libre.

Auſſi-tôt que j'eus trouvé ce moyen ſimple de deſſaler l'eau de mer, je m'empreſſai de le faire connoître, & de recommander qu'on pourvût tous les vaiſſeaux de chapiteaux adaptés à leurs chaudières & marmites, au moyen deſquels on ſeroit en état de ſe procurer de l'eau douce toutes les fois qu'on allumeroit du feu pour les beſoins de l'équipage, même pendant le temps de la cuiſſon des alimens; & dans tous les cas de diſette, on obtiendroit un ſecours efficace.

J'ai dit qu'on avoit fait différentes objections contre ma découverte, je

vais tâcher de répondre aux principales.

Première objection. Il faut un alambic pour diſtiller, ce qui peut être un embarras dans un vaiſſeau.

Réponſe. Le moyen que j'indique a particuliérement cet avantage, que les vaiſſeaux n'ont plus beſoin de ſe charger d'alambics; les chaudières ou marmites employées à la préparation des alimens, auxquelles on ajuſte des chapiteaux (12), peuvent y ſuppléer, & ſe fixent, en général, d'une manière beaucoup plus commode que ne pourroient l'être des alambics. Elles n'exigent qu'un ſerpentin ou réfrigérant, qui, dans tout autre temps que celui de la diſtillation, ſe laiſſe à fond de cale. Ce réfrigérant eſt un tonneau d'eau froide, à travers lequel paſſe un tuyau de métal qui y porte la va-

(12) La cap-de-more imaginée par M. Poiſſonnier, ſeroit beaucoup plus utile que les chapiteaux recommandés ici par notre Auteur: on n'aura pas de peine à s'en convaincre d'après la deſcription que j'en ai donnée dans ma quatrième note. (T)

peur, & auquel on fait faire différentes circonvolutions afin de la condenser.

En conseillant de se pourvoir de couvercles faits en chapiteaux pour les chaudières, nous ne disons point qu'ils doivent avoir la forme exacte & régulière de ceux qui s'adaptent aux alambics ordinaires : ainsi fabriqués, ils augmenteroient peut-être les produits de la distillation ; mais il suffit, en général, de se munir d'un large tuyau, ou d'un couvercle fait à peu près comme un entonnoir, qui puisse se placer sur le vaisseau contenant l'eau, pour recevoir les vapeurs, & les conduire ensuite au réfrigérant. Ce tuyau ou couvercle doit avoir assez d'élévation pour que l'eau de mer mise dans la chaudière n'y jaillisse point par le mouvement du navire.

La distillation de l'eau de mer, telle que nous la conseillons, n'endommage pas les chaudières ; au contraire, elle les entretient toujours propres : au lieu que quand on admettoit, comme intermèdes, de la craie, de la chaux vive, & la pierre infer-

nale, ſubſtance vénéneuſe, il étoit impoſſible de ſe paſſer d'un alambic; on auroit eu trop de peine à nettoyer aſſez bien les marmites dans leſquelles on auroit diſtillé de l'eau de mer unie à ces différens ingrédiens, pour qu'elles puſſent enſuite ſervir à la préparation des alimens. Rien ne prouve mieux la propreté conſtante des chaudières employées à diſtiller de l'eau de mer ſans intermède, & l'abſence du verd-de-gris, que l'eau douce & ſaine habituellement fournie par la diſtillation.

Seconde objection. Il eſt bien difficile que les vaiſſeaux ſe chargent d'une quantité de combuſtibles aſſez conſidérable pour diſtiller en mer (13).

Réponſe. J'ai déjà démontré dans

(13) L'effet que produiſent les rayons du ſoleil réfractés au travers des corps ſphériques tranſparens, a fait ſoupçonner à l'abbé Soumille, chanoine d'Avignon, connu par des charrues & des ſemoirs d'une nouvelle invention, qu'il ſeroit poſſible d'échauffer par ce moyen une machine diſtillatoire placée ſur un vaiſſeau qui eſt à la voile. Il ſeroit bien à deſirer que ce projet, vraiment économique, fût autre choſe qu'une illuſion. (T)

mon *Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer*, qu'il ſeroit poſſible de ſe procurer ſur les vaiſſeaux ſuffiſamment d'eau douce pour les beſoins de l'équipage, ſans que la diſtillation exigeât plus de feu qu'on n'en allume ordinairement ; qu'il ſuffiroit d'adapter des chapiteaux aux marmites, ce qui donneroit de l'eau potable toutes les fois qu'on fait la cuiſine : enfin, que ſi l'on deſiroit une quantité d'eau douce plus conſidérable, on l'obtiendroit en fixant des pots de fer au lieu de briques autour du foyer, leſquels étant remplis d'eau de mer, perpétueroient la diſtillation toutes les fois que le feu ſeroit allumé. Je ne me ſuis pas alors propoſé de fournir toutes les perſonnes qui ſont à bord, d'une quantité d'eau douce ſuffiſante pour tous les uſages ordinaires ; mes vues ſe ſont bornées à empêcher que déſormais on ne périt en mer par la ſoif. La marmite employée à la cuiſine de l'équipage, diſpoſée de manière à recevoir un chapiteau, peut ſervir à diſtiller aſſez d'eau potable pour remplir cet objet. Ceux qui penſent que la détreſſe occaſionnée par le manque d'eau eſt tou-

jours accompagnée de la privation des combuſtibles, ignorent ſans doute ce qu'un vaiſſeau contient. Les matières qu'il renferme ſont preſque toutes propres à brûler. Ce qui ſert de leſt, n'eſt, en grande partie, que du bois de chauffage. Les matériaux des charpentiers, le chanvre, ou les pièces de vieux cables, peuvent, à la fin d'un très-long voyage, entretenir pendant pluſieurs mois aſſez de feu pour diſtiller l'eau néceſſaire à la conſervation de tout l'équipage. Si l'on en fait un peu plus qu'il n'en faut pour la préparation des alimens, il eſt poſſible d'extraire de l'eau de mer, par le moyen de la diſtillation, un volume d'eau douce qui, même dans les navires les plus remplis, peut équivaloir à ce qu'on en embarque pour chaque homme.

Troiſième objection. La diſtillation de l'eau de mer à bord des vaiſſeaux, n'eſt pas ſans danger.

Réponſe. On n'a pas plus à craindre de la diſtillation de l'eau de mer à bord des vaiſſeaux, que de l'ébullition qu'on en feroit dans un pot ou

une marmite ordinaire. Tout ce qu'on peut appréhender, c'eſt qu'elle ne s'échappe par la trop grande chaleur ou les roulis ; encore, cet accident eſt-il beaucoup moins à craindre quand on la diſtille, que lorſqu'on la fait bouillir dans une marmite ſans couvercle.

Je vais tâcher de donner ici, en faveur des perſonnes qui peuvent manquer d'eau douce ſur les vaiſſeaux, & ont eu l'imprudence d'oublier de ſe charger de chapiteaux, quelques moyens ſimples pour y ſuppléer.

Quand on fait bouillir de l'eau de mer dans un pot ou un vaſe fermé, il eſt facile de s'appercevoir que la vapeur qui s'en élève, ſe change en eau douce ſur les parties latérales du couvercle.

Prenez un pot de treize pouces de diamètre ; levez fréquemment ſon couvercle, & ramaſſez l'eau qui s'y eſt attachée, vous aurez le quart d'une chopine d'eau douce en une heure. Il faut que le couvercle ſoit élevé de cinq ou ſix pouces, au moins, au-deſſus de la ſurface de l'eau de mer, afin que l'eau bouillante ne l'atteigne point.

Suppoſons qu'un vaiſſeau qui eſt en mer ſoit dans la détreſſe faute d'eau potable, qu'il ait huit hommes à ſon bord, & que la marmite deſtinée à la cuiſine puiſſe contenir cinq galons & demi (c'eſt-à-dire vingt-deux pintes, meſure de Paris). Le diamètre de ſa chaudière étant de douze pouces, on peut avoir un galon d'eau douce toutes les trois heures, ce qui fait une chopine pour chaque homme, au moyen d'un appareil compoſé d'une théière, d'une barrique, & d'un canon de fuſil. On ajuſte ces pièces conformément à ce qui ſuit.

Limez l'anſe d'une théière, & fixez-en l'embouchure dans un trou fait au couvercle de la marmite, vous aurez ainſi le chapiteau complet d'un alambic. Tirez le canon d'un fuſil de ſa monture; & après avoir ôté la vis, faites-le paſſer à travers une barrique, en lui donnant une pente convenable, afin que l'eau diſtillée s'écoule: luttez alors la barrique, & rempliſſez-la d'eau de mer; de cette manière vous aurez un réfrigérant pour condenſer les vapeurs. Quand on veut procéder à la diſtillation, il faut unir les pièces

qui compoſent l'appareil, en fixant le bec de la théière dans la partie ſupérieure du canon. Toutes les jointures & endroits par où les vapeurs peuvent s'échapper, doivent être luttés & bouchés avec une pâte de craie & de farine, à parties égales, mouillées d'eau de mer. Il faut auſſi que la théière & le couvercle de la marmite ſoient contenus avec un poids, afin que les vapeurs ne les ſoulèvent point.

Si la barrique eſt trop voiſine du feu, on peut prolonger le tuyau au moyen du canon d'un autre fuſil, ou d'un conduit en bois. Si l'on eſt forcé de ſe ſervir du canon d'un autre fuſil, & que le diamètre de ce dernier n'ait pas aſſez de largeur pour recevoir l'extrémité du premier, on doit en mettre un bout au feu, & le dilater avec un coin de fer. Dans le cas où l'on ſe ſert d'un conduit en bois, il ne faut pas en aggrandir l'ouverture avec un fer rouge; j'ai éprouvé que le bois brûlé donnoit à l'eau diſtillée une ſaveur déſagréable, qui devenoit indélébile.

Mais ſuppoſons, pour un inſtant,

qu'il n'y ait à bord aucune théière ; alors il faut couper obliquement la pompe de bois avec laquelle on tire l'eau ou la bière des tonneaux, & réunir les pièces de manière à former un angle aigu ; un bout de ce tuyau doit s'adapter à un trou pratiqué au couvercle de la marmite ; l'autre s'ajuſtera au canon du fuſil : au moyen de cet appareil, il eſt poſſible de ſe procurer, à peu près, autant d'eau douce qu'avec celui de la théière.

D'après ce que nous avons expoſé, il eſt évident que ſur mer, ou près de cet élément, perſonne ne périra par le manque d'eau potable, ſi l'on veut prendre les peines que la prudence & ſa propre conſervation rendent néceſſaires.

On peut imaginer, avec quelque fondement, que les marmites employées à la cuiſſon des comeſtibles, ſont aſſez grandes dans tous les vaiſſeaux pour contenir environ deux pintes d'eau par homme ; en y mettant des chapiteaux, & les faiſant ſervir à la diſtillation, elles pourront fournir trois chopines d'eau potable & ſaine à chacun d'eux.

Suivant les nouveaux procédés de distillation que le savant docteur Halles a rendus publics en 1757, il paroît que l'on peut avoir en cinq minutes trois chopines d'eau, c'est-à-dire, cinquante galons ou deux cens pintes, en douze heures de temps, au moyen du petit alambic cylindrique de M. Durand, si l'on ajoute à l'appareil six plats ou assiettes d'étain fixés dans l'intérieur du chapiteau. Cet alambic n'étant que de quinze pouces dans son plus grand diamètre, contient six à sept galons d'eau : celui qui, ayant vingt-deux pouces de diamètre, recevroit trente galons d'eau, en donneroit deux cens galons dans le même espace de temps, sans qu'on fût obligé de faire d'autre dépense que celle d'un muid & demi de charbon, ou d'une quantité proportionnée de toute autre matière combustible ; d'où il suit que trois mesures de charbon, contenant trente-six boisseaux chacune, suffisent dans un vaisseau de soixante canons, dont l'équipage est de quatre cens hommes, pour fournir de l'eau douce pendant deux mois, à raison d'un demi-galon par jour pour chaque indi-

vidu. Ce que j'avance n'eſt point une ſimple ſpéculation ; ſouvent j'ai fait ces expériences à terre, & on les a répétées en mer avec ſuccès.

En 1768, à bord du *Dauphin*, vaiſſeau de guerre, faiſant ſon ſecond voyage autour du monde, & paſſant de Batavia au Cap de Bonne-Eſpérance, on mit cinquante-ſix galons d'eau de mer dans un alambic, qui rendit quarante-deux galons d'eau douce en cinq heures treize minutes. On n'employa pour cette diſtillation que neuf livres de bois, & ſoixante-neuf livres de charbon ; chaque homme eut plus d'une pinte d'eau douce (14).

En 1769, *le Dorſetshire*, vaiſſeau de Roi, paſſant de Gibraltar à l'iſle de Minorque, ayant à bord le régiment du Lord George Lenox, on eſſaya de diſtiller de l'eau de mer avec la théière renverſée & le canon d'un fuſil ; en moins de deux heures le pot de goudron du charpentier fut nettoyé, ſon couvercle adapté, & tout

(14) Les particularités relatives à cette expérience, ont été raſſemblées dans la troiſième édition de mon *Eſſai ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer.* (L)

l'appareil préparé. Il n'y eut d'autre difficulté que celle de faire entrer le bec de la théière dans le canon du fusil ; mais on la surmonta bientôt en unissant ces pièces avec quelques plaques de plomb. Cela fait, on jetta vingt-deux pintes d'eau de mer dans le vase ; en quatre heures la distillation procura dix-neuf pintes d'eau douce : il n'y eut que dix livres de charbon consommées.

En 1773, on tenta sur *le Slambol*, vaisseau de la Compagnie des Indes orientales, de distiller avec la pompe & le canon de fusil ; d'une marmite qui contenoit six galons d'eau de mer, on tira par la distillation dix pintes d'eau douce dans l'espace de trois heures ; c'est-à-dire, qu'on en obtint dans la proportion de quatre-vingts pintes par jour : de sorte qu'on se vit sans aucune espèce d'inquiétude sur le besoin d'eau douce (15).

---

(15) *Extrait du journal du Capitaine Clansey lors de son passage de Bombay au Bengale, à bord du Slambol, vaisseau Maure, en 1773.*

» Mardi 16 novembre 1773 ;
» Latitude, 16, 44 ;
» Longitude, 5°, E. de la pointe de Palmires ;
» Thermomètre, 81.

L'eau de mer distillée est plus pure que l'eau de fontaine, de rivière, &

» Aujourd'hui j'ai sondé mes barriques pour » reconnoître la quantité d'eau douce qui me » restoit ; j'en ai trouvé soixante pouces. A » deux par jour, c'est assez pour un mois ; mais » la mousson nord-est, & les courans du sud- » ouest contrariant ma route, & retardant » pour long-temps la marche de mon bâti- » ment, j'ai réduit mon équipage à trois » chopines d'eau par jour. A force de pa- » tience & de surveillance, j'espère garder » ma position actuelle, jusqu'à ce que les » vents & les courans changent en ma fa- » veur : c'est le seul parti que j'ai à prendre » pour effectuer mon passage dans cette saison.

» Je viens d'essayer la méthode ingénieuse » du docteur Lind, pour convertir l'eau salée » en eau douce : en trois heures je me suis » vu dix pintes d'eau potable, parfaitement » limpide & d'un très-bon goût. Mon opéra- » tion a été faite par le procédé indiqué dans » un journal. J'ai substitué à l'alambic & au » serpentin le grossier appareil dont il y fut » question. Tout m'engage à croire actuelle- » ment que je ne serai pas dans le cas de » manquer d'eau douce, puisque avec la foi- » ble machine que j'ai en ma disposition, » je puis sans peine me procurer quatre-vingt » pintes de bonne eau par jour ».

Il paroît que le capitaine Clansey a fait usage d'une chaudière contenant six galons d'eau de mer, placée sur le feu de la cuisine ; même

même que l'eau de pluie. L'odeur calcaire ou empyreumatique qu'elle reçoit du vaisseau dans lequel on la distille, devient presque imperceptible, si l'on a soin de jetter celle qui coule la première de l'alambic. Elle est, pour ainsi dire, nulle, si on la garde quelque temps avant d'en faire usage. Dans ce cas elle est excellente, de très-bon goût, absolument douce, même incorruptible, de sorte qu'on peut

---

qu'il fit entrer la pompe de bois dans un trou fait au couvercle de cette chaudière, & que la vapeur qui s'élevoit dans ce tuyau de pompe, étoit immédiatement conduite par le moyen du canon d'un fusil au travers d'une barrique d'eau de mer froide pour la condensation : l'eau distillée se versoit probablement dans un récipient placé au bas de l'appareil. Près du fond de la barrique condensante, étoit, selon toute apparence, un robinet propre à faciliter l'écoulement de l'eau de mer à mesure qu'elle étoit échauffée.

Le capitaine Clansey mouilla dans la rade de Ballasore, mais un coup de vent l'obligea de lever ses ancres. Entré dans la rivière Ougly, M. Davis, chirurgien du vaisseau de Roi *le Dauphin*, de qui je tiens cet extrait, goûta de l'eau de mer distillée à bord du *Slambol ;* il ne se souvint pas d'en avoir jamais bu de meilleure ou de plus pure. (L)

la conſerver pendant pluſieurs années en la mettant dans des bouteilles bien lavées.

Une lettre qui m'a été adreſſée de la Havane, en date du 1er ſeptembre 1762, & dont je vais donner l'extrait, prouve clairement combien l'objet qui nous occupe mérite d'attention.

« Avant la reddition de cette place, » il étoit impoſſible de peindre toutes » les ſouffrances que le manque d'eau » nous faiſoit eſſuyer. J'aurois dé- » bourſé avec plaiſir une demi-guinée » pour avoir une chopine d'eau diſ- » tillée, telle que j'en ai fréquem- » ment bu à votre table. Beaucoup » de monde a péri par cette diſette ; » les maladies occaſionnées par l'eau » mal-ſaine & vénéneuſe, en ont en- » core enlevé davantage ».

Quelques alambics envoyés de la Jamaïque, n'auroient-ils pas prévenu ces malheurs ?

On peut faire cuire dans les vapeurs de l'eau de mer en ébullition auſſi bien que dans l'eau douce, toute eſpèce de comeſtible, comme bœuf ſalé ou nouvellement tué, porc, vo-

laille, riz, &c. : à cet effet, il faut les ſuſpendre dans un filet ou une paſſoire. Placés à l'embouchure du vaſe qui contient l'eau de mer bouillante, ces alimens ſe cuiſent de la même manière que les Turcs préparent le pilau, leur mets favori. On peut encore les ſoutenir avec des crochets au-deſſus de l'eau, de manière qu'ils ne la touchent pas : toujours faut-il que les vapeurs ſoient retenues par un couvercle fermant exactement.

Quand on a beſoin de faire cuire une grande quantité de comeſtibles à la fois, le mieux eſt de conduire les vapeurs de l'eau bouillante dans un autre vaiſſeau, au moyen d'un tube. La viande ſera ſuſpendue par des crochets dans ce dernier, afin que ſi elle eſt ſalée, la ſaumure ou les gouttes qui s'en échappent, puiſſent tomber au fond, & qu'elle ſoit pénétrée dans tous ſes points.

Après avoir donné les moyens propres à pourvoir d'eau douce toutes les perſonnes qui ſont ſur mer ou près

de cet élément, occupons-nous à les mettre à l'abri de l'affreuse calamité de la famine.

La poudre de salep (16) & la *soupe*

(16) Le salep ou salab dont ont parlé Albert Seba & Degner, & depuis eux M. Geoffroy (voy. *Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'année 1740*), est la racine bulbeuse d'une espèce de *satyrion*. Linné l'appelle *orchis bulbis indivisis, nectarii labio quadrifido crenulato, cornu obtuso*. Les Turcs en font un grand usage. Il contient une substance visqueuse & mucilagineuse, qui se dissout aisément, & de même que la gomme. Lorsqu'on veut s'en servir, on prend une petite cuillerée de cette racine en poudre, qu'on arrose peu à peu avec de l'eau chaude, & même froide, dans laquelle elle se dissout; on étend ensuite cette dissolution dans l'eau, le lait ou le bouillon : il en résulte une crême légère. Cette substance jouit, dit-on, d'une très-grande réputation parmi les Perses, qui lui croient toutes sortes de vertus : de sorte que le salep est aussi estimé parmi eux, que le ginseng l'est à la Chine. Quoi qu'il en soit, de toutes les substances végétales qu'on a essayé de substituer aux grains, il n'en est point de plus saine ni de plus nourrissante. Il a de plus la propriété singulière de faire disparoître l'âcreté du sel marin. M. Percival ayant dissous un gros & demi de ce sel dans une

portative (17), diſſoutes dans l'eau bouillante, forment une gelée épaiſſe

---

chopine de mucilage de ſalep, auſſi clair qu'il le faut pour pouvoir être bu, & la même quantité de ſel dans une chopine d'eau de fontaine, a trouvé la première boiſſon agréable au goût, tandis que la dernière étoit très-ſalée.

Le ſalep eſt aſſez cher en France; mais comme il aime les lieux ſecs, & croît naturellement dans pluſieurs endroits de l'Europe, on pourroit encourager ſa culture, & le faire ſinguliérement baiſſer de prix. (T)

(17) La ſoupe portative des Anglois ſe connoît en France ſous le nom de tablettes de bouillon. Celles dont nous nous ſervons actuellement en mer paroiſſent être très ſupérieures à celles que nos voiſins emploient. Le ſieur Meunier, connu depuis long-temps comme poſſeſſeur d'une recette particulière pour leur compoſition, en a vendu le ſecret au Roi : c'eſt depuis cette époque que nos vaiſſeaux en ſont fournis. Celles-ci ont l'avantage d'être très-nourriſſantes, & de pouvoir ſe conſerver à bord des bâtimens pendant un temps indéfini. M. de Bougainville en avoit embarqué lorſqu'il entreprit de faire le tour du monde. Non-ſeulement elles n'étoient point gâtées après quatorze ans, mais même elles avoient conſervé toutes leurs qualités. Ces tablettes, qui ſont actuellement partie des approviſionnemens de notre Ma-

très-nourrissante, capable de soutenir les forces pendant un temps considé-

---

rine royale, sont destinées aux malades. Suivant le volume d'eau dans lequel on les dissout, ils ont du bouillon plus ou moins fort.

J'observerai que les tablettes en question sont composées du meilleur bœuf ou veau de la première espèce, & de volailles choisies.

Ne pouvant pas entrer dans d'autres détails sur leur composition, très-peu connue jusqu'à présent, je vais publier deux formules de tablettes alimentaires, qui, sans avoir la perfection de celles de M. Meunier, ont néanmoins leur mérite.

Recette pour faire des tablettes de bouillon.

Prenez le quart d'un bœuf, un veau entier, deux moutons, deux douzaines de vieilles poules ou vieux coqs; nettoyez & échaudez le tout: mettez dans la marmite; versez-y aussi-tôt la décoction de quinze ou vingt livres de rapure de corne de cerf, & quatre seaux d'eau commune; couvrez la chaudière, & fermez-la exactement, en tenant un poids sur le couvercle, & luttant les bords avec de la pâte. Faites bouillir à un feu doux durant six heures, c'est-à-dire jusqu'à ce que les viandes se détachent des os; alors retirez les viandes; ôtez les plus gros os; hachez les viandes, & mettez-les sous une presse garnie de plaques de fer chaudes. Faites agir la presse; mettez dans la chaudière le jus exprimé; passez le

rable. Il y a mille exemples de perſonnes qui ont vécu pendant pluſieurs

---

tout par un tamis de crin; laiſſez refroidir: ôtez la graiſſe: aſſaiſonnez avec du ſel, du poivre blanc, des gérofles, du laurier ou autre choſe. Faites bouillir, & remuez juſqu'à ce que le bouillon, étant verſé ſur une aſſiette & refroidi, forme une gelée épaiſſe, brune, & qui ait beaucoup de conſiſtance. Retirez la marmite du feu, & quand le bouillon ſera à moitié refroidi, verſez dans des vaiſſeaux qui aient beaucoup de ſurface, & au plus trois pouces de profondeur. Cette gelée étant refroidie, mettez-la ſécher, ou dans un four modérément chaud, ou à l'étuve. Quand ces tablettes ſont devenues auſſi dures que de la colle-forte, mais telles qu'elles ſe caſſent avec les mains, rompez-les de la grandeur que vous ſouhaiterez, & gardez-les dans des boîtes ou barrils bien fermés, que vous tiendrez dans des lieux frais & ſecs.

Une once de ces tablettes fondues dans une chopine d'eau, fait un bouillon léger, une once & demie un bouillon moyen; deux onces font un bouillon épais & très-nourriſſant.

On rendra ces tablettes plus agréables au goût, & plus ſaines, ſi on met cuire avec la viande des navets, des oignons, des poireaux, des carottes, du céleri, du cerfeuil, &c.

Autre formule de tablettes alimentaires, qui eſt plus ſimple.

Prenez quatre pieds de veau, douze livres

mois avec des alimens beaucoup moins ſubſtantiels ; tels, par exemple, que le riz bouilli, & même la ſeule gomme arabique. Haſſelquiſt dit, dans l'hiſtoire de ſon voyage du Levant, qu'une caravane qui alloit d'Ethiopie en Egypte, ayant conſommé toutes ſes proviſions, ne ſubſiſta, pendant deux mois, que de gomme arabique diſſoute dans l'eau. Heureuſement, cette gomme faiſoit partie de ſes marchandiſes.

Non-ſeulement la gomme du Sénégal ou arabique nourrit des villes entières de Nègres, quand elles éprouvent la diſette à laquelle les mauvaiſes récoltes de riz & de millet donnent quelquefois lieu, mais encore les Arabes,

---

de bœuf, dix livres de mouton, & quatre livres de veau ; faites de toutes ces viandes, avec la quantité proportionnée d'eau, ſelon la méthode ordinaire, du bouillon, qu'on doit bien dégraiſſer, & clarifier enſuite avec les blancs de ſix œufs. Après y avoir ajouté le ſel néceſſaire, on le fait évaporer au bain-marie juſqu'à la conſiſtance de pâte, de laquelle on puiſſe former des tablettes, qu'on achève de ſécher dans une étuve, pour pouvoir les enfermer dans une bouteille bien bouchée, où elles ſe conſervent pendant pluſieurs années ſans aucune altération. (T)

qui, deux fois l'an, ramaſſent cette gomme dans les forêts de l'intérieur du pays, ſituées ſur la côte ſeptentrionale de la rivière Niger, n'ont pas d'autres alimens pendant pluſieurs mois.

Une once de ſalep pulvériſé, & un pareil volume de *ſoupe portative*, diſſous dans deux pintes d'eau bouillante, font une gelée épaiſſe qui ſuffit à la nourriture d'une perſonne pendant un jour entier; & comme cet aliment eſt un compoſé de ſubſtances animale & végétale, il ſoutient mieux, & eſt plus ſain que le double de riz bouilli. Néanmoins les gens de mer ſont ſouvent obligés de ne vivre que de riz pendant pluſieurs mois, ſur-tout lorſqu'ils vont en Guinée, que le pain & la farine leur manquent, & que le porc & le bœuf qu'ils ont fait ſaler dans les pays chauds, ſe ſont corrompus.

La ſupériorité du ſalep ſur le riz, conſiſte, 1°. en ce que ce dernier contient moins de nourriture, quoiqu'au double de volume; 2°. en ce que ſa préparation demande beaucoup de feu, & ſur-tout de l'eau, par la raiſon qu'il faut le faire bouillir long-temps,

au lieu que le ſalep peut former une pâte avec l'eau froide, & n'eſt pas trop ſalé, même lorſqu'on le mêle à l'eau de mer.

Quand on étend le ſalep dans l'eau froide, il ne faut que dix fois ſon poids d'eau pour en faire une pâte ou gâteau : ſi l'on en met davantage, elle s'en ſépare. Cette pâte, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre, peut ſervir à calmer la ſoif & la faim : elle ſe conſerve pluſieurs jours.

Lorſqu'on mêle le ſalep à l'eau de mer, il ne faut pas plus de ſix fois ſon poids d'eau ; cette doſe eſt préciſément celle qui convient pour lui donner de la ſaveur. Par lui-même c'eſt une poudre inſipide.

Si l'on ajoute des épices à la *ſoupe portative* & au ſalep, on les rend plus agréables au goût, & d'ailleurs on augmente conſidérablement leur vertu nutritive. Ce fait ſemble prouvé par un événement aſſez récent, dont nous allons rapporter les détails.

En 1762, les troupes angloiſes occupant les Manilles, un vaiſſeau Malais y arriva de Macaſſar. Le changement de mouſon l'avoit retenu ſi

long-temps en mer, que l'équipage, réduit aux dernières extrémités par la diſette des comeſtibles, avoit été forcé de vivre preſque uniquement, pendant deux mois conſécutifs, d'eau & d'épices ; c'eſt-à-dire, de macis, de cannelle & de poivre, qui compoſoient ſa cargaiſon. Malgré cela, tous ſes hommes, qui, au nombre de trente, débarquèrent aux Manilles, parurent jouir de la meilleure ſanté.

De ce qui précède, naiſſent évidemment les inductions ſuivantes.

Comme les horreurs de la famine proviennent quelquefois, en mer, de l'avarice des Armateurs de vaiſſeaux marchands, qui, par des vues d'économie, embarquent beaucoup moins de proviſions qu'il n'en faudroit, ne ſeroit-il pas néceſſaire que des conventions préciſes, entre eux & leurs équipages, les obligeaſſent à payer une ſomme d'argent déterminée pour chaque *deficit* qui ſe trouveroit dans les comeſtibles pendant la durée du voyage, ainſi que cela ſe pratique ſur les vaiſſeaux de Roi ? La calamité que nous déplorons, n'en ſeroit-elle pas beaucoup moins fréquente ?

Comme deux livres de ſalep, avec autant de *ſoupe portative*, peuvent nourrir ſainement un homme pendant un mois entier, ne conviendroit-il pas que chaque vaiſſeau qui met à la voile, ſe chargeât de ces objets proportionnément au nombre d'individus qui compoſent ſon équipage, pour obvier à des accidens imprévus qui peuvent épuiſer les autres proviſions dans le cours du voyage ?

Le ſalep & la *ſoupe portative* contenant la plus grande quantité de nourriture animale & végétale qu'on puiſſe raſſembler dans un auſſi petit volume, ne peuvent-ils pas être d'une reſſource infinie, quand, par le feu, le naufrage, ou autres malheurs, les équipages ſe trouvent obligés à quitter leurs bâtimens, & à chercher un aſyle dans leurs chaloupes ?

Suppoſons qu'une chaloupe ſoit approviſionnée d'onze galons d'eau, de deux livres de ſalep, & d'autant de *ſoupe portative* pour chaque homme ; il eſt probable que perſonne n'y mourra de faim ou de ſoif, au moins pendant un mois : pendant cet intervalle de temps, chacun aura pour ſa nourri-

ture journalière une pinte d'eau, onze onces de forte pâte de ſalep, & une once de *ſoupe portative*. Ce dernier aliment doit être fondu dans la bouche. Quand il eſt bien préparé, cette petite quantité contient les ſucs nourriſſans d'environ trois quarts de livre de bœuf.

Lorſque l'on eſt réduit aux dernières extrémités, le ſalep peut ſe mêler avec l'eau de mer : dans ce cas il eſt encore très-ſain.

Le ſalep & la *ſoupe portative* coûtent très-peu ; le ſalep ne ſe vend pas communément plus de quatre ſchelins & ſix ſols la livre : quant à la *ſoupe portative*, ſon prix n'excède guère un demi-écu (18).

---

(18) Une précaution eſſentielle, à laquelle on ne doit jamais manquer dans un vaiſſeau qui eſt à la voile, c'eſt d'avoir toujours un tonneau rempli d'eau douce, ſoit à bord de la chaloupe, ſoit ſur le pont, à un endroit d'où l'on puiſſe le tranſporter aiſément à ſon bord. En cas de feu & autres accidens, ſouvent il eſt abſolument impoſſible de deſcendre à fond de cale pour aller chercher de l'eau. La précaution dont il s'agit n'eſt pas moins néceſſaire à l'égard du ſalep & de la ſoupe portative. (L)

Le salep & la *soupe portative* pouvant se conserver pendant plusieurs années, quand on a soin de les préserver de l'humidité, ne seroit-il pas également utile de s'en pourvoir dans les villes assiégées, & lorsqu'on fait faire de longues marches aux armées ? Chaque soldat portant une livre de chacun de ces alimens, auroit, sans le moindre embarras, pour plus de quinze jours de vivres, dont il feroit usage toutes les fois que l'arrivée des autres provisions seroit retardée.

Mon intention n'est point d'offrir ici une poudre ou pâte alimentaire qui dispense de la nécessité d'approvisionner nos flottes & armées des autres comestibles. La découverte qui rend l'eau de mer potable, ne rend pas non plus moins utiles & convenables les précautions admises pour se mettre à l'abri de la disette d'eau douce, dont il est si essentiel de se pourvoir. Mes vues se sont bornées à remédier aux cas de détresses extraordinaires, & à sauver alors de la mort cruelle & précipitée qu'entraînent les tourmens de la faim & de la soif.

F I N.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES.

Le chiffre Romain indique le tome, & l'Arabe la page.

A.

Air : ce qu'il produit dans les pays chauds lorsqu'il est vicié. Son action se porte principalement sur le cerveau & l'estomac, I. 240. Le mauvais air fait dégénérer les simples indispositions en maladies mortelles, I. 244. L'air de mer est utile dans les fièvres; observations qui le prouvent, I. 254.

Alston : a recommandé de distiller l'eau de mer avec la chaux vive pour la rendre potable, II. 250.

Alun : il purifie l'eau & la clarifie, rafraîchit beaucoup, & donne du ressort aux fibres, I. 148.

Antigoa : le havre en est très mal-sain; la fièvre jaune & le flux dévastent les équipages des vaisseaux qui y jettent l'ancre, I. 272.

Antimoniaux : dès que le tube alimentaire a été nettoyé, il faut les faire prendre aux personnes attaquées de fièvre, particuliére-

ment si la peau est moite. Moyens pour empêcher qu'ils n'irritent l'estomac, II. 4. Ce qu'il faut faire quand les antimoniaux n'ont pas procuré d'évacuations suffisantes par les selles. Ils sont éminemment fébrifuges, II. 7. Précautions à prendre quand on les administre. L'opium modère leur action, II. 8. Quand on donne les antimoniaux, il faut éviter soigneusement de leur associer un alkali, II. 16. Ces remèdes ne doivent être employés que dans leur nouveauté, II, 17.

Apoplexie. Les rayons du soleil dardés sur la tête, & absorbés par le noir du chapeau, l'occasionnent souvent en Guinée : remèdes qui la combattent avec succès, I. 214.

Appleby. En 1753, on crut qu'il avoit enfin découvert un moyen sûr pour rendre l'eau de mer potable : annonce de son procédé, II. 247. Il n'étoit point nouveau, & d'ailleurs avoit beaucoup d'inconvéniens, II. 249.

Arabique (gomme) : est très-nourrissante ; fait qui le prouve, II. 272.

Aristoloche longue : l'usage de sa racine dompte des fièvres intermittentes très-opiniâtres, II. 171.

Arsenic : il en entre souvent dans la composition des remèdes prescrits par les charlatans contre les fièvres intermittentes ; cette substance est très-fébrifuge, mais entraîne à sa suite des accidens terribles. Auteurs qui ont cherché à en accréditer l'usage, II. 196.

Ayton-Douglas : remède qu'il a recommandé dans le cholera-morbus, II. 53.

B.

BACHER : ſes pilules toniques ſont un excellent remède dans les hydropiſies : leurs vertus, II. 101. Manière de les préparer, II. 102. Elles n'excluent point l'uſage des boiſſons ; jamais, au contraire, elles n'agiſſent mieux que quand la fibre eſt dans le relâchement, II. 107.

Bagdad : hiſtoire de la fièvre qui y fit de ſi grands ravages en 1758, I. 141.

Bagnols (eau de) : eſt bonne dans la phtiſie, II. 90.

Bajon (Chirurgien du Roi à Cayenne), dit qu'il eſt parvenu à prévenir le mal de mâchoire, ſi funeſte aux Négrillons, en laiſſant dégorger le cordon ombilical avant d'en faire la ligature. M. Levret avoit annoncé le même moyen comme propre à prévenir la petite-vérole, II. 70.

Bains : les tempérés conviennent dans les fièvres accompagnées de grandes agitations : effets qui en réſultent, II. 34, 35. Il ne faut pas les employer comme principal moyen de guériſon dans le *tétanos*, l'*emproſthotonos* & l'*épiſthotonos*, II. 67. Pris dans le temps de l'intermiſſion, ils réuſſiſſent ſouvent à guérir les fièvres intermittentes : circonſtances qui les indiquent : cas qui en interdiſent l'uſage, II. 137. Les bains froids ſont bons ſur la fin de la dyſenterie, II. 47.

Bains de terre : ont été recommandés dans la phtiſie par Solano, Bordeu, Fouquet, II. 95.

Balambangan, petite iſle de 45 milles de cir-

conférence, au couchant de Borneo ; elle eſt couverte d'eaux ſtagnantes & de ſable. En 1773, les Anglois ont été l'habiter. Depuis octobre juſqu'en avril, pendant la mouſon *nord-eſt*, le vent vient de la mer, & cet établiſſement eſt ſain ; d'avril en octobre, pendant la mouſon *ſud-oueſt*, il y règne des fièvres malignes, qui emportent ſouvent les hommes les plus robuſtes en moins de douze à quatorze heures, I. 135 *& ſuiv.*

Banana (iſles) : ſalubrité de leur climat. Les troupes angloiſes dont les garniſons ſont en Afrique, devroient y être transférées ; on feroit bien également d'y porter tout le commerce, I. 310.

Banda, iſle à épiceries des Hollandois, I. 106.

Barbade : maladie ſingulière qui y eſt endémique : parties du corps qu'elle attaque le plus ſouvent ; ſes effets. Les Nègres la contractent plus ſouvent que les Blancs ; pourquoi cela. Traitement qui convient à cette maladie ; remèdes employés par le peuple, I. 152 *& ſuiv.*

Barbiers : c'eſt une eſpèce de paralyſie commune dans l'Inde. Manière dont cette maladie ſe déclare ; ſes effets : méthode curative adoptée par les habitans du pays, II. 79. Cette maladie attaque très-violemment & fréquemment ſur la côte de Malabar : mois où elle eſt à craindre, II. 81.

Baron : il ſe plaint, avec raiſon, de ce qu'on n'emploie pas la terre foliée de tartre plus ſouvent en France, II. 100.

Barrèges (eau de), convient dans la phtiſie, II. 89.

Baſtimentos (iſles.) L'eſcadre de l'Amiral Hoſier y fut détruite. D'abord, ce fut le ſcorbut qui ravagea ſes équipages ; enſuite la fièvre maligne & le flux, I. 183, 184.

Batavia, eſt ravagé tous les ans par des maladies meurtrières : cauſes de ces déſaſtres. Pertes eſſuyées dans ſa rade par les vaiſſeaux anglois. La maladie qui détruiſit leurs équipages, étoit une fièvre du genre des rémittentes ; ſouvent on en mouroit dans le premier accès, I. 119, 120 *& ſuiv.*

Bath (eau de) : circonſtances où ceux qui reviennent des pays chauds doivent en faire uſage, II. 85.

Battes (beaume de) : ſa compoſition, II. 167.

Bazile (Saint), eſt peut-être celui qui a donné la première idée de la diſtillation de l'eau de mer pour la rendre potable, II. 215.

Bencoolen : ſon climat eſt très mal-ſain pour les Anglois. Les Chinois qui ſont venus s'y établir en 1763, y ont preſque tous péri. La mortalité n'a ceſſé parmi les troupes envoyées de la Grande-Bretagne, que depuis la conſtruction du fort Marlboroug, élevé ſur un lieu ſec & acceſſible aux vents, I. 108. 109.

Bengale, eſt fatale aux Européens en juillet, août, ſeptembre & octobre ; il y règne alors des fièvres du genre des rémittentes & intermittentes, ainſi que des flux. Quand la ſaiſon eſt très-mauvaiſe, les fièvres malignes ſont communes, & l'on en meurt

sur le champ. La saignée ne doit être employée qu'avec beaucoup de circonspection dans toutes les maladies qui règnent au Bengale, I. 109, 110.

Benguela : le Royaume, & sur-tout la ville de ce nom, sont aussi mal-sains qu'ils puissent l'être, I. 70.

Benin : l'air est, pour ainsi dire, pestilentiel dans son golphe, I. 69.

Berkley : a recommandé l'usage de l'eau de goudron aux phtisiques, II. 95.

Bermudes (isles) : sont extrêmement saines; Waller, inspiré par l'influence de l'air & la beauté du payſage, les a chantés, I. 151, 152.

Boerhaave : a parlé des voyages sur mer comme utiles aux phtisiques, II. 90.

Bogue (chirurgien) : ses observations sur les maladies qui régnèrent à Calcutta en 1757 : remèdes qui réussirent à les combattre : elles affoiblirent à l'excès, I. 128 *& suiv.*

Bombay : moyens dont on s'est servi pour y purifier l'air, I. 117.

Bonavista (l'une des isles du Cap-Verd), est couverte de sable, ce qui la rend malsaine, I. 190.

Bonnes (eau de), s'emploie avec succès dans la phtisie, II. 89.

Borneo (isle), a été funeste à beaucoup d'Européens, I. 106.

Brésil : l'air y est excellent; les Portugais regardent ce pays comme un paradis, I. 275.

Bridge-Town, capitale de la Barbade : on l'a construite sur un canton mal-sain, I. 153.

Briſtol (eau de) , priſe à ſa ſource , a eu d'heureux effets dans la phriſie , II. 89.
Bruce : hiſtoire de la fièvre jaune donnée par cet Auteur , II. 19 *& ſuiv.*
Butler : a recommandé d'employer la lie de ſavon comme intermède , quand on diſtille l'eau de mer pour la rendre potable, II. 250.

C.

Cacho , ville que les Portugais poſſèdent en Guinée : maladie qui y règna : ce qu'elle produiſit : remèdes qui furent employés avec ſuccès : ſuites qu'elle entraîna pendant la ſaiſon pluvieuſe. Cacho eſt un des endroits les plus mal-ſains de l'univers. Effets de l'air de cette ville ſur les Européens , I. 89 *& ſuiv.*
Cadix. En ſeptembre & octobre de l'année 1764 , il y régna une maladie terrible , ſemblable à la fièvre jaune des Indes occidentales : ſymptomes qui l'accompagnèrent : ce que fit voir l'ouverture des cadavres , I. 172 , 173.
Calcutta : maladies qui y régnèrent en 1757, I. 128. Les femmes européennes n'y accouchent point ſans dangers , I. 131.
Canada : on y reſpire un très-bon air : maladies qui y règnent , I. 42 , 43.
Canaries (iſles) : l'air en eſt pur , I. 100. Les anciens y plaçoient leur éliſée , I. 101.
Canton. Les Anglois , dont le tempérament a a été ruiné par un long ſéjour dans les endroits les plus mal-ſains de l'Inde , s'y rétabliſſent , I. 106.

Cap de Bonne-Eſpérance : la température en eſt délicieuſe, I. 102.

Caroline : en juillet & août les étrangers ont à craindre, dans la Caroline méridionale, des maladies aiguës & meurtrières, I. 44.

Carthagène (en Amérique), eſt funeſte aux Eſpagnols ; les chaleurs y ſont exceſſives, & preſque continuelles ; l'air n'y eſt point rafraîchi par les orages : les habitans ont une couleur pâle & livide, I. 12.

Cavallo : ce qu'il dit de l'électricité pour le traitement des fièvres intermittentes : manière de l'employer, qu'il regarde comme préférable aux autres, II. 172.

Cautères : faits ſur le côté malade, ont eu d'heureux effets dans la phtiſie, II. 91.

Cauterets (eau de), convient dans la phtiſie, II. 89.

Cayenne : a été très-funeſte aux François : cauſe de ſon inſalubrité, I. 158.

Chanvalon : il faiſoit plonger dans l'eau froide les Négrillons attaqués du mal de mâchoire. On a adopté la même méthode à Cayenne & à Saint-Domingue, II. 69.

Cheſneau : donnoit ſouvent le mercure doux uni à la ſcammonée & au ſyrop de fleurs de pêcher, comme vermifuge : quelquefois il y mêloit un peu d'opium, II. 38.

Chevalier : la maladie à laquelle les Européens ſont expoſés à leur arrivée à Saint-Domingue, eſt, ſelon lui, une fièvre maligne, I. 175.

Chine : ſon climat convient aux Européens ; néanmoins les hommes qui ſont, en novembre, à bord des vaiſſeaux mouillés près

de Vampon, dans la rivière de Canton, ſont ſujets aux fièvres intermittentes : ce qui les occaſionne : rarement elles leur ſont fatales, I. 106.

Cholera-Morbus : ſymptomes avant-coureurs de cette maladie : ſignes qui annoncent une heureuſe terminaiſon : ſignes défavorables : moyens de guériſon, II. 48, 49.

Collin : a preſcrit avec ſuccès la racine de polygala amer contre la ſuppuration du poumon : manière de l'adminiſtrer : remèdes qu'il unit à celui-ci, II. 95 *& ſuiv.*

Confection cordiale : ſa compoſition, II. 27.

Conſomption : l'Auteur paroît l'avoir confondue avec la phtiſie proprement dite : différence qui ſe trouve entre ces deux maladies, II. 88.

Corſe (iſle) : les troupes françoiſes y ont perdu beaucoup de monde par les fièvres intermittentes & rémittentes : ces maladies y ſont toujours fatales lorſqu'elles ont été contractées dans le voiſinage des marais ou des plaines, I. 38.

Coſſigny : expériences qu'il a faites pour vérifier ſi l'eau de mer pourroit ſe filtrer & ſe deſſaler au travers du verre, II. 211.

Crawfort : (Chirurgien d'un vaiſſeau de la Compagnie des Indes angloiſes). La maladie du foie régna ſur ſon bord : ce qui l'avoit produite : ſymptomes qui en furent les ſuites : ce que l'ouverture des cadavres fit appercevoir, I. 127.

D.

DUBOUEIX : observation de ce Médecin sur un tétanos guéri par les frictions mercurielles : manière dont il explique l'action du vif-argent dans cette maladie, II. 77.

Duncan (Médecin anglois), a reconnu que dans tous les degrés de consomption où la fièvre étoit inflammatoire, le quinquina ne valoit rien, nuisoit même prodigieusement, II. 94.

Durande (Médecin de Dijon), a employé avec succès les feuilles de houx séchées & réduites en poudre, pour guérir les fièvres intermittentes, II. 171.

Dutens (Louis) : a publié que M. Irvine avoit copié son appareil distillatoire pour dessaler l'eau de mer, sur celui de M. Poissonnier, II. 241.

Dysenterie : elle attaque souvent les Européens dans les pays chauds : il y en a de primitives & de consécutives : moyens de guérison, II. 43, *& suiv.*

E.

EAU : souvent elle se corrompt à bord des vaisseaux : ce qui en est la cause : moyen de l'empêcher : précautions recommandées par différens Auteurs pour corriger l'eau corrompue, prévenir la corruption, & rendre la salubrité à celle qui est trop crue, II. 218, *& suiv.*

Eau de mer : elle ne peut pas devenir la boisson

son de l'homme : fait qui le prouve. Tentatives faites pour la rendre potable : la filtration eſt un des premiers moyens qu'on ait employés pour cela, II. 209. Inſuffiſance de ce moyen preſque démontrée, II. 211 & *ſuiv.* La précipitation a été tentée pour la deſſalation de l'eau de mer, II. 213. L'âcreté & l'amertume de l'eau de mer ne vient point des matières bitumineuſes, II. 222. A quoi nous devons l'attribuer, II. 223.

Eau alexitère ſimple : manière de la préparer, II. 14.

Eau alexitère ſpiritueuſe : ſa compoſition, *ibid.*

Eau de chaux, eſt propre à déterger les ulcères putrides & invétérés des poumons, II. 95.

Eau de genièvre compoſée : ſa recette, II. 62.

Eau de raifort compoſée : ſa recette, II. 99.

Eau ſimple de menthe commune : ſa recette, II. 50.

Eau ſpiritueuſe de menthe commune : compoſition de ce remède, II. 50.

Egypte : ſes parties baſſes ſont mal-ſaines, à cauſe du débordement du Nil, qui ſe renouvelle tous les ans : ſes parties élevées, relativement aux vapeurs nuiſibles qui partent, pendant l'été, des déſerts ſablonneux dont elles ſont environnées. Les maladies bilieuſes, les fièvres & les flux, règnent en Egypte depuis le mois de mai juſqu'à celui de ſeptembre, I. 48, 49.

Electricité : ne pourroit-elle pas être utile à ceux qui ſont attaqués du barbiers ? II. 87. Elle a guéri ſeule des fièvres intermittentes, II. 172.

Elixir d'aloës : manière de le préparer : cas où il eſt utile, II. 85.

Elixir de vitriol : circonſtances où il convient : il y en a de deux eſpèces : leur compoſition : doſes auxquelles on les adminiſtre, II. 85 *& ſuiv.*

Elixir parégorique, eſt un bon remède contre la toux des phtiſiques : ſa compoſition, II. 88.

Emplâtre de cumin : ſa recette, II. 52.

Emétiques : utilité de ces remèdes dans les dyſſenteries, II. 45. Cas où il faut s'en abſtenir, II. 46.

Equitation, a fait du bien à certains phtiſiques, II. 90. Elle eſt nuiſible dans tous les cas de conſomption où la fièvre eſt conſidérable : cet exercice augmente alors la violence des accidens, & précipite la fin des malades, II. 92.

Eſprit de lavande compoſé : ſa recette, II. 62.

Eſprit de ſel ammoniac dulcifié : ſa compoſition, II. 51.

Extrait thébaïque : on en a donné un ſcrupule en moins de vingt-quatre heures à un homme attaqué de tétanos. II. 68.

F.

Fève de S. Ignace, eſt recommandée dans la pharmacopée de Madrid comme fébrifuge. Son infuſion a guéri quatre perſonnes attaquées de la fièvre quarte, mais a échoué chez plus du double, II. 180.

Fièvre : il n'y a peut-être pas de maladie plus difficile à bien ſaiſir. Le pouls n'indique pas toujours quelle eſt ſa nature. Définition de

l'Auteur. Epithètes données aux fièvres par les Médecins Grecs & Romains. Diviſion des fièvres, faite par quelques écrivains modernes : celle de M. Lind, I. 15 *& ſuiv.* La fièvre maligne, du genre des rémittentes ou intermittentes, plus ſouvent de celui des doubles tierces, eſt ordinairement le produit de la chaleur & de l'humidité : c'eſt la fièvre automnale de tous les pays chauds, la maladie épidémique entre les tropiques, la plus fatale aux Européens dans tous les pays chauds & mal-ſains, I. 14. La fièvre jaune leur eſt également très-funeſte dans les Indes orientales, I. 164. Traitement ſimple de cette eſpèce de fièvre, II. 31. Les matelots s'en guériſſent fréquemment, au moyen ſeul de l'air de mer, I. 291. La fièvre intermittente ſe montre principalement dans les lieux bas, couverts de bois & d'eau ſtagnante : ſes cauſes : moyens de la prévenir, II. 121. *& ſuiv.* Remèdes pendant le froid, II. 129. *& ſuiv.* pendant la chaleur, II. 132. C'eſt la prolongation de cette période qui fait courir les plus grands dangers, II. 134. Ce qu'il faut faire quand il y a des intermiſſions complettes, II. 137. Obſervations qui mettent en évidence la pratique de l'Auteur, II. 164. *& ſuiv.* Moyens de guériſon pour les enfans, II. 159, 194 *& ſuiv.* Préſervatifs contre les rechûtes, II. 169. On peut guérir ſans quinquina, II. 171. Autres fébrifuges qui réuſſiſſent aſſez ſouvent, II. 176. Remèdes employés par le peuple, II. 186 *& ſuiv.* Remèdes des charlatans, II. 195.

Filtz-Gerard, a obtenu des lettres-patentes pour deſſaler l'eau de mer, & la rendre potable : ſes tentatives ont été infructueuſes, II. 216.
Flux habituels : énumération des remèdes qui réuſſiſſent à les guérir, II. 115 *& ſuiv.*
Fomentation commune : ſa recette, II. 64.
Fouquet, rapporte dans une thèſe des obſervations de M. Farjon ſur le ſuccès des mercuriaux dans le tétanos, II. 74 *& ſuiv.* Obſervations de ce Praticien ſur l'uſage des bains tempérés dans les fièvres intermittentes, II. 174 *& ſuiv.*

G.

GALAM (royaume de) : les François y ont eu un comptoir pour le commerce de l'or : détails ſur ce pays : ils peuvent donner une idée de l'état ſauvage de la Guinée en général. En 1758 les troupes angloiſes qui vinrent prendre poſſeſſion de cet établiſſement, perdirent un tiers de leurs compagnies : toute la nature paroiſſoit y conſpirer contre l'homme ; les tigres, les ſerpens venimeux, les crocodilles, les fourmis blanches, &c. lui faiſoient une guerre ouverte, I. 51 *& ſuiv.*
Gautier, a fait, en 1717, des tentatives pour deſſaler l'eau de mer par la diſtillation : inconvéniens de l'appareil qu'il employoit, II. 216 *& ſuiv.*
Gezzi, moyen qu'il a propoſé pour deſſaler l'eau de mer, II. 214.
Gibraltar : ſalubrité de ſa ſituation, I. 41.
Gilbert Paſley (Médecin réſidant à Madras), a employé avec ſuccès, pendant 18 ans,

les frictions mercurielles pour la maladie du foie, I. 127.
Gilchrist (Médecin anglois), a publié un Ouvrage sur l'utilité des voyages sur mer dans la phtisie : circonstances où ils sont réellement avantageux. Pour guérir les phtisies un peu avancées, il faut de longs voyages, II. 90. Le même Praticien a recommandé les bains tempérés dans les fièvres, II. 35.
Gomron (en Perse) : son climat est très-malsain. Depuis le mois de mai jusqu'en septembre, on y est attaqué de fièvres putrides intermittentes. Méthode de M. Parker pour traiter les maladies qui y séviſſent, I. 140.
Guinée, pays bas inculte, marécageux, I. 67. Causes des maladies qui y règnent, I. 60 & *suiv.* La maladie qui fait le plus de ravages en Guinée parmi les Européens, est cette fièvre maligne nerveuse, du genre des rémittentes, qui ne sévit qu'après la sécheresse. Description de cette fièvre, extraite du Journal de M. Robertson, I. 78 & *suiv.* Remèdes qui réussiſſent le mieux à combattre les maladies des Européens en Guinée, I. 95. Les saignées copieuses & répétées ont des suites fâcheuses en Guinée pendant la saison pluvieuse, I. 97. Les malades ont trop souvent à souffrir dans ce climat, de l'ignorance de ceux qui les conduisent, I. 98.

H.

HAEN (de) dit qu'un malade attaqué de tétanos, qui paroiſſoit avoir été ſoulagé par le bain, mourut un inſtant après en être ſorti, II. 67. Il atteſte, d'après ſa propre expérience, que le quinquina marié au lait a réuſſi dans le dernier degré de la phtiſie : remèdes qu'il conſeille pour ſeconder l'effet de ceux-ci, II. 94.

Halles, a propoſé de deſſaler l'eau de mer en joignant à la diſtillation la putréfaction : motif qui l'a déterminé : l'appareil des opérations multipliées, recommandées par ce phyſicien, ſeroit extrêmement embarraſſant ſur un vaiſſeau. Il a imaginé, en outre, de faire ventiler l'eau de mer à meſure qu'elle ſe diſtilloit, II. 246.

Harmattans : vents de terre extrêmement violens : leur nature, leurs effets : ils règnent ſur la côte de Guinée, particuliérement en décembre & janvier : ils ſont auſſi funeſtes aux animaux qu'aux hommes, I. 64 *& ſuiv.*

Haſſelquiſt : ce qu'il dit au ſujet de la gomme arabique employée comme aliment, II. 272.

Hauton, paroît être le premier qui ait fait une attention ſérieuſe à la diſtillation de l'eau de mer à bord des vaiſſeaux : ce qu'il propoſe à cet égard, II. 215.

Hawkins : paſſage de l'hiſtoire de ſon voyage qui a fait croire que la méthode de deſſaler l'eau de mer par la ſimple diſtillation, lui étoit connue : ce qui prouve qu'il a fait uſage d'intermède, II. 244.

Hillary (Médecin anglois) qui a écrit sur l'air & les maladies de la Barbade, dit que le bain lui a toujours paru moins utile dans le tétanos, que les fomentations émollientes & antispasmodiques : il a vu des malades mourir au moment même où on les sortoit de l'eau, II. 67.

Hoffman, a proposé en 1765, pour distiller l'eau de mer à bord des vaisseaux, un appareil embarrassant, II. 218.

Home : le seul tétanos qu'il ait vu a été guéri par l'opium, II. 66.

Hongrie, est un des climats les plus mal-sains de l'Europe : cause de son insalubrité : qualité de l'air qu'on y respire : pertes que des armées autrichiennes y ont faites. Les maladies qui règnent en Hongrie, en juillet, août & septembre, ressemblent beaucoup à celles que l'on contracte sur les côtes de Guinée, aux Indes orientales & occidentales, I. 7. La Hongrie est appellée à juste titre le tombeau des Allemands, I. 34.

Huile animale de Dippel, a réussi dans les fièvres intermittentes, même les quartes, doses auxquelles on l'administre : on la prend une demi-heure avant l'accès : ses effets, II. 171.

Hydropisies : Monro & Wan-Swiéten sont ceux qui en ont donné les meilleurs traitemens, II. 97. L'Auteur en a guéri d'assez invétérées, en donnant tous les deux jours un scrupule de pilules mercurielles, & les jours intermédiaires une mixture faite avec la scille & le sel diurétique, II. 98. Précau-

tions à prendre pour éviter les rechûtes quand on a été attaqué d'hydropisies, II. 108 *& suiv.*

I.

Jamaïque : beaucoup d'Anglois y ont péri, I. 13. Les fièvres & les flux la dévastent pendant certains mois : il y a des années où ces maladies sont très-meurtrières : moyens de s'y soustraire, I. 286 *& suiv.*

Jean Elliot (Médecin) : moyens dont il s'est servi pour rétablir des personnes revenues des pays chauds avec dureté du bas-ventre, fièvres étiques, &c. II. 91 *& suiv.*

Insectes : leur multiplication est un signe non équivoque de la constitution putride de l'air, I. 189.

Ipécacuanha : ses vertus résident dans la seule écorce qui est résineuse. On doit la séparer exactement du bois ou cœur ligneux, & la piler séparément. C'est le meilleur des vomitifs dans la dysenterie ; donné à petites doses avec l'opium & la rhubarbe, il réussit très bien dans cette maladie, lorsque les émétiques & purgatifs ont précédé, II, 45 *& suiv.*

Irvine (Chirurgien anglois), a fait un changement dans l'appareil de la distillation de l'eau de mer : récompense qu'il a obtenue du Parlement d'Angleterre, II. 240.

K.

Karec, isle située dans le golphe Persique : les fièvres intermittentes & les flux, sont les maladies qui y règnent pendant la saison pluvieuse, I. 141.

Kempfer, dit que le ver de Guinée tient beaucoup de la nature du polype : il en tira dix à un Européen dans un été, I. 72 *& suiv.*

Kramer : ses observations sur le climat de la Hongrie, I. 7.

L.

Lancisi : observations qu'il a données sur l'usage du mercure dans les fièvres putrides & vermineuses qui régnèrent à Rome en 1695, II. 39.

Laroche : observations qu'il a données sur l'usage des mercuriaux dans le tétanos, II. 72 *& suiv.*

Lavemens : on doit les ordonner dans les dysenteries lorsqu'il y a des tranchées, II. 47.

Leibnitz : ce qu'il conseille pour dessaler l'eau de mer, II. 211. Il avoit présumé que la distillation rendroit l'eau de mer potable, II. 215.

Lémithocorthon, espèce de coralline commune sur les rochers des isles de la méditerranée : il y en a deux espèces. C'est le premier de tous les vermifuges ; il agit doucement & promptement : ce qui décrédite cet excellent remède : circonstances qui

s'oppoſent à ſon adminiſtration : accidens qu'il occaſionne lorſqu'on le donne mal à propos, II. 39 & *ſuiv.*

Liniment ſavonneux : ſa compoſition, II. 52.

Liſter : ce qu'il a propoſé pour deſſaler l'eau de mer, II. 210.

Lune : elle influe ſenſiblement, tant au Bengale qu'à Bencoolen, ſur les fièvres intermittentes, I. 110. Fait qui le prouve, I. 111.

M.

Madagascar : pendant la ſaiſon ſèche, cette iſle eſt ſaine : depuis le mois de novembre juſqu'à celui de mars, temps des pluies ; c'eſt tout le contraire, I. 103.

Madras : eſt le plus ſain des établiſſemens anglois ſur la côte de Coromandel, I. 117.

Magneſie blanche : procédé dont ſe ſervent les Anglois pour la préparer, II. 159.

Makaque, ver commun à Cayenne : il a quelques traits de reſſemblance avec le ver de Guinée : moyens d'en délivrer, I. 75.

Maladie du foie : elle eſt, pour ainſi dire, particulière à l'Inde, ſpécialement à la côte de Coromandel : ſes ſymptomes : moyens de la guérir : le mercure eſt ſon ſpécifique, I, 124 & *ſuiv.*

Mal de mâchoire : eſt le ſpaſme le plus fatal aux Européens dans les pays chauds : il vient ſpontanément, ou à la ſuite de bleſſures : les Négrillons y ſont très-ſujets dans les iſles du vent & ſous le vent : moyens dont on ſe ſert à Saint-Domingue pour prévenir le mal de mâchoire : cet accident

est souvent, dans les pays chauds, la suite d'une amputation, ou même d'une blessure légère : nouveau genre de traitement proposé par l'Auteur, II. 69 & *suiv.*

Mal de ventre sec : fut une maladie commune au dernier siège de Gibraltar : symptomes qui l'accompagnoient : l'opium est son meilleur remède : précaution employée par les habitans des Indes occidentales pour s'en garantir, II. 56 & *suiv.*

Manille (dans l'isle de Luçon) : sa température est infiniment douce & salubre, I. 119.

Maroc : salubrité de son climat : fait qui le prouve, I. 47.

Marsigli : ses tentatives pour dessaler l'eau de mer, II. 212.

Martinique : est plus salubre que Saint-Domingue, I. 159.

Maryland : il y règne des fièvres de différentes espèces, & des flux qui sont très-funestes aux étrangers, I. 44.

Mazulipatan : il y règne tous les ans, en mai, un vent d'ouest qui échauffe l'air à l'excès, I. 118.

Mead : a recommandé les voyages sur mer aux phtisiques, II. 90.

Melinde : la ville & le royaume de ce nom sont assez sains, I. 104.

Mercure : donné en frictions ou à l'intérieur, est un bon remède dans le tétanos & le mal de mâchoire : observations qui le prouvent, II. 72 & *suiv.*

Mercure doux : bon vermifuge : sa préparation telle qu'elle est indiquée dans la pharmaco-

pée de Londres, II. 36. On ne doit l'employer dans les maladies aiguës qu'avec beaucoup de circonspection, II. 39. Le mercure doux peut être d'une grande ressource quand le flux de ventre est obstiné, & ne cède pas aux moyens connus, II. 115. Ce remède a été très-utile dans les hydropisies, & sur-tout l'anasarque : il est diurétique, II. 100.

Minorque : les fièvres intermittentes, rémittentes, & les flux, y règnent depuis le mois de juin jusqu'à celui de novembre, I. 39.

Mobile : en juillet, août & septembre, les fièvres intermittentes y sont communes, I. 46.

Moka : les Facteurs européens y ont à craindre une maladie qui revient tous les ans, I. 105.

Monserrat : l'air y est pur : ce qui le prouve, I. 157.

Mont-d'Or (eau de) : s'ordonne avec succès dans la phtisie, II. 89.

Mont Saint Thomas : à neuf milles de Madras, est le Montpellier de tous les établissemens anglois formés dans l'Inde, I. 282.

Mordechin : nom qu'on donne au cholera-morbus dans les Indes orientales, II. 43.

Mosambique : l'air y est, pour ainsi dire, pestilentiel : cinq ou six années de séjour dans cette isle, passent pour une longue vie, I. 104.

Mosul : en été il y règne des fièvres ardentes & des dysenteries : pendant la saison pluvieuse, ce sont des fièvres intermittentes, I. 145.

Musc : seul ou combiné avec le cinnabre, convient dans les fièvres quand le délire & les soubresauts des tendons sont violens, II. 34. Le musc a été essayé dans le tétanos, mais sans succès, II. 67.

N.

Naples : description de la fièvre épidémique qui y régna en 1764, I. 254 *& suiv.*
Narcotiques : inconvéniens de leur usage dans le commencement du cholera-morbus : il n'y a qu'une circonstance qui autorise leur emploi dans la première période, II. 51. Ils préviennent le frisson des fièvres intermittentes, II. 133. *& suiv.* Donnés pendant le temps de la chaleur des mêmes fièvres, ils calment les accidens, II. 203. Les narcotiques, qui sont échauffans, sont de vrais spécifiques dans les cours de ventre invétérés, II. 114.
Nesbin : l'air & les eaux y sont de très-mauvaise qualité, I. 145.
Névis : l'air en est pur, I. 157.
Nollet : tentatives qu'il a faites avec M. de Réaumur pour dessaler l'eau de mer par voie de filtration, I. 212.

O.

Opium : est un bon remède dans le tétanos ; il faut alors le donner à grandes doses. Quand les malades ne peuvent pas avaler, on peut le leur faire prendre en lavemens. Uni au camphre, & appliqué à

l'extérieur, il a fait ceſſer le ſpaſme ſur le champ. La même combinaiſon donnée à l'intérieur, eſt un excellent remède dans les affections ſpaſmodiques, II. 66 *& ſuiv.* Dans les cours de ventre qui ſont obſtinés, on eſt contraint d'unir l'opium à tous les autres remèdes, tant purgatifs qu'aſtringens, II. 114. Les préparations d'opium ſont très-utiles dans le traitement des fièvres intermittentes : incident qui fit faire cette découverte à l'Auteur : adminiſtrées au commencement de la chaleur, elles produiſent alors un ſoulagement immédiat, II. 200 *& ſuiv.*

Orsbridge : ſon procédé pour purifier l'eau corrompue, I. 86.

P.

PAROTIDE : ce qu'on doit faire quand elle ſe manifeſte : ſignes qui l'annoncent ; II. 41 *& ſuiv.*

Penſacola : les Anglois y ont perdu beaucoup de monde en 1765 : une maladie ſemblable à celle qui eſt connue dans les Indes occidentales ſous le nom de fièvre jaune, y a preſque entiérement détruit un régiment de cette nation, I. 45.

Peſte : elle ne ceſſe point en Egypte vers le mois de juin, parce que les vents du Nord prennent le deſſus, ni par rapport au débordement du Nil : cet effet ne doit s'attribuer qu'aux vents chauds qui ſoufflent à des temps fixes des déſerts de la Nubie & de l'Ethiopie, I. 195.

Philonium Londinense : sa préparation, II. 10.
Pierre calaminaire : ce que c'est : on s'en sert avec fruit dans les cours de ventre habituels, II. 112.
Pilules de Rufus : leur composition, II. 127.
Pilules de coloquinte simples : leur composition, II. 63.
Pilules gommeuses : leur composition, II. 60.
Pline : ce qu'il a dit sur les moyens de dessaler l'eau de mer, II. 210.
Podang : établissement hollandois dans l'isle de Sumatra : l'air y est pestilentiel, I. 107.
Poissonnier : forme d'alambic qu'il a imaginée pour distiller l'eau de mer à bord des vaisseaux, II. 217. Description de son appareil, II. 229 *& suiv.* Intermède qu'il emploie : raisons qui l'ont déterminé à s'en servir, II. 235 *& suiv.*
Poissonnier (Desperieres) : dit que les fièvres les plus fatales aux Européens nouvellement arrivés à Saint-Domingue, est la fièvre ardente, plus ou moins forte, I. 175. Traitement qu'il conseille, I. 177 *& suiv.*
Pondichery, chef-lieu des établissemens françois dans l'Inde, est assez sain, I. 119.
Port-Mahon (près l'isle de Rattuan) : l'air est stagnant dans son port : accidens qui en résultent, I. 162.
Porto-Bello : l'air y est d'une malignité extraordinaire ; il fait périr annuellement quantité d'Espagnols. Pendant long-temps on a cru que les femmes couroient les plus grands risques à y faire leurs couches : événement qui a dissipé la prévention, I. 11.

Portſey, iſle baſſe & humide : la fièvre intermittente & le flux y règnent ſouvent pendant l'automne, I. 25.

Portugais : ils firent la découverte des parties méridionales de l'Afrique ; adoptèrent de fauſſes idées ſur la cauſe des maladies qui régnoient parmi eux, & ſuivirent d'après cela la plus mauvaiſe de toutes les méthodes pour acclimater dans ces dangereuſes contrées, I 3. *& ſuiv.*

Poudre de James : ſa compoſition, II. 13. On l'a donnée, dans l'hôpital d'Haſſar, à plus de mille perſonnes attaquées de différentes épèces de fièvres : doſe à laquelle on la preſcrivoit. Quand il y avoit de la diarrhée, on l'adminiſtroit avec le *philonium Londinenſe*. S'il y avoit foubreſauts des tendons, elle ſe mêloit avec le camphre, ou autres remèdes : circonſtances où elle a réuſſi, II. 9 *& ſuiv.*

Pouliot (eau ſimple de) : ſa compoſition, II. 99.

Pringle, conſeille aux phtiſiques le ſeton, du côté de la poitrine qui paroît le plus affecté : avantage qui en réſulte : circonſtances où ce moyen eſt principalement déciſif, II. 91.

Q.

QUINQUINA : dès que les fièvres des pays chauds ont des intermiſſions, on peut le donner à grandes doſes, II. 17. Dans les fièvres intermittentes, il faut l'adminiſtrer de très-bonne heure : il exige peu de préparation, II. 137. *& ſuiv.* Quand les fièvres

d'accès reviennent à un hydropique, il eſt bon de recourir promptement à cette écorce. La toux ou toute autre indiſpoſition chronique, ne ſont point un obſtacle à ſa preſcription : ſouvent elle échoue, parce qu'on ne l'emploie pas aſſez long-temps, ou qu'on la fait prendre en trop petites doſes, II. 147 *& ſuiv.* La petite bière & le lait maſquent ſon goût : manière de l'adminiſtrer, II. 150 *& ſuiv.* On peut donner le quinquina en lavemens : l'opium empêche qu'il ne purge, II. 156 *& ſuiv.* Moyens pour reconnoître ſi le quinquina eſt de bonne qualité, II. 197. Il ne vaut rien dans la phtiſie lorſqu'il y a inflammation, difficulté de reſpirer un peu conſidérable, & que les obſtructions du poumon ſont confirmées : circonſtances où l'on peut l'employer pour cette maladie, II. 92 *& ſuiv.*

Quiola : les Portugais ont été forcés de l'abandonner, à cauſe de ſon extrême inſalubrité, I. 104.

R.

Reyer, a dit qu'on pourroit deſſaler l'eau de mer en la faiſant congeler, II. 214.

Rollo (Chirurgien anglois) : moyens dont il s'eſt ſervi pendant la dernière guerre pour préſerver les troupes des maladies dans les Indes occidentales, I. 165.

Rouppe, dit que le ver de Guinée eſt une maladie contagieuſe, I. 72. C'eſt celui qui a donné la meilleure deſcription des maladies des Indes occidentales : extrait de ſon

Ouvrage, intitulé : *De morbis navigantium*; I. 179.

S.

SABAROT, a annoncé dans le Journal de Médecine, en 1777, que l'écorce de maronnier d'Inde eſt fébrifuge : manière de l'adminiſtrer : ſes effets, II. 171.

Saignée : on ne doit l'employer qu'avec précaution dans les pays chauds, II. 3.

Saint-Domingue (iſle de) : la fièvre jaune ; la double tierce & le cauſus, paroiſſent être les maladies qui y enlèvent le plus de monde, I. 175.

Sainte-Helene : les planteurs anglois y jouiſſent d'une bonne ſanté, I. 102.

Saint-Paul de Loanda, chef-lieu des poſſeſſions portugaiſes en Afrique, eſt un endroit aſſez ſain, I. 70.

Saint Salvador : c'eſt le plus ſain de tous les établiſſemens portugais en Afrique : ſa poſition en eſt la cauſe, I. 70.

Salep : détails ſur cette ſubſtance, II. 268.

Salivation, peut être utile dans l'hydropiſie : obſervations qui le prouvent, II. 98.

Samiels : vents peſtilentiels qui règnent dans les déſerts de l'Arabie, le plus ſouvent en juillet & août ; ils frappent de mort tout homme ou animal qui les reçoit en face : moyens de s'en garantir, I. 143 *& ſuiv.* leur action eſt très-affoiblie quand ils paſſent ſur un canton couvert d'herbes & de végétaux, I. 191.

San-Yago : eſt la plus mal-ſaine des iſles du Cap-Verd, I. 5. Les Portugais qui en firent

la découverte, y périrent presque tous, I. 6.
Sardaigne : est ravagée tous les ans par une maladie épidémique, du genre des fièvres rémittentes ou intermittentes, I. 34. Symptomes qui se déclarèrent chez les Anglois débarqués du vaisseau *le Prince* en 1758 : le changement d'air est très-avantageux à ceux qui sont attaqués, en Sardaigne, de l'épidémie : remède employé par les naturels du pays, I. 37.
Sel cathartique amer : purgatif recommandé dans la dysenterie : Monro l'a employé, ainsi que M. Huck, II. 46.
Sel diurétique : c'est la terre foliée de tartre : il est des plus utiles, II. 99. Suivant la dose à laquelle on le donne, & la disposition du sujet, il agit par les selles ou les urines, II. 100.
Selter (eau de) : s'ordonne dans la phtisie, II. 90.
Setz (eau de) : est utile dans la phtisie, II. 90.
Sénégal : en décembre 1783, la chaleur y fut de 93 degrés au thermomètre de Farenheit ; il y tomba 115 pouces d'eau pendant la saison pluvieuse : les plus forts ouragans n'y font rien sur le baromètre, I. 51 *& suiv.* Les Européens y ont à craindre, dans la mauvaise saison, les flux & une fièvre maligne nerveuse : traitement employé pour combattre cette dernière maladie, I. 76 *& suiv.* Les établissemens militaires formés par les Anglois au Sénégal pendant la dernière guerre, ont coûté par année plus de mille hommes, I. 314.

Simarouba : sa décoction peut être utile dans les flux de ventre habituels ; mais il faut que l'estomac puisse la supporter : circonstances où cette écorce est avantageuse : cas où elle nuit : elle se marie quelquefois avec la cascarille : on est assuré qu'elle aura du succès quand elle augmente le flux des urines, & qu'elles sont pâles, II. 113.

Soumille (chanoine d'Avignon) : ce qu'il a imaginé pour échauffer une machine distillatoire sur un vaisseau, II. 254.

Soupe portative : on la connoît en France sous le nom de *tablettes de bouillon* : les nôtres sont supérieures à celles dont les Anglois se servent, II. 269. Si l'on ajoute des épices à la soupe portative, elle est plus nutritive, II. 274.

Stougthon (élixir de) : sa composition, I. 233.

Surate : communément les Européens s'y portent bien, I. 117.

Sydenham : sa pratique & sa théorie sur les fièvres, ne peuvent point s'appliquer à celles qui attaquent les Européens en Guinée, I. 97.

Syrop balsamique : sa recette, II. 62.

T.

TABLETTES DE BOUILLON : recettes pour en composer, II. 270 & *suiv.*

Tartre émétique, ne le cède en rien, comme fébrifuge, aux poudres du docteur James : doses à laquelle on le fait prendre, II. 13 & *suiv.*

Tellicherry : ordinairement les Européens s'y portent bien, I. 117.
Tétanos : eſt trés-commun dans les pays chauds : ſymptomes qui l'accompagnent : quand il eſt la ſuite d'une irritation cauſée par un nerf ou un tendon bleſſé, il faut les couper ſur le champ, II. 68. L'opium eſt le meilleur remède contre le tétanos, II. 65 *& ſuiv.*
Tiſſot : a guéri deux perſonnes attaquées de tétanos, par l'uſage du mercure doux, II. 74. Obſervations de ce praticien ſur les effets de l'arſenic dans des fièvres intermittentes, II. 296.
Tornados : eſpèces d'ouragans communs ſur la côte d'Afrique : effets ſinguliers qu'ils produiſent, I. 62.
Trinquebar : établiſſement Danois, où l'air eſt fort ſain, I. 119.
Teinture de myrrhe : manière de la préparer, II. 151.
Teinture de valériane ſimple : ſa compoſition, II. 61.
Teinture ſacrée : ſa compoſition, II. 126.
Teinture ſimple de quinquina : ſa recette, II. 28.
Teinture ſtomachique : ſa compoſition, II. 27.
Teinture thébaïque : ſa compoſition, II. 4.

V.

VENA MEDINA : ver qui ſe nourrit dans les chairs : il ne diffère point du ver de Guinée : deſcription plus particulière de cet inſecte : ſentimens de quelques Natu-

raliſtes ſur l'animal qui le produit : cette maladie eſt commune, non-ſeulement en Guinée, mais encore ſur les côtes du golphe Perſique, dans la péninſule des Indes : tantôt ce ver eſt ſolitaire, tantôt il ne l'eſt pas : ſa ſortie eſt annoncée par une petite fièvre, I. 72 *& ſuiv.*

Vent d'eſt, ſouffla très-fréquemment en Angleterre pendant les années 1765 & 1766 : les fièvres intermittentes & rémittentes devinrent alors très-communes : ce vent pompe les vapeurs aqueuſes, & les répand dans l'atmoſphère : obſervations qui le prouvent, I. 22 *& ſuiv.*

Ver de Guinée : il ſe forme dans les chairs : ſa deſcription : endroits où il ſe place : accidens qu'il occaſionne : manière dont on en fait l'extraction : moyens qui favoriſent ſa ſortie : le cataplaſme de fiente de vache s'emploie quand il ſe caſſe, pour en provoquer l'expulſion ou la ſuppuration, I. 70 *& ſuiv.*

Verulam : paſſage de cet Auteur qui a fait croire que le moyen de deſſaler l'eau de mer par la ſimple diſtillation, lui étoit connu, I. 242

Veſſicatoires : utiles dans les fièvres des pays chauds : on les fait appliquer entre les deux épaules, dans le cas où le mal de tête eſt violent, ou s'il y a menace de délire ou de coma, II. 6. Le veſſicatoire entre les deux épaules & ſur la gorge, a été conſeillé & employé dans le mal de mâchoire ; mais ſouvent il a rendu l'état ſpaſmodique plus décidé, II. 69.

Vin antimonial, eſt moins fébrifuge que le tartre émétique : circonſtances où il réuſſit, pris à grandes doſes : manière de le préparer, II. 15.

Vin de ſafran : ſa compoſition, II. 28.

Virginie : les fièvres & les flux y ſont funeſtes aux étrangers : ce qui les produit, I. 44.

Vitriol bleu : ce que c'eſt : il occaſionne des vomiſſemens continuels, même lorſqu'il eſt uni aux narcotiques : on devroit le proſcrire de la pratique : l'Auteur l'a employé dans les fièvres intermittentes, II. 178 *& ſuiv.*

Vomiſſement : ce qu'il faut faire lorſqu'il perſiſte dans le cholera-morbus, II. 51 *& ſuiv.*

W.

WALCOT : a obtenu un privilège pour adoucir l'eau de mer par la diſtillation, II. 216.

Werlof : ce qu'il dit au ſujet de l'arſenic employé comme fébrifuge, II. 196.

Wilkinſon : atteſte qu'un de ſes amis guériſſoit ſûrement les fièvres intermittentes par le moyen de l'électricité, II. 172.

Wind : ce qu'il dit ſur la maladie qui ſe déclare tous les ans à Mildebourg, en août & ſeptembre, I. 31 *& ſuiv.*

Fin de la Table des matières.

32765
Wonnen
Juin 1960

ERRATA DU TOME II.

Page 15, ligne 26, ℔. de safran d'antimoine lavé ʒ, *lisez* ʒ j.

24, ligne 15, venrriculus, *lisez* ventriculus.

60, dernière ligne, yrop, *lisez* syrop.

99, ligne 30, ces, *lisez* ses.

135, ligne 11, Berryat, *lisez* Berreyat.

153, ligne 8, nauséabonde, *lisez* nauséabond.

166, ligne 5, & de répétition, *lisez* & de la répétition.

D785
L742e
v.2